

ALMA MATER OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

Vue du Mont AETNA, prise depuis TAORMINA

Dansauc. fecit.



V O Y A G E E N S I C I L E

ET A MALTHE,

Traduit de l'anglois de M. BRYDONE, Membre
de la Société Royale des Sciences de Lon-
dres, par M. DEMEUNIER.

*Edition soigneusement corrigée sur la seconde édition
angloise, par M. B. P. A. N. Augmentée de
notes intéressantes, par M. DERVEIL, & de
quelques autres pieces importantes.*

SECONDE PARTIE.



A NEUCHATEL'

Au magasin de la Société Typographique.

M. DCC. LXXVI.



AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

DE's que l'ouvrage de M. BRYDONE me tomba entre les mains, je desirai qu'il en parût une traduction française. J'étois sur le point de la faire moi-même, lorsque j'appris qu'on en préparoit une à Paris : à l'instant j'abandonnai l'entreprise. Pouvois-je croire que l'on écouteroit encore, dans notre siècle, ces aveugles préjugés qui ont fait le malheur de nos peres ? Pouvois-je croire, du moins, qu'on oseroit les montrer si ouvertement ? Comment supposer que, dans une ville qui se pique d'être le centre de la philosophie, on se crût permis de défigurer un auteur, de lui faire tenir un langage qu'il défavoue, de mettre sous son nom des choses qu'il n'a point dites, & cela par



ij *AVERTISSEMENT.*

un beau zele de religion ? Un écrivain étranger à la France, vivant dans un pays où le systême protestant est la religion dominante, parle, non point en homme prévenu, mais en philosophe impartial, des abus de la superstition ; il dit ce qu'aucun catholique romain, éclairé & de bonne foi, ne s'avisera de nier : & l'on tremble que les observations d'un homme sage ne portent atteinte à la religion romaine ! & l'on ne permet l'impression de l'ouvrage, qu'en y faisant des corrections, des retranchemens, des additions & des notes ! Que penser de la littérature qui est soumise à de pareilles vexations ! Et l'on parle de la liberté de penser ? Et l'on se flatte de défendre généreusement la vérité ? Voilà cependant ce qui est arrivé au *Voyage de M. BRYDONE*. J'ai cru devoir rétablir tout ce que le censeur de Paris

AVERTISSEMENT. *iiij*

avoit jugé à propos de supprimer ; & , quoique bon protestant , je ne l'aurois pas fait , si ces passages retranchés avoient contenu la moindre indécence contre la religion catholique romaine.

Je ne parle pas des changemens sans nombre qu'il a fallu faire à la traduction parisienne : je crois que le lecteur qui voudra se donner la peine de comparer les éditions , appercevra aisément que le traducteur ne connoissoit pas assez les deux langues. Dans plus d'un endroit , il a fait dire à son auteur tout le contraire de ce qu'il a écrit. M. BRYDONE , actuellement en Suisse , & à portée du lieu où j'écris , a bien voulu me fournir à cet égard des secours qui m'ont été fort utiles. C'est en son nom , comme en celui de tous les gens de lettres , que je réclame contre la violence qu'il a soufferte. C'est de son aveu

V *AVERTISSEMENT.*

que j'ai travaillé à la réparer. Si l'on trouve encore bien des négligences de style, je prie de considérer combien il est difficile de corriger un livre d'un bout à l'autre, avec le même soin que l'on corrigeroit le thème d'un écolier.

Les notes ajoutées dans cette édition, sont d'un homme de lettres, qui a comparé la relation de M. BRYDONE avec celles des autres voyageurs, & en a tiré des observations très-bien vues; & je suis persuadé que tous les lecteurs me sauront gré de les publier.





AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

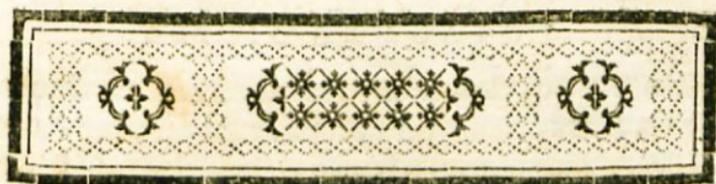
CES lettres n'auroient jamais vu le jour, s'il y avoit dans notre langue quelque livre qui eut le même objet. En les écrivant, je ne pensois qu'à amuser mes amis & à soulager ma mémoire; & si je voulois justifier la négligence de mon travail, je pourrois assurer avec vérité que je n'avois point dessein alors de les faire imprimer, & qu'on ne m'en a suggéré l'idée que long-tems après. Mon principal motif, en les publiant, a été de donner au public, & peut-être de transmettre à la postérité, un monument de mon amitié pour l'homme à qui elles sont adressées. Lorsque M. FORSTER a fait paroître la traduction du Voyage du baron DE RIEDESEL en Sicile, ces lettres étoient déjà sous presse: je craignis d'être devancé dans le sujet que je venois de choisir; mais en lisant, j'ai trouvé que les deux Voyages n'ont pas beaucoup de ressemblance.

QUAND on a transcrit mon ouvrage pour l'imprimer, j'ai jugé à propos de retrancher ou d'étendre quelques endroits: l'aisance du style épistolaire en a probablement souffert, & quelques-unes des lettres sont devenues plus longues.

AVERTISSEMENT.

JE les présente au public avec la plus grande défiance : la plupart ont été composées dans des circonstances peu favorables à l'ordre & à la précision ; & j'espère que le lecteur m'accordera quelque indulgence. Comme on décrit mieux les impressions au moment où on les sent, que lorsque la mémoire les rappelle après qu'elles sont passées, je n'ai pas osé les travailler de nouveau, dans la crainte de leur faire perdre, du côté du naturel & de la simplicité, ce qu'elles gagneroient du côté de la forme & de l'expression.





V O Y A G E

E N S I C I L I E

E T A M A L T H E.



L E T T R E X V I I.

Traversée de Malthe à Agrigente. Isle de Gozzo. Côte de Sicile. Aloës d'Amérique. Ville d'Agrigente.

A Agrigente, le 11 juin 1770.

Nous sommes partis du port de Malthe sur un spononaro que nous avons loué pour nous transporter en cette ville.

Nous avons côtoyé l'isle, & nous sommes allés examiner le port septentrional, ses fortifications & son lazaret. Tout ces ouvrages très-considérables semblent plutôt avoir été faits par un peuple riche & puissant, que par un si petit état. Les mortiers taillés dans le roc sont une invention terrible. Il y en a environ cin-

quante , qui dominent les différentes criques & les autres lieux où l'on peut débarquer dans l'isle; ils font tournés vers l'endroit où il est plus probable que les bateaux entreprendront d'aborder. L'embouchure de quelques-unes de ces machines a environ six pieds de large ; & l'on dit qu'elles vomissent cent cantaros de boulets ou de pierres. Un cantaro pèse environ cent livres ; de sorte que , si cette explosion porte , elle doit faire un ravage épouvantable parmi les bâtimens qui voudroient débarquer.

Malthe n'est pas éloignée de Gozzo de plus de quatre ou cinq milles , & la petite isle de Commino est entre les deux. Les côtes de ces trois isles font stériles & nues , mais couvertes de tours , de redoutes & de fortifications de différentes especes.

Comme Gozzo passe pour être la fameuse isle de Calypso , vous imaginez bien que nous nous attendions à y trouver quelques beautés naturelles : mais nous avons été trompés. Elle a singulièrement dégénéré depuis le tems où cette déesse l'habitoit ; ou bien l'archevêque de Cambrai & Homere l'ont beaucoup flattée dans leur description. Nous cherchâmes le long de la côte la grotte de Calypso ; mais nous ne pûmes rien découvrir qui lui ressemblât. Nous n'avons vu ni ces vertes prairies perpétuellement couvertes de fleurs , ni ces grands arbres toujours fleuris , dont la tête se perdoit dans les nues , & qui couvroient de leur ombrage

les bains sacrés de la déesse & de ses nymphes. Nous avons apperçu quelques nymphes ; mais comme Calypso & Eucharis n'étoient pas du nombre, nous avons fait peu d'attention à elles. Je ne craignois point que mon Télémaque fût séduit ; il auroit fallu en effet une imagination aussi exaltée que celle de dom Quichotte, pour se prêter à un pareil enchantement.

Lorsque nous vîmes que nos espérances étoient frustrées, nous ordonnâmes à nos matelots de gagner le large, & nous dîmes adieu à l'isle de Calypso, en concluant, ou que les deux auteurs dont j'ai parlé ne l'ont pas peinte d'après nature, ou que cette terre & ses habitans ont beaucoup changé. Nous fûmes bientôt à la merci des flots : la nuit survint ; & nos marins entonnant leur chanson du soir en l'honneur de la Vierge, se mirent à ramer en cadence. Elle parut avoir accepté leurs hommages ; car nous eûmes un tems très-agréable. Nous nous enveloppâmes dans nos manteaux, & nous dormîmes assez bien sur les matelas que nous nous étions procurés à Malthe. Au point du jour, nous avons perdu la vue de toutes les isles, & nous n'apercevions qu'une partie du mont Etna qui fumoit au-dessus des eaux. Le vent étoit bon, & à dix heures nous découvrîmes la côte de Sicile.

En considérant la petitesse de notre bateau & l'étendue de cette traversée, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer la hardiesse des Mal-

thots, qui dans toutes les faisons se hafardent à aller en Sicile sur des bâtimens si sujets à chavirer. Il est rare cependant qu'il arrive des accidens; ils connoissent si bien le tems, qu'ils prédifent presque toujours d'une maniere certaine une tempête plusieurs heures avant qu'elle survienne. Les marins regardent ce passage comme un des plus orageux & des plus périlleux de la Méditerranée. Il est appelé *le canal de Malthe*, & les vaisseaux du Levant le redoutent beaucoup; mais dans cette faison il n'y a point de danger.

Arrivés sur la côte de Sicile un peu avant le coucher du soleil, nous débarquâmes vis-à-vis Ragusa, près des ruines de la petite Hybla. Il y a dans l'isle trois villes de ce nom, distinguées par les épithetes de *grande*, *moyenne*, & *petite*. La premiere est située près de l'Etna, la seconde près d'Augusta, & la dernière près de Ragusa. Nous trouvâmes ici un belle greve de sable; & pendant que nos domestiques apprêtoient le souper, nous nous amusâmes à prendre le bain & à ramasser des coquillages, dont il y a un grand nombre d'especes différentes. Nous espérions trouver le fameux nautile de Sicile; mais nous ne pûmes en venir à bout. Cependant nous rassemblâmes quelques autres coquilles très-jolies, quoique moins belles que celles qui viennent des Indes.

Après souper, nous nous remîmes en mer. Le vent étoit aussi favorable que nous pouvions

le desirer ; & le lendemain à midi , nous gagnâmes le célèbre port d'Agrigente.

Le capitaine du port nous reçut poliment , & s'offrit de nous accompagner à la ville , située sur le sommet d'une montagne à quatre milles de distance du havre , & à environ onze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le chemin est bordé de part & d'autre par une rangée d'aloës d'Amérique extrêmement gros. Les tiges de cette belle plante ont ordinairement vingt à trente pieds de haut ; quelques-unes en ont davantage , & elles sont couvertes , depuis le bas jusqu'au sommet , de fleurs qui se terminent en pointe régulière , & forment une jolie pyramide. Cette plante est regardée , dans les pays du nord , comme une des plus grandes curiosités du regne végétal. Nous fûmes charmés de la voir dans toute sa perfection , & beaucoup plus haute que je ne l'avois trouvée auparavant.

On croit vulgairement dans notre patrie , qu'elle ne fleurit que tous les cent ans. Je fus surpris d'apprendre qu'elle se charge ici de fleurs au plus tard la sixième année , & le plus souvent la cinquième. Comme toute la nourriture de la plante se porte dans la tige & dans les fleurs , les feuilles commencent à tomber dès que la fleur est entière ; & un grand nombre de jeunes plantes germent autour de la racine. On arrache celles-ci , & on en fait de nouvelles plantations , pour servir de haies ou d'avenues

dans les maisons de campagne.

La ville d'Agrigente, appelée à présent *Girgenti*, est très-irrégulière & mal-propre, quoiqu'elle présente une belle apparence, lorsqu'on la voit de quelques milles en mer : elle est alors presque aussi brillante que Gènes. Comme elle est située sur le penchant de la montagne, les maisons ne se cachent pas les unes les autres, & on découvre toutes les parties de la ville.

En y arrivant, nous reconnûmes que l'intérieur ne répondoit pas à ce joli coup-d'œil. Les maisons sont petites, laides ; les rues, sales, tortueuses & étroites. Elle contient aujourd'hui près de vingt mille habitans : sa population est fort diminuée, puisqu'on dit qu'autrefois elle n'en avoit pas moins de huit cents mille, & qu'après Syracuse, c'étoit la plus grande ville de la Sicile.

Le chanoine Spoto, pour qui M. Hamilton nous avoit donné une lettre, & que nous avions connu à Naples, nous a reçus d'une manière très-amicale. Il a voulu que nous logeassions chez lui, & nous sommes à présent dans sa maison. Adieu. Je vous écrirai dans peu.




 LETTRE XVIII.

Antiquités d'Agrigente. Temples de Vénus, de la Concorde, d'Hercule, de Jupiter Olympien, &c. Célèbre tableau de Zeuxis. Statue d'Apollon. Catacombes & sépulcres. Montagne d'Agrigente.

Agrigente, le 14 juin 1770.

Nous venons d'examiner les antiquités d'Agrigente, qui font peut-être les plus considérables de toute la Sicile.

Les ruines de l'ancienne ville font à environ un mille de la moderne. Ainsi que celles de Syracuse, elles font pour la plupart converties en champs, en vignes & en vergers; mais les débris des temples font infiniment plus magnifiques que ceux de Syracuse. Il y en a quatre à côté l'un de l'autre, près du rempart méridional de la ville: le premier s'appelloit *le temple de Vénus*, dont il subsiste encore près de la moitié; le second est celui de la Concorde, qui peut être regardé comme entier, puisqu'aucune de ses colonnes n'est tombée. Il est exactement des mêmes dimensions & de la même architecture que celui de Vénus, qui probablement lui a servi de modèle. D'après l'inscription suivante, trouvée sur un grand mor-

ceau de marbre, il paroît qu'il fut construit aux frais des habitans de Lilibée, après qu'ils eurent été vaincus par la ville d'Agrigente :

CONCORDIÆ AGRIGENTINORUM SACRUM,
 RESPUBLICA LILIBITANORUM,
 DEDICANTIBUS M. ATTERIO CANDIDO
 PROCOS. ET L. CORNELIO MAR-
 CELLO, Q. P. R. P. R.

Ces temples sont soutenus de chaque côté par treize grosses colonnes doriques cannelées, & par six autres placées aux deux extrémités. Les bases, les chapiteaux & les entablemens sont encore entiers; & comme l'architecture en est parfaitement simple, sans rien d'affecté ou de recherché, l'ensemble frappe au premier coup-d'œil, & est fort agréable. Les colonnes sont cependant plus courtes qu'elles ne doivent l'être, d'après les proportions de l'ordre dorique, & elles ne sont certainement pas aussi élégantes que quelques colonnes des anciens temples qu'on voit aux environs de Rome & en d'autres villes d'Italie.

Le troisième temple est celui d'Hercule, qui tombe aussi en ruines; mais il paroît avoir été beaucoup plus vaste que les deux premiers. Nous mesurâmes quelques-unes de ses colonnes brisées, & elles paroissent avoir près de sept pieds de diamètre. C'est ici qu'étoit la fameuse statue d'Hercule, si vantée par Cicéron,

& que les habitans d'Agrigente défendirent avec tant de bravoure contre Verrès, lorsqu'il entreprit de s'en emparer. Vous trouverez toute cette histoire dans les discours du prince des orateurs latins contre cet infame préteur.

Il y avoit aussi dans ce temple un fameux tableau de Zeuxis. Hercule y étoit représenté dans son berceau, tuant les deux serpens. L'artiste avoit peint sur le visage d'Alcmene & d'Amphitriion qui entroient alors dans la chambre, toutes les marques de la terreur & de l'étonnement. Pline dit que Zeuxis regardoit ce morceau comme inestimable, & que ne voulant pas absolument y mettre un prix, il en fit présent à la ville d'Agrigente, pour le placer dans le temple d'Hercule. Ces deux chefs-d'œuvres se sont perdus : nous y pensâmes avec regret, en marchant sur ces ruines vénérables.

Près de ce temple, on trouve les ruines de celui de Jupiter Olympien, que les auteurs Siciliens disent avoir été le plus grand du monde païen, & qui est encore d'une étendue prodigieuse. Il est appelé maintenant *il tempio de' giganti*, ou le temple des géants, parce qu'ils ne peuvent pas concevoir que de si grosses masses de roc aient pu être placées dans un édifice par la main des hommes. Les fragmens de colonnes sont prodigieux, & ils donnent une grande idée de ce bâtiment. On dit qu'il a subsisté jusqu'en 1100; mais à présent il est entièrement en ruines. Nos *Cicérons* nous ont

assuré qu'il avoit les mêmes dimensions que l'église de S. Pierre de Rome; mais ils se sont sûrement trompés. Cette église est beaucoup plus vaste qu'aucun temple de l'antiquité.

On voit les ruines de plusieurs temples, & d'autres grands édifices; mais ceux dont je viens de vous parler sont les plus remarquables. On montre cependant ceux de Vulcain, de Proserpine, de Castor & Pollux, & un de Junon, qui a été très-beau. Celui-ci étoit enrichi d'un des plus fameux morceaux de peinture de l'antiquité, dont la plupart des anciens ont parlé avec enthousiasme. Zeuxis avoit résolu de surpasser tout ce qu'on avoit fait avant lui, & de produire un modèle de perfection. Il engagea, dit-on, les plus belles femmes d'Agri-gente à paroître nues devant lui; on dit même qu'elles briguoient cet honneur avec beaucoup d'empressement. Il en choisit cinq pour ses modèles; & rassemblant toutes les perfections de ces beautés en une seule, il en composa sa Vénus. Cet ouvrage fut toujours regardé comme son chef-d'œuvre; mais malheureusement il fut consumé lorsque les Carthaginois prirent Agri-gente. La plupart des citoyens se retirèrent dans ce temple, comme en un lieu de sûreté; & dès qu'ils virent que les portes étoient attaquées par leurs ennemis, ils convinrent tous d'y mettre le feu, aimant mieux périr au milieu des flammes, que de se soumettre à la puissance des vainqueurs. La postérité a plus re-

gretté la perte de ce tableau, que la destruction du temple & la mort de ces braves citoyens.

Une statue d'Apollon ne rendoit pas moins célèbre le temple d'Esculape, dont on voit encore aujourd'hui les ruines. Elle fut prise par les Carthaginois, quand ils brûlerent le temple de Junon. Les conquérans l'emportèrent dans leur patrie, dont elle fit long-tems l'ornement; mais Scipion, lors de la destruction de Carthage, la rendit enfin à Agrigente. Quelques auteurs Siciliens disent, mais sans aucun fondement, à ce qu'il me paroît, qu'elle fut ensuite transférée à Rome, où elle existe encore admirée de tous les connoisseurs, sous le nom d'*Apollon du Belvedere*. Cette statue est effectivement l'ouvrage le plus parfait qu'ait jamais produit le génie.

Je vous ennuierois fort, si je vous donnois une description détaillée de toutes les antiquités qu'on trouve ici. La plus grande partie n'apprennent rien ou très-peu de choses. La plupart des anciennes murailles de la ville étoient taillées dans le roc: les catacombes & les sépulcres sont tous très-vastes; l'un de ceux-ci est digne d'une attention particulière, parce que Polybe qui en fait mention, dit qu'il étoit vis-à-vis du temple d'Hercule, & qu'il fut frappé de la foudre, même de son tems. Il est presque entier, & répond parfaitement à la description qu'il en donne; mais les inscriptions en

sont si effacées, que nous n'avons pu y rien lire.

Je parle du monument de Teron, roi d'Agrigente, un des premiers tyrans de la Sicile. Ce prince est de la plus haute antiquité, puisqu'il non-seulement Diodore, Polybe & les derniers des anciens historiens parlent de lui, mais qu'Hérodote même en fait mention, & que Pindare lui adresse deux de ses odes olympiques. Ce monument doit avoir plus de deux mille ans; il a la forme pyramidale, & c'est une des formes d'édifices les plus durables.

Les ruines fameuses d'Agrigente, & toute la montagne sur laquelle on les trouve, sont une immense concrétion de coquillages de mer, réunis & cimentés avec une espèce de sable ou de gravier, & aussi durs aujourd'hui que le marbre même. Cette pierre est blanche avant d'être exposée à l'air; mais dans les murailles des temples & des autres édifices, elle est devenue d'un brun très-foncé. J'en emporterai quelques morceaux, pour les montrer aux curieux. Il y a des coquillages jusqu'au sommet de la montagne, au moins à quatorze ou quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Ils sont des espèces les plus communes des pétoncles, des huîtres, &c.

Je vous laisse, ainsi qu'aux physiciens de nos amis, le soin de deviner par quels moyens ces coquillages ont été élevés à une si grande hauteur, & joints si intimément à toute la substance du rocher. Notre vieux globe a proba-

blement souffert beaucoup de convulsions dont il n'est pas fait mention dans l'histoire. Vous avez entendu parler des vastes couches d'os qu'on a découvertes dernièrement dans l'Istrie & à Ossèro ; une partie de ces couches se prolonge sous des rochers de marbre qui ont plus de quarante pieds d'épaisseur , & l'on n'a pas encore pu déterminer quelle est leur étendue. On a trouvé quelque chose de semblable dans la Dalmatie , dans les isles de l'Archipel , & depuis peu , à ce que j'apprends , sur le rocher de Gibraltar. Le déluge de l'écriture-sainte suffit à peine pour rendre compte de tous ces phénomènes qu'on rencontre dans presque toutes les parties du monde. Mais je suis interrompu par des visites : c'est une heureuse circonstance pour vous & pour moi ; car j'allois être extrêmement philosophe , & par conséquent fort ennuyeux. Adieu.





L E T T R E X I X.

Luxe des anciens habitans d'Agrigente. Leur hospitalité. Anecdote. Leur bonté & leur reconnoissance pour leurs chevaux. Agrigente long-tems soumise aux tyrans. Phalaris. Anecdote sur ce tyran. Mélanippe & Cariton. Leur amitié. Mort de Phalaris.

JE fus interrompu dans ma dernière lettre par un des gens de l'évêque, qui nous a invités pour demain à un grand dîner qu'il doit donner au port; de sorte que nous saurons si le luxe d'Agrigente mérite la réputation qu'il avoit chez les anciens. D'après les politesses & l'attention qu'on a pour nous, nous avons lieu de croire que cette ville n'a point dégénéré sur l'article de l'hospitalité, vertu qui la rendit autrefois si célèbre.

Platon visitant la Sicile, fut si frappé du luxe des maisons & des tables d'Agrigente, qu'il fit cette remarque. " Ils bâtissent, disoit-il, comme s'ils ne devoient jamais mourir, & ils mangent comme s'ils n'avoient qu'une heure à vivre. „ Elien, que je tiens devant moi, nous a conservé ces paroles (*).

(*) *Agrigentinos ita edificare ac si perpetuo victuri, ita convivari ac si prostridie morituri ferent.*

Pour mieux faire connoître cette ville , il raconte une histoire qui montre que les mœurs de la jeune noblesse des anciens & de celle d'aujourd'hui sont beaucoup plus ressemblantes qu'on n'auroit lieu de l'attendre.

De jeunes gens de la première distinction se trouverent si ivres après un grand repas , qu'à force de chanceler & de tomber les uns sur les autres , ils imaginèrent qu'ils étoient en pleine mer , assaillis par une tempête , & commencerent à se croire dans le danger le plus éminent de périr. Enfin ils décidèrent que la seule maniere de sauver leur vie étoit d'alléger le vaisseau , & d'un commun accord ils se mirent à jeter par les fenêtres les meubles les plus riches des appartemens , au grand contentement de la populace. Ils ne cessèrent leur extravagance , que lorsque la maison fut entièrement nue. En mémoire de cette folie , cet édifice fut appellé dans la suite *le trireme* , ou le vaisseau.

Il ajoute que c'étoit un des principaux palais de la ville. On m'a dit qu'il y a à Dublin plusieurs de ces *triremes* , & qu'il n'est pas rare d'y voir des exemples de cette frénésie , que les habitans appellent *jeter la maison par les fenêtres*.

Les anciens , qui reprochent aux habitans d'Agrigente le vice de l'ivrognerie , louent en même tems leur hospitalité : effectivement , on voit que dans l'antiquité , comme de nos jours , cette vertu & ce vice marchent ordinairement

ensemble. Les Suisses, les Ecoissois, les Irlandois, qui sont à présent les peuples de l'Europe les plus adonnés à l'ivrognerie, sont aussi les plus hospitaliers. Chez les nations sôbres, au contraire, telles que l'Espagne, le Portugal & l'Italie, cette vertu est très-peu connue; on n'y en connoit même guere d'autres que la sobriété. Il faut probablement en chercher la cause dans la sévérité du gouvernement & dans la crainte de l'inquisition. Lorsque chacun tremble de laisser pénétrer ses véritables sentimens, il seroit dangereux de se mettre dans un état où le cœur s'ouvre de lui-même. Mais quand les esprits ne sont point asservis par la tyrannie, les peuples n'appréhendent point de dévoiler leurs pensées les plus secrètes.

Ce ne sont pourtant pas là les seules raisons de ce fait. Je suis persuadé que les vertus & les vices dépendent très-souvent de causes naturelles. La situation très-élevée de cette ville, où l'air est d'une légéreté & d'une froideur extraordinaires, a peut-être rendu les habitans plus adonnés au vin que leurs voisins qui sont dans les vallées.

On peut en dire autant des trois nations dont je viens de parler. La plus grande partie de ces pays est située dans des collines & des montagnes; le climat y rend les liqueurs fortes beaucoup plus nécessaires, ou moins nuisibles, que dans les lieux bas. Il n'est pas surprenant que cette coutume qui a commencé probable-
ment

ment sur les montagnes, où l'air est si vif, se soit étendue peu à peu dans les vallées, & qu'enfin elle y soit devenue presque épidémique.

Fazello, après s'être moqué de l'ivrognerie des habitans d'Agrigente, dit qu'il n'y avoit pas en Sicile une cité aussi recommandable par son hospitalité. Il ajoute que plusieurs nobles avoient des domestiques placés aux portes de la ville, pour inviter à venir chez eux tous les étrangers qui arrivoient. Empedocles faisoit vraisemblablement allusion à cet usage, lorsqu'il s'écrie que les portes d'Agrigente annonçoient à chaque étranger qu'il étoit le bien venu. Nous pouvons assurer par expérience, que les habitans conservent encore cette antique vertu si connue dans les pays policés. Demain nous aurons occasion de juger si elle est accompagnée du défaut qui marche ordinairement avec elle.

On est étonné de la description que nous font les anciens, de la magnificence d'Agrigente; mais les monumens qui subsistent, l'attestent d'une manière encore plus forte que ce qu'on trouve dans leurs ouvrages. Diodore dit que les grands vases où l'on mettoit de l'eau, étoient ordinairement d'argent, & que les litieres & les voitures étoient le plus souvent d'ivoire, richement ornées. Il fait mention d'un grand vivier rempli de poissons & d'oiseaux aquatiques, où les habitans alloient se pourvoir quand ils vouloient donner un grand repas;

mais il ajoute que dès le siècle d'Auguste, on le laissoit tomber en ruines, parce qu'il en auroit trop coûté pour l'entretenir. Il n'en reste pas aujourd'hui le moindre vestige ; cependant on voit une source d'eau singulière, sur la surface de laquelle flotte une espece d'huile, dont les pauvres font usage dans plusieurs maladies. On croit que cette fontaine est à la place de ce fameux étang, que Plin & Solin disent avoir été fortement imprégné de cette huile.

Diodore parlant des richesses d'Agrigente, rapporte le nom d'un de ses citoyens, qui revenant victorieux des jeux olympiques, entra dans la ville, suivi des trois cents chars trainés chacun par quatre chevaux blancs richement caparaçonnés. Il rapporte plusieurs autres exemples de leur profusion & de leur luxe.

Il dit que leurs chevaux étoient fort estimés dans toute la Grece, pour leur beauté & leur agilité. Plusieurs des anciens auteurs donnent des éloges à leur race.

Ardus inde Agragas ostentat maxima longe

Mania, magnanimum quondam generator equorum :

dit Virgile, au livre III de l'Enéide. Plin nous apprend qu'on rendoit les honneurs funebres à ceux qui avoient été souvent victorieux dans les jeux ; il ajoute même que, pour éterniser leur mémoire, on leur élevoit de superbes monumens. Timée confirme ce fait ; il dit avoir vu, à Agrigente plusieurs pyramides en forme

de sépulcres, qu'on leur avoit érigées, & il ajoute que lorsque ces animaux étoient devenus vieux & incapables de servir, on en prenoit très-grand soin le reste de leur vie, & qu'on leur fournissoit toutes les commodités possibles. Je desirerois que nos compatriotes imitassent en ce point la reconnoissance & la bonté des Siciliens. Notre nation peut être justement accusée de cruauté & d'ingratitude dans la maniere dont elle traite les chevaux, ces quadrupedes qui sont de tous les plus dignes de notre attention. Il est vraiment douloureux de voir sur la plupart de nos grands chemins, des chevaux autrefois les meilleurs du monde & la gloire de ceux qui les possédoient, livrés, sur la fin de leur vie, à la tyrannie & à la brutalité des plus cruels oppresseurs, entre les mains desquels ils souffrent la dernière misere, jusqu'à ce qu'ils succombent enfin sous le poids des travaux qu'on leur impose. Les souffrances de ces malheureux animaux m'ont toujours paru la circonstance la plus incommode des voyages qu'on fait en Angleterre, & qui d'ailleurs sont si agréables. On m'appelle pour aller voir quelques antiques; mais je finirai cette lettre ce soir, parce que la poste part demain matin pour l'Italie.

Le 13 au soir. Nous avons examiné beaucoup d'anciennes murailles & de voûtes qui tombent en ruines. Les habitans leur donnent des noms, & prétendent vous dire ce qu'elles

étoient autrefois ; mais comme elles n'ont pas aujourd'hui la moindre ressemblance avec ces objets , il est impossible de les croire , & il seroit inutile de vous en entretenir. Il est vrai que nous avons vu quelque chose qui nous a bien dédommagés des peines que nous avons prises. C'est une chasse de sanglier en relief sur du marbre blanc ; ce morceau vaut au moins tous ceux du même genre que j'ai vus en Italie, s'il ne leur est pas supérieur. Il est composé de quatre différentes parties qui représentent les circonstances & les suites de cette chasse remarquable.

La première contient les préparatifs de la chasse : il y a douze chasseurs portant chacun une lance , & sous le bras gauche un petit coutelas d'une forme très-singulière. Les chiens ressemblent exactement à ceux que nous appelons *bassets*. Les chevaux sont pleins d'ardeur & de feu : ce qui prouve peut-être mieux l'excellence de leur race , que tous les témoignages des auteurs ; car l'artiste qui les a dessinés étoit certainement accoutumé à voir de très-beaux chevaux.

La seconde pièce représente la chasse même ; la troisième , la mort du roi qui tombe de cheval ; & la quatrième , le désespoir de la reine & de sa cour , en apprenant cette nouvelle. On voit cette princesse évanouie entre les bras de ses femmes qui fondent en larmes.

Ces morceaux sont très-bien exécutés , &

je les mets au rang des plus beaux restes d'antiquité que j'aie jamais vus. On les conserve dans la grande église, qui est célèbre dans toute la Sicile par un écho singulier, à peu près du même genre que la galerie de saint Paul, mais dont il est beaucoup plus difficile de rendre raison.

Si un homme se place à la porte occidentale, & un autre sur la corniche, dans le point le plus éloigné de l'église, exactement derrière le grand autel, ils pourroient, en parlant très-bas, avoir une conversation où chacun d'eux entendra l'autre très-distinctement.

Ce phénomène n'a été connu pendant long-tems que de peu de personnes. Comme il y a plusieurs confessionnaux près du grand autel, les personnes qui favoient le secret, avoient coutume de se placer à la porte de la cathédrale, & elles entendoient clairement tout ce qui se disoit entre le confesseur & son pénitent. Vous imaginez bien qu'elles ne manquoient pas d'en faire usage dans l'occasion. On découvroit les intrigues les plus cachées. Les femmes d'Agrigente avoient beau changer d'amant ou de confesseur; tout se dévoiloit comme à l'ordinaire. Enfin on en trouva la cause : on enleva les confessionnaux; on prit d'autres précautions pour empêcher la révélation des saints mystères, & les parties offensées se pardonnerent mutuellement.

Agrigente fut long-tems soumise, ainsi que

Syracuse, au joug des tyrans. Fazello parle de leur cruauté. Je n'ai pas envie de répéter ce qu'il en dit; j'y trouve cependant une histoire très-curieuse: quoiqu'elle soit connue, comme elle est courte, je vous la rappellerai.

L'orfevre Perillo voulant faire sa cour au tyran Phalaris, lui fit présent d'un taureau d'airain admirablement travaillé. Il étoit creux en dedans, & construit de maniere que la voix d'un homme qui y étoit renfermé, ressembloit exactement au mugissement d'un bœuf. L'artiste indiqua au tyran les grands effets que ce châtiment produiroit, si l'on mettoit quelques criminels dans le taureau d'airain, & qu'on fît du feu dessous.

Phalaris frappé de cette horrible idée, & curieux peut-être de voir l'expérience de ce qu'on lui proposoit, dit à l'orfevre qu'il étoit la seule personne qui pût animer le taureau; qu'il devoit avoir étudié le son de voix qu'il falloit employer pour le faire mugir de la maniere la plus parfaite, & qu'il seroit injuste de le priver de l'honneur de son invention. Là-dessus, il ordonna qu'on y renfermât l'orfevre, & qu'on allumât un grand feu autour du taureau, qui sur-le-champ se mit à mugir: ce qui amusa beaucoup les habitans d'Agrigente. Cicéron dit que, lors de la prise d'Agrigente, cette machine fut emportée à Carthage, d'où Scipion la renvoya en Sicile après la destruction de la rivale de Rome.

Fazello raconte une autre histoire, qui fait plus d'honneur à Phalaris. Deux amis, Mélanippe & Cariton, avoient conspiré sa mort. Cariton desirant épargner à son ami les dangers de l'entreprise, voulut l'exécuter seul. Au moment où il tentoit de poignarder le tyran, il fut saisi par les gardes, & on le livra sur-le-champ aux plus affreuses tortures, pour lui faire révéler ses complices. Il les supporta avec tout le courage imaginable. Mélanippe, informé de la situation de son ami, courut vers le tyran, & l'assura qu'il étoit seul criminel; que Cariton n'avoit agi qu'à son instigation. Il lui demanda de souffrir lui-même les supplices destinés à son ami. Phalaris, frappé de tant d'héroïsme, leur pardonna à tous deux.

Malgré cette action généreuse, c'étoit assurément un tyran barbare. Fazello raconte aussi sa mort. Je finirai ma lettre par ce trait; car je suis excessivement fatigué, & je crois que vous êtes dans le même cas. Zénon le philosophe étant allé à Agrigente, & ayant été admis devant le tyran, il lui conseilla pour son bonheur, ainsi que pour celui de ses sujets, de résigner sa puissance, & de mener une vie privée. Phalaris ne goûta pas ces idées philosophiques; & soupçonnant Zénon de conspirer contre lui avec quelques-uns des habitans de la ville, il le fit appliquer à la question, en présence des citoyens d'Agrigente.

Zénon se mit alors à leur reprocher la foi-

blesse & la pusillanimité qu'ils faisoient paroître, en se foumettant à un si abominable tyran, & il excita tellement leur courage, qu'à l'instant ils désarmèrent les gardes & lapiderent Phalaris. Je vous assure que je suis charmé que l'exécution fut si prompte. Je ne vous écrirai plus à l'avenir de longues lettres; car elles sont au moins aussi incommodes pour moi que pour vous. Nous ferons voile ce matin, ou demain, pour Trapani, d'où je vous donnerai de mes nouvelles. Nous allons examiner un grand nombre de vieilles murailles; mais je ne vous ennuierai pas du détail de ce que nous aurons vu.



L E T T R E X X.

Environs d'Agrigente. Fête. Hospitalité des habitans d'Agrigente. Leur caractère. L'évêque. Départ pour Trapani. Tempête. Retour à Agrigente. Voyage par terre à Palerme. Richesse & beauté du pays. Pauvreté & oppression des paysans.

Le 16 juin 1770.

PENDANT que mes compagnons se reposent, je prends la plume pour vous écrire, mon cher Beckford. Nous sommes à présent sur le sommet d'une très-haute montagne, située entre

Agrigente & Palerme. Notre voyage par mer à Trapani a manqué, & nous avons résolu de ne plus nous hasarder sur cet élément; nous nous croyons très-heureux de n'y pas être exposés, quoique nous soyons dans le plus pauvre & le plus misérable de tous les villages. Nous avons voyagé toute la nuit sur nos mules, & nous sommes arrivés ici à environ dix heures du matin, accablés de sommeil & de fatigue. Nous avons pris du thé, remède qui ne manque jamais de nous soulager, & je suis à présent aussi frais que lorsque nous nous sommes mis en marche. Il n'a pas produit un si bon effet sur mes compagnons: ils se sont jetés sur de la vieille paille dans un coin; & en dépit des poules affamées qui vont chercher leur pâture dessous eux, ils sont déjà endormis.

Je profiterai de ce tems pour vous faire un abrégé de ce qui nous est arrivé depuis ma dernière lettre.

Nous avons fait quelques petites excursions aux environs d'Agrigente. Le pays est agréable; il produit du bled, du vin, de l'huile, dans la plus grande abondance. Les champs sont couverts en même tems de beaucoup de fruits très-beaux & de différentes especes, d'oranges, de limons, de grenades, d'amandes, de pistaches, &c. Ces productions nous causoient presque autant de plaisir que le spectacle des ruines sur lesquelles elles croissent.

Nous avons dîné chez l'évêque, & nous

hommes très-convaincus que les anciens habitans d'Agrigente ne connoissoient pas mieux le véritable luxe de la table que ceux d'aujourd'hui, auxquels ils ont transmis une grande partie de leurs vertus sociales & de leurs vices. Je leur demande pardon d'appeller ces défauts, des vices; je voudrois employer un nom moins fort, dans la crainte qu'on ne m'accusât de reconnoître mal l'hospitalité qu'ils ont exercée à notre égard.

Nous étions trente à table, & l'on y a servi plus de cent plats: ils étoient tous apprêtés de la maniere la plus délicate & la plus dispendieuse; & nous avons vu que l'ancien proverbe romain, *ficulus coquus & ficula mensa*, se vérifie encore aujourd'hui. Il n'y manquoit rien de tout ce qui peut exciter ou flatter le goût, causer un appétit factice, & le satisfaire. Quelques-uns des mets si vantés par les épicuriens de l'ancienne Rome, faisoient partie du festin, & en particulier la *morena*, dont parlent si souvent leurs auteurs. C'est une espece d'anguille qu'on ne trouve parfaite que dans cette partie de la Méditerranée, & qu'on envoie dans plusieurs cours de l'Europe. Elle n'est pas aussi grasse & aussi fade que les autres poissons de ce nom; de sorte qu'on peut en manger beaucoup: sa chair, blanche comme la neige, est très-délicate. Ils ont inventé un raffinement de luxe singulier. En traitant d'une certaine maniere leurs volailles, ils en grossissent considérablement les

foies, & ils leur donnent une excellente faveur. C'est un mets incomparable ; mais pour se le procurer, on emploie des moyens si cruels, que je ne veux pas vous les apprendre. Vous en parleriez peut-être, sans aucune mauvaise intention, à vos amis ; ceux-ci les révéleroient à d'autres, jusqu'à ce qu'enfin on en fit l'expérience ; & toute la race des volailles auroit raison de me maudire. Contentez-vous de savoir qu'elle occasionne une mort lente & très-douloureuse au pauvre animal. Je fais que cela seul suffit pour vous empêcher d'en goûter jamais.

La compagnie étoit fort gaie. Les Agrigentins ne démentent pas leur ancien caractère ; car la plupart étoient ivres avant que de sortir de table ; & en les voyant chanceler, je commençois à craindre que la scène des *trirèmes* ne se renouvelât. Ils nous prièrent de leur faire du punch, liqueur dont ils avoient souvent entendu parler, mais qu'ils n'avoient jamais vue. On nous apporta sur-le-champ les ingrédients nécessaires, & nous réussîmes si bien, qu'ils le préférèrent à tous les vins qu'on avoit servis en grand nombre. Ils en burent tant, que je m'attendois à les voir tomber par terre. Ils l'appelloient *pontio* ; ils le vantaient d'un ton de voix fort haut, & ils disoient, en faisant allusion à Ponce-Pilate, que Pontio étoit un plus galant homme qu'ils ne l'avoient cru. Un d'entr'eux, chanoine respectable, fut très-malade ; & pendant qu'il déchargeoit son estomac, il tourna

vers moi des yeux mourans ; & en branlant la tête , il me dit avec un soupir : ah ! seigneur capitaine , je savois bien que Pontio étoit un grand traître. Un autre qui l'entendoit , s'écria : un moment , seigneur chanoine , ne dites rien contre Ponce-Pilate ; souvenez-vous que , sans lui , vous ne seriez pas chanoine , & son excellence ne seroit pas évêque. N'oubliez pas ainsi vos amis.

Que pensez-vous de ces révérends peres de l'église ? Leur mérite ne consiste plus dans le jeûne & la priere ; ils disent qu'ils ont arrangé leur *credo* à la moderne , & qu'il est beaucoup plus simple que celui de S. Athanase. L'un de ces prêtres m'apprit que , si nous voulions rester quelque tems avec eux , ils nous persuaderoient bientôt qu'ils sont les mortels les plus heureux de la terre. Nous avons ôté de ce système , dit-il , tout ce qui est sombre & mélancolique , & nous croyons que , de tous les chemins , celui du ciel doit être le plus agréable & le plus riant. Si cela n'est pas , Dieu aura pitié de nous. Je lui répondis que , si c'étoit un péché de rire , comme l'enseignent quelques casuistes , ils seroient les plus grands de tous les pécheurs. Nous tâchons au moins , continua-t-il , d'être heureux ici bas ; & je crois qu'on ne peut pas mieux se préparer au bonheur de l'autre vie. Le renoncement aux plaisirs permis nous paroît un grand péché , & nous l'évitons avec le plus grand soin : aucun de nous ne

fera damné pour ce crime. Il finit en rapportant deux vers qui font leur maxime favorite, & dont voici le sens : *Dieu est satisfait quand l'homme est content. Jouir, c'est obéir.*

Ce n'est pas la première fois que j'ai rencontré cet esprit de licence parmi le clergé de Rome. Pour montrer aux étrangers qu'il y a dans leur culte bien des points qu'ils ne regardent pas comme sérieux, ils tombent fort souvent dans l'autre extrémité.

Nous avons été très-contens de l'évêque ; il est fort respecté, & à juste titre. Cependant sa présence, loin de diminuer la bonne humeur de la compagnie, contribua à l'augmenter. Il prenoit part à tous les bons mots ; il nous amusoit par ses reparties saillantes, & oublioit entièrement sa dignité épiscopale ; mais on m'a assuré qu'il savoit bien la reprendre, lorsque cela étoit nécessaire. Il nous plaça près de lui à table, & nous fit toutes sortes de politesses. Sa maison est une des premières de l'isle, & il est frère du prince de... C'est un petit homme honnête & d'une société agréable : il n'a pas encore quarante ans ; & comme son siège est un des plus riches du royaume, c'est une chose fort extraordinaire de l'en voir pourvu dans un âge si peu avancé. Il est instruit dans la littérature ; il a lu avec fruit les anciens & les modernes ; il a d'ailleurs autant d'esprit que d'érudition. Nous trouvâmes chez lui plusieurs francs-maçons qui furent très-charmés de re-

connoître que nous étions leurs confreres. Ils nous prefferent beaucoup de passer quelques jours de plus avec eux , & ils nous ont offert des lettres pour Palerme , ainsi que pour toutes les autres villes que nous voudrions visiter. Mais les chaleurs augmentent avec tant de violence , qu'en prolongeant notre voyage , nous craignons d'être surpris par le siroco , qu'on dit souffler des déserts brûlans de l'Afrique , & qui a quelquefois des suites fâcheuses pour ceux qui voyagent en Sicile.

Je m'apperçois que j'ai omis plusieurs particularités de notre dîner ; j'aurois dû vous dire que c'étoit une fête annuelle que donne à l'évêque la noblesse d'Agrigente. Le repas fut servi dans une vaste grange à moitié remplie de bled , au bord de la mer ; on avoit choisi cet endroit pour éviter la chaleur. Ils observent une méthode qui nous parut singuliere , mais qui est beaucoup meilleure que la nôtre. Une grande partie des fruits fut mise sur la table avec le second service. Il y avoit entr'autres des fraises. Les Siciliens furent surpris de nous les voir manger avec de la crème & du sucre. Le dessert consistoit en fruits de toute espece & en un beaucoup plus grand nombre de glaces ; elles étoient si bien faites , en forme de pêches , de figues , d'oranges , de noix , &c. qu'un homme qui n'auroit pas été accoutumé à en voir , se seroit aisément trompé ; comme cela vient d'arriver à votre ami M. B. . . . capitaine

de haut-bord, à la table d'un de nos ministres. Un domestique lui présenta une belle pêche en glace : le bon capitaine ne soupçonnant aucune supercherie, crut que c'étoit véritablement le fruit dont on lui offroit la figure. Comme il aime beaucoup les pêches, il en mordit avidement la moitié. Cette erreur ne l'affecta d'abord que très-légèrement; mais sentant ses dents gelées, il ne put plus y tenir; les larmes tombèrent de ses yeux pour la première fois de sa vie, & il rejeta sur son assiette la pêche à moitié fondue, en s'écriant avec fureur : *une pelotte de neige peinte, par Dieu!*

Sur les six heures, nous prîmes congé de nos aimables amis d'Agrigente, & nous nous embarquâmes dans le nouveau port, à bord de notre spononaro. Le havre a été construit depuis peu à très-grands frais. Cette ville fut toujours un des premiers ports de l'isle pour l'exportation des grains. L'évêque & sa compagnie vinrent se promener dans un grand bateau; & comme ils voguoient autour de nous, nous eûmes occasion de leur faire une seconde fois nos adieux. La foirée fut très-belle, & nous fîmes plusieurs milles en longeant la côte. Nous dépassâmes plusieurs pointes ou petits promontoires très-pittoresques; la plupart étoient couvertes de grands aloës en pleine fleur. Je comptai plus de deux cents de ces plantes majestueuses. J'imagine que ce coup-d'œil ne se retrouve nulle part. Je voudrois

vous cacher ce qui nous arriva après le coucher du soleil : mais la vie est remplie de bien des traverses ; & puisque notre voyage nous causoit tant de plaisir , nous devons nous attendre à quelques inconvéniens. Nous avons effuyé une tempête : ce malheur donnera du relief à notre course de mer , & on en lira notre journal avec plus de plaisir. Elle n'étoit pas à la vérité aussi forte que celle qui est décrite par Virgile , & dont la lecture a donné , à ce que l'on dit , le mal de mer à quelques personnes ; mais elle ne l'étoit que trop pour notre petit bâtiment. Nous tâchâmes de nous réfugier dans une crique , mais nous n'en pûmes pas trouver. Le vent souffloit avec beaucoup d'impétuosité , & nous reconnûmes qu'il étoit dangereux d'avancer plus loin ; mais comme la nuit étoit fort sombre & noire , nous craignîmes de ne pouvoir pas regagner le port d'Agrigente. Il n'y en avoit point d'autre à plusieurs milles de nous ; & c'étoit la seule ressource qui nous restoit. Nous virâmes de bord ; & après avoir pris beaucoup de peine pour ne pas échouer contre les rochers & les brisans , nous découvrîmes le fanal environ deux heures après : il nous servit de direction ; & entre une & deux heures du matin , nous entrâmes sains & saufs dans le havre. Nous nous couchâmes sur nos matelas ; & l'expérience nous ayant appris qu'il pouvoit y avoir en cette saison de gros tems sur la Méditerranée ,

terrannée, nous résolûmes unanimement de ne plus voyager sur des sparararos, & nous envoyâmes sur-le-champ louer des mules pour gagner les montagnes de Palerme. La tempête dura tout le jour, & fut très-violente. Nous n'eûmes qu'à cinq heures des mules, des guides & des gardes. Nous partîmes alors à peu près dans le même ordre & dans le même équipage que lorsque nous quittâmes Messine, il y a environ trois semaines. Nos gardes n'ont pas manqué de nous effrayer tout le long du chemin; ils nous montroient à chaque mille l'endroit où un homme avoit été volé, & plus loin, le chemin où un autre avoit été assassiné. Si la moitié de ces histoires sont vraies, c'est sûrement la route la plus dangereuse du monde; mais j'ai cru qu'ils en avoient inventé la plupart, pour se donner un air d'importance & obtenir de nous une plus grande somme d'argent. Il faut convenir que plusieurs potences dressées sur le chemin nous apprenoient qu'il y avoit beaucoup de scélérats. Chaque petit baron a le pouvoir de vie & de mort dans son propre domaine. Le frere de notre évêque fit arrêter dernièrement vingt-quatre bandits désespérés, qui firent beaucoup de résistance: il y eut plusieurs hommes tués de part & d'autre. Quelques-uns d'entr'eux étoient sous la protection & au service de la noblesse; mais ils furent tous pendus. Ce châtement n'en a pas imposé au reste. Nos gardes marchent tou-

jours le fusil armé dans les endroits suspects, & ils examinoient avec attention de tous côtés ; mais nous ne vîmes rien qui pût nous alarmer , si l'on en excepte les chemins , qui sont quelquefois plus mauvais que ceux que j'ai rencontrés dans les Alpes. Après avoir fait environ vingt milles , nous arrivâmes à une misérable maison , où il n'y avoit rien qu'un peu de paille pour nos mules : cependant nous vinmes à bout d'allumer du feu ; nous fîmes du thé ; & ayant eu soin d'apporter du pain d'Agrigente , nous soupâmes de bon appétit. Une pierre ronde au milieu d'un champ nous servit de table ; & comme la lune brilloit , nous n'eûmes pas besoin d'autre lumière. Vous imaginez bien que nous y restâmes aussi peu de tems qu'il nous fut possible : la maison étoit trop dégoûtante pour y entrer ; & l'écurie étoit remplie de pauvres malheureux couchés sur la terre. Je n'ai vu nulle part un si mauvais cabaret , si toutefois on peut lui donner ce nom. Nous nous remîmes en marche , & nous entrâmes bientôt dans le bois , où nous entendîmes le concert des rossignols , qui nous dédommagerent des désagrémens que nous venions d'essuyer. Le jour parut peu de tems après , & nous aperçûmes le pays le plus joli & le plus pittoresque du monde. La fertilité des plaines est vraiment étonnante , sur-tout quand on fait attention qu'elles ne sont ni enclosées ni marnées , & qu'on ne les cultive presque pas.

Cette isle étoit appellée avec raison le *grenier de l'empire romain*. Si elle étoit bien cultivée, on y recueilleroit plus de bled qu'en aucune contrée de la terre. Pline dit qu'elle produisoit ordinairement au centuple de la semence; & Diodore, qui étoit originaire de la Sicile & qui écrivoit sur les lieux, assure qu'il y croissoit sans culture, du bled & d'autres grains. Homère avance le même fait dans l'*Odyssée*. " Les
 „ cyclopes, gens superbes, qui ne reconnois-
 „ sent point de loix, & qui, se confiant à la
 „ providence des dieux, ne plantent ni ne se-
 „ ment, mais se nourrissent des fruits que la
 „ terre produit sans être cultivée. Le froment,
 „ l'orge & le vin croissent chez eux en abon-
 „ dance: les pluies de Jupiter grossissent ces
 „ fruits, qui mûrissent dans leur saison. „

La plupart des montagnes semblent avoir été formées par un feu souterrain: plusieurs conservent encore leur forme conique & leur bouche; mais elles ne sont pas aussi régulières que celles de l'Etna, parce qu'elles sont probablement beaucoup plus anciennes. J'ai observé plusieurs morceaux de lave le long de la route & dans les lits des torrens, & des fragmens de la pierre appellée *tuffa*. Ce sont certainement des productions d'un volcan qui me paroît avoir donné naissance à une partie de cette isle, ainsi que des Lipari qui en sont voisines. Nous passâmes près de quelques carrieres d'une espece de talc & d'un albâtre grossier; on fait

avec ce dernier une sorte de stuc semblable à celui de Paris. Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas vu la fameuse saline d'Agrigente, qu'on trouve en terre à environ quatre ou cinq milles de cette ville. Le sel y a cette propriété remarquable, différente de tous les autres, qu'il se fond sur-le-champ au feu, & que dans l'eau il se brise & se casse, dit-on, sans jamais se dissoudre. Plin, Aristote & d'autres naturalistes anciens & modernes en parlent. Fazello, que j'ai apporté avec moi pour le lire en route, dit qu'il en a fait souvent l'expérience. Il ajoute, sur l'autorité des anciens, que la Sicile avoit autrefois des mines de ce sel qui étoit si pur & si solide, que les statuaires & les sculpteurs le préféroient au marbre, & qu'ils en faisoient différens ouvrages.

Les pauvres gens du village nous ayant aperçus, ils nous ont entourés avec des regards qui annonçoient la misère. Ils nous ont comblés de bénédictions, & ils s'en sont retournés dans leurs malheureuses cabanes. Combien nous devenons vils & méprisables sous le joug de la servitude! On ne conçoit réellement pas qu'un gouvernement, quel qu'il soit, puisse rendre indigent & misérable un pays qui produit presque sans culture tout ce qui est nécessaire aux besoins de luxe & de première nécessité.

Mais, hélas! la pauvreté & l'infortune ont toujours suivi la domination espagnole dans

cet hémisphere & dans l'autre. J'espere qu'il y aura un enfer pour ces barbares conquérans, & que les Siciliens & les Mexicains auront la consolation de les y tourmenter. Ils se vantent que le soleil ne se couche jamais sur leurs domaines ; mais ils oublient que , depuis que leur état est devenu si étendu , ils ne lui offrent dans sa course que des champs stériles , des déserts en friche , & des moines fainéans. Tels sont les fruits de leurs conquêtes si vantées : ils devroient plutôt rougir d'être éclairés par le soleil. D'autres nations diront seulement qu'il ne se couche jamais sur leurs forfaits. La vue de ces pauvres gens m'a rempli d'indignation. Ce village est environné du plus beau pays du monde ; cependant on n'y trouve ni pain ni vin , & les habitans semblent exténués par la faim. Précieuse liberté ! tu fais seule le bonheur de l'homme ; tu donnes du prix à tous les biens ; & sans toi , les plus riches dons de la nature se changent en malédictions. Maudit soit celui qui , trompant le vœu de la nature , réduisit les sociétés en esclavage ! A présent que j'ai de l'humeur , je pourrois faire des imprécations jusqu'au soir , si cela étoit utile à ces infortunés ; mais je craindrois de me jeter dans des déclamations inutiles , & de me livrer à une colere qui ne finiroit pas. Je finis donc , parce que j'ai beaucoup d'autres choses à vous dire ; d'ailleurs je m'endors de fatigue. Je souhaite que la lecture de cette lettre ne produise

pas le même effet ; je compte pourtant que , si cela arrive , ce chapitre des imprécations vous réveillera. Nous avons ordonné que nos mules soient prêtes pour cinq heures , & nous serons en marche toute la nuit ; les chaleurs sont trop grandes pour voyager pendant le jour. Adieu.



L E T T R E X X I.

Suite du voyage à Palerme. Contraste entre la Sicile & la Suisse. Auberges, &c.

A Palerme , le 19 juin 1770.

Nous venons d'arriver à la capitale de la Sicile, qui nous paroît plus belle & plus magnifique que Naples : elle n'est pas , à la vérité , aussi vaste ; mais la régularité , l'uniformité & la propreté de ses rues & de ses bâtimens la rendent beaucoup plus agréable ; elle est remplie de monde , & les habitans semblent être riches & fort gais. Mais j'oubliois qu'il vous reste cinquante milles de chemin à faire sur des rochers & des précipices , & je ne vois pas pourquoi vous jouiriez tout d'un coup des douceurs & des plaisirs de Palerme , sans partager les fatigues du voyage. Je tâcherai pourtant de vous conduire le plus rapidement qu'il me sera possible.

Nous vous avons laissé , je crois , dans un

petit village au sommet d'une haute montagne. Ce seroit vous traiter fort mal , si nous ne vous en tirions pas promptement ; car j'avoue que je ne me suis jamais trouvé en un pays si misérable. Nous y dormîmes assez bien , en dépit des puces, des punaises & des poulets, qui faisoient tous leurs efforts pour nous en empêcher. Nos deux guides vinrent nous éveiller avant cinq heures , en nous parlant de vols & d'affassinats commis sur la route où nous allions passer. Nous fûmes bientôt rangés en bataille , & nous nous mîmes en marche , suivis de tous les hommes, femmes & enfans du village. Nous gagnâmes les bois , & nous tâchâmes d'oublier les objets de misère qui venoient de nous attrister. Le pays devenoit plus riche & plus beau, à mesure que nous avancions. Quoique les montagnes soient fort élevées (celle que nous venions de quitter avoit près de quatre mille pieds de haut , & le mercure y étoit à vingt-six pouces deux lignes), elles sont couvertes jusqu'au sommet, des meilleurs pâturages. L'herbe des vallées est déjà brûlée par la chaleur ; de sorte que tous les troupeaux paissent dès à présent sur les montagnes. On apperçoit la séparation graduelle de la chaleur & du froid , en jetant un coup-d'œil sur le pays. Les vallées, ainsi que le pied de la montagne jusqu'à une hauteur considérable, sont d'une couleur brune & jaunâtre ; la surface du terrain commence ensuite à prendre une nuance de verd qui de-

vient peu à peu plus foncée , & qui couvre toutes les régions supérieures ; cependant l'herbe & le bled ne font pas si abondans au sommet qu'au milieu. Nous fâmes surpris de la richesse étonnante des récoltes, bien supérieures à celles de l'Angleterre & de la Hollande, où le sol fertile en lui-même est parfaitement cultivé. Ici, au contraire, les laboureurs dans l'indigence daignent à peine tracer un sillon, & ils moissonnent d'un air chagrin les champs les plus riches de l'univers. En effet, de quoi leur sert cette richesse ? Souvent le grain se gâte entièrement, parce que l'exportation est défendue à tous ceux qui n'ont pas le moyen de payer au roi des droits exorbitans. Quel contraste entre cette isle & le pays ingrat & resserré de la Suisse ! Les redoutables effets de l'oppression ne peuvent se trouver nulle part dans une opposition plus frappante avec le bonheur de la liberté. La Suisse, cette excroissance de l'Europe, où la nature semble avoir rejeté ses humeurs froides & stagnantes, remplie de lacs, de marais & de bois, est environnée de rochers énormes & d'éternelles montagnes de glace, remparts sacrés de la liberté. Elle jouit de tous les biens, quoique tous les biens semblent lui avoir été refusés. La Sicile, au contraire, favorisée de tous les dons de la nature, gémit dans la pauvreté la plus abjecte, & ses habitans hayes & défaits meurent de faim au sein de l'abondance. C'est la liberté seule

qui opere ce prodige. Dans ses mains motrices, les montagnes s'abaissent, les lacs se dessechent, & ces rochers, ces marais & ces bois deviennent autant de sources de richesses & de plaisirs. *Le contentement & la simplicité, filles de la nature, bannies depuis long-tems de la plupart des royaumes de la terre, semblent s'être refugiés chez les Suisses. L'industrie fournit à la tempérance le peu dont elle a besoin; & la santé aux joues de rose s'assied à table en souriant.*

Cette citation d'auteurs classiques va vous faire imaginer que je suis en danger de devenir poète. Je ne crois pas cependant qu'aucune des montagnes que nous avons passées soit le Parnasse, ni qu'aucune des muses voulût les habiter, excepté peut-être Melpomene, qui aime les physionomies tragiques. Je vous en tirerai aussi-tôt qu'il me sera possible, pour vous ramener parmi les hommes. Plus d'une fois j'ai souhaité d'avoir votre muse pour compagnie de voyage: mes lettres auroient été plus intéressantes. Prenez l'intention pour le fait.

Après avoir marché jusqu'à minuit, nous arrivâmes à un autre misérable village, où nous dormîmes quelques heures sur la paille, pour nous remettre en route à la pointe du jour. Nous eûmes le plaisir de voir le soleil se lever du sommet d'une très-haute montagne, & nous fâmes ravis de l'aspect du Strombolo & de toutes les isles Lipari, que nous voyions à une grande distance de nous. En descendant

de cette montagne, nous nous trouvâmes sur les bords de la mer; & quoique cette route fût plus longue de quelques milles, nous la prîmes cependant de préférence à celle de l'intérieur du pays. Nous mimés bientôt pied à terre pour nous baigner. Vous ne pouvez pas imaginer combien cet exercice procure de délassement : nous en avions grand besoin, après la fatigue d'un pareil voyage; car il y avoit trois jours que nous ne nous étions déshabillés. Votre ami Fullarton, qui n'a que dix-sept ans, mais dont l'esprit & le corps bravent toutes les fatigues, recouvra ses forces dans un instant, & fut prêt à se remettre en route. Nous fîmes du thé, & nous déjeunâmes sous un figuier. Les environs de Palerme sont très-beaux. Toutes les allées sont plantées d'arbres fruitiers & de gros aloës d'Amérique en pleine fleur. Nous passâmes près de la ville, vers un endroit où les membres d'un grand nombre de criminels étoient suspendus à des crochets. On avoit fait quelques exécutions depuis peu; & ces cadavres découpés offroient un spectacle hideux. A notre arrivée, nous apprîmes qu'un prêtre & trois autres coquins avoient été arrêtés après un combat opiniâtre, dans lequel plusieurs hommes furent tués de part & d'autre. Le prêtre ne voulant pas se rendre aux satellites, se plongea un poignard dans le sein, & mourut sur-le-champ; les autres ont été mis en prison & punis de mort.

Comme il n'y a qu'une auberge à Palerme, nous sommes obligés de payer ce que le propriétaire nous a demandé, & nous lui donnons cinq ducats par jour. Nous sommes assez mal logés. A proprement parler, c'est la seule hôtellerie que nous ayons encore vue en Sicile. Elle est tenue par une Françoisse babillarde & incommode, que nous ne pouvons pas chasser de nos chambres; & elle n'y vient jamais sans nous parler de tel prince ou duc qui se sont trouvés parfaitement heureux d'être logés dans sa maison. Elle nous fait entendre qu'ils étoient passionnément amoureux d'elle, & il semble qu'elle trouve très-mauvais que nous ne soyons pas dans la même disposition. J'ai déjà été obligé de lui dire que nous étions une espèce d'hommes qui vivions retirés, & que nous n'aimons pas la compagnie. Je vois qu'elle nous en estime moins; & comme j'ai passé ce matin dans la cuisine sans lui parler, elle s'est écriée: Ah, mon Dieu! comme ces Anglois sont sauvages! Je crois que nous devons faire un peu plus d'attention à elle; sans quoi, elle se vengera, en nous faisant payer plus cher; mais elle est extraordinairement grasse, & laide comme un diable. Elle se plâtre les joues d'une manière dégoûtante: son portrait est dans la chambre d'où je vous écris, ainsi que celui de son mari, qui, pour le dire en passant, est un imbécille. Il est peint tenant une tabatière ouverte dans une main, une tasse de café dans l'autre, &

disant en même tems des douceurs à madame. J'ai remarqué cette triple occupation, qui me sembloit signifier quelque chose de particulier. J'en ai parlé à la femme, qui m'a dit que l'idée lui appartenoit ; que son mari aimoit passionnément le tabac & le café, & que cependant il la préféroit à ces deux plaisirs. Je n'ai pu m'empêcher d'applaudir à la naïveté de cette pensée. Madame est peinte avec une énorme bouquet sur la gorge & une orange dans la main droite, signe emblématique de sa douceur & de sa chasteté. Elle ajouta qu'elle avoit pressé le peintre de la tirer *avec le sourire sur le visage* ; que comme il n'avoit pas assez d'esprit pour Pégayer, elle avoit été obligée d'en affecter un qui n'étoit pas tout-à-fait aussi joli que le naturel, mais qui vaudroit toujours mieux que de paroître triste. Je lui répondis qu'elle avoit raison, & qu'il lui s'étoit parfaitement bien, parce que les dames grasses sont toujours de bonne humeur. Je vis cependant qu'il falloit lui faire des excuses sur la dernière partie de mon compliment, qui me faisoit perdre dans son esprit l'estime que j'avois gagnée par la première. Il est vrai, dit-elle assez piquée, que j'ai un peu d'embonpoint, mais je ne suis pas si grasse. Je lui demandai pardon de ne pas connoître toute la finesse de la langue françoise, & je l'assurai qu'*embonpoint* étoit le terme que je voulois employer. Elle me fit une révérence, & me dit : oui, monsieur, pour parler comme il faut, on

doit dire *embonpoint* ; on ne dit pas *grasse*. Je lui jurai , en la faluant jufqu'à terre , que ce mot feroit à jamais rayé de mon vocabulaire. Elle me quitta avec un gracieux fourire , & me fit une révérence beaucoup plus profonde que la première , en ajoutant : je favois bien que monfieur étoit un homme comme il faut ; & elle s'en alla en fautillant fur la pointe des pieds , pour me faire voir combien je m'étois trompé. Cette femme m'a rappelle une obfervation qui s'eft toujours vérifiée. Les François changent peu de mœurs & de manieres , en fe mêlant avec les autres nations , perfuadés qu'ils font feuls dignes d'être imités. Quoiqu'elle foit ici depuis vingt ans , elle eft toujours auffi françoife que fi elle n'étoit jamais sortie de Paris ; & elle regarde toutes les dames de Palerme avec le plus grand mépris , parce qu'elles n'ont jamais vu cette capitale , & qu'elles n'ont point entendu la musique fublime de fon divin opéra. Elle eft d'ailleurs un abrégé merveilleux de toutes les femmes de France , dont la paffion univerfelle fut toujours le defir de plaire & de paroître jeunes ; & je crois réellement qu'elles conserveroient ces prétentions , quand elles vivroient mille ans. Quiconque obferve , dans les affemblées publiques , leurs têtes de mort enduites d'un mafque épais de vernis , fera bientôt convaincu de cette vérité. Au contraire ; dès que nos vieilles ladys angloifes ont atteint l'âge de foixante ans , elles fe piquent d'en avoir quatre-

vingt, & elles paroissent aussi vaines du nombre de leurs années, qu'elles l'étoient autrefois de leur jeunesse. J'en connois plusieurs qui ne sont pas moins contentes, & j'oserois presque dire, moins recherchées avec leurs rides, qu'elles l'aient jamais été avec leur teint fleuri. Une vieille femme de bonne humeur, qui ne rougit point du nombre de ses années, est aussi respectable & aussi digne d'estime, qu'une petite-maitresse flétrie, qui remplit ses rides de vernis, & veut à quatre-vingts ans passer pour en avoir vingt-quatre, est ridicule & méprisable. Adieu.



L E T T R E X X I I.

Ville de Palerme. Marino. Lieux où se tiennent les conversations. Dames Siciliennes. Réflexions.

A Palerme, le 23 juin 1770.

J'AI beaucoup de choses à vous écrire sur cette ville; nous y goûtons chaque jour de nouveaux plaisirs, & nous la quitterons avec bien du regret. Nos lettres de recommandation nous ont procuré de très-agréables connoissances, & l'on nous comble de politesse. Mais j'entreprendrai de vous donner d'abord quelque idée de la ville, & je vous parlerai ensuite des habitans. C'est une des plus régulières que j'aie

vues , elle est bâtie sur un plan que toutes les grandes villes devroient suivre. Les deux rues principales s'entre-coupent exactement au centre de la cité, où elles forment une jolie place régulière, appelée l'*Ottangolo*, ornée de très-beaux bâtimens uniformes. Du centre de cette place, on découvre l'ensemble de ces quatre rues, & les quatre grandes portes qui les terminent. La symmétrie produit un effet charmant. Dans un mois d'ici, elles doivent toutes être magnifiquement illuminées, & elles formeront sûrement alors le plus beau coup-d'œil du monde. La ville n'a pas plus d'un mille de diamètre, & les quatre portes sont éloignées l'une de l'autre d'environ un demi-mille. Ce sont de très-bons morceaux d'architecture richement décorés; & en particulier la *Porta-Nova* & la *Porta-Felice*, lesquelles terminent la rue appelée *il Corso*, qui va du sud-ouest au nord-est. Les petites rues sont ordinairement parallèles aux grandes; de sorte qu'après quelques momens de marche, on est toujours sûr d'arriver à l'une des rues principales. La *Porta-Felice*, qui est la plus belle, débouche dans le *Marino*, promenade délicieuse, qui fait un des grands plaisirs de la noblesse de Palerme. Il est borné d'un côté par les murailles de la ville, & de l'autre par la mer, d'où il vient toujours une brise agréable dans cette saison brûlante. On a bâti depuis peu au centre du *Marino*, une es-
pece de temple qui sert pour un orchestre pen-

dant les mois d'été ; & comme on est obligé alors de faire de la nuit le jour , le concert ne commence que quand minuit sonne ; ce qui est le signal de la simphonie. La promenade est remplie de carrosses & de gens à pied ; & afin de mieux favoriser les intrigues amoureuses , il est expressément défendu à qui que ce soit de porter de la lumière. Tous les flambeaux s'éteignent à la *Porta-Felice*, où les domestiques attendent le retour de leurs maîtres ; & l'assemblée reste une heure ou deux dans les ténèbres , à moins que les chastes cornes de la lune , s'y glissant par intervalle , ne viennent les dissiper. Le concert finit sur les deux heures du matin , & alors chaque mari va retrouver sa femme chez lui. Cette institution est admirable , & ne produit jamais de scandale : un époux ne refuse point à sa moitié la permission d'aller au *Marino* ; & les dames , de leur côté , sont si circonspectes , qu'elles prennent très-souvent des masques.

Les *conversazioni* , dont il y a un grand nombre tous les soirs , tiennent le premier rang parmi leurs autres amusemens. Il y en a une générale , entretenue par une souscription de la noblesse ; elle commence chaque jour au coucher du soleil , & dure jusqu'à minuit , quand le *Marino* commence. Cette assemblée mérite mieux le nom de *conversations* qu'aucune de celles que j'ai vues. On y vient réellement pour converser , au lieu qu'on va dans celles d'Italie

pour

pour jouer aux cartes & prendre des glaces. Celle-ci occupe plusieurs appartemens, tous éclairés de bougies & qu'on a soin d'entretenir frais. C'est réellement un établissement très-sage & très-agréable. On trouve d'ailleurs beaucoup de *conversations* particulières; &, ce qui vous surprendra fort, elles se tiennent toujours dans la chambre des femmes en couches. Dans cet heureux climat, l'accouchement est regardé comme une partie de plaisir. Nous n'avons appris cette circonstance qu'hier. Le duc de Verdura, qui nous fait les honneurs de la ville avec beaucoup d'attention & de politesse, vint nous avertir que nous avions à rendre une visite indispensable. La princesse Paterno, dit-il, est accouchée hier au soir, & vous devez aller aujourd'hui lui présenter vos respects. Je crus d'abord qu'il badinoit; mais il m'assura qu'il parloit sérieusement, & que nous commettrions une grande impolitesse, si nous négligions de remplir ce devoir de société. Nous n'y avons pas manqué, & nous avons trouvé la princesse sur son lit dans un déshabillé élégant, & environnée d'un grand nombre de ses amis. Elle parloit comme à l'ordinaire, & ne paroissoit point incommodée. Cette *conversation* se réitere tous les soirs pendant la convalescence, qui dure communément onze à douze jours. Cet usage est universel; & comme les femmes sont ici très-fécondes, il y a souvent trois ou quatre de ces assemblées dans le même

tems. Peut-être que le Marino ne contribue pas peu à les multiplier.

Les dames de Sicile se marient à treize ou quatorze ans, & elles font souvent grand-mères avant d'en avoir trente. Le comte Statelya nous a présentés il y a peu de jours à la princesse Partana sa cousine, qui, comme il nous avoit dit, a plusieurs enfans, dont l'aînée est une fille de quinze ans, d'une figure charmante. Nous fûmes une demi-heure avec la princesse, très-persuadés que nous parlions à sa fille; & nous ne fûmes détrompés que lorsque la jeune personne entra. Alors même il étoit difficile de dire qui des deux étoit la plus jeune & la plus belle. Cette dame a eu douze enfans, & elle conserve toujours la fleur de la jeunesse. Elle m'a assuré que jamais elle ne jouit d'une santé plus parfaite que lorsqu'elle est en couches. Pendant la grossesse, elle est souvent indisposée; mais dès l'instant où elle a mis son enfant au monde, elle se trouve entièrement guérie, & plus en état que jamais de jouir de la compagnie de ses amis. Je lui témoignai l'étonnement que me causoit ce singulier effet du climat, & l'heureuse constitution des femmes en Sicile; mais elle fut bien plus surprise elle-même, lorsque je lui dis que plusieurs de nos jolies femmes mouroient en couches, & que les accouchemens heureux étoient toujours accompagnés de douleurs cruelles. Elle déplora le sort de nos dames, &

remercia le ciel d'être née en Sicile.

Je laisse aux naturalistes le soin d'expliquer ce phénomène ; mais cette faveur est sûrement une des premières dont jouit ce climat , qui n'est point sujet à la malédiction portée contre notre mere Eve. Je ne fais comment ces femmes ont mérité cette exemption ; car elles descendent d'Eve aussi directement que les nôtres , & elles conservent pour le fruit défendu un appétit aussi vif que par-tout ailleurs. Il est un peu dur que cet anathème se fasse sentir davantage en Suisse & en Angleterre , où les femmes sont les plus chastes de l'Europe. C'est probablement le climat qui produit ces effets. Dans les pays froids , & sur-tout dans les montagnes , les accouchements sont difficiles & dangereux , parce que l'air y durcit & resserre les fibres. Ils se font plus aisément dans les contrées chaudes & basses , où la température de l'air amollit & relâche toute l'organisation du corps. En quelques endroits de la Suisse , & sur les hautes Alpes , beaucoup de femmes meurent en couches. Plusieurs descendent dans la plaine quelques semaines avant d'accoucher , & au tems de la crise elles se trouvent soulagées. On conçoit aisément quel changement doit produire sur toute la machine une colonne d'air de deux ou trois mille pieds de plus qu'à l'ordinaire , qui vient la comprimer ; & si le mouvement des muscles se fait par la pression de l'atmosphère , comme quelques auteurs l'ont

prétendu, combien ce nouveau poids doit-il ajouter à leur action ! Cependant, si cette supposition est vraie, notre force auroit dû diminuer d'un tiers sur le sommet de l'Etna, puisque nous avons traversé un tiers de la région de l'air; mais nous ne nous sommes pas trouvés dans ce cas. J'ai souvent pensé que les médecins ne font pas assez d'attention à ces réflexions bien simples, & que des hommes habiles pourroient en tirer un grand parti pour guérir plusieurs maladies. Ils envoient leurs malades à tel degré de latitude, sans s'embarasser jamais du degré de hauteur de l'atmosphère : ainsi ils ordonnent aux personnes attaquées des mêmes maladies, d'aller à Aix & à Marseille, quoique l'air de ces deux villes soit essentiellement différent. Marseille est au niveau de la mer; & Aix, ainsi que je l'ai mesuré moi-même, est à près de six cents pieds au-dessus de sa surface. Je suis persuadé qu'un habile médecin pourroit faire de grandes découvertes dans un pays comme la Suisse, & sur une montagne pareille à l'Etna, où il est aisé en tout tems de décharger le corps humain d'un poids de plusieurs milliers de livres. Ces découvertes ne se borneroient pas même à changer la quantité d'air qui comprime la machine; on pourroit varier encore la qualité de celui que nous respirons. Sur le côté de l'Etna, l'air est plus varié que dans un espace de cinquante degrés de latitude.



L E T T R E X X I I I.

*Le viceroy. Sa table. Noblesse. Tempérance
de la noblesse. Galanterie. Jeunes femmes.
Leur éducation.*

A Palerme, le 26 juin 1770.

NOTRE attachement pour Palerme s'accroit de jour en jour, & nous voyons approcher avec regret le tems où nous serons obligés de la quitter. Nous y connoissons plusieurs personnes très-sensées & d'un caractère aimable. Les Siciliens paroissent francs & sinceres, & leur politesse ne consiste pas en grimaces & en vaines démonstrations, comme celle de quelques nations du continent. Le viceroy est le modele de l'hospitalité, & le reste des nobles imite son exemple. C'est un homme de mérite; je crois qu'il est aussi aimé & aussi estimé que peut l'être le viceroy d'un monarque absolu. Il a voyagé en Angleterre dans sa jeunesse; & il aime encore passionnément plusieurs de nos auteurs, qu'il connoit à merveille. Il parle assez bien notre langue, & il en encourage l'étude. Il est, par rapport à la cour de Naples, ce qu'est le lord-lieutenant d'Irlande relativement à celle d'Angleterre; avec cette différence, qu'il est absolu comme son maître, & qu'il tient son parlement (car il en a un) dans la plus parfaite

dépendance. Les patriotes, qui sont en très-grand nombre, n'ont jamais pu rien gagner, ni obtenir une place ou une pension pour ceux de leurs amis qui sont dans le besoin. Si le lord Townshend avoit le pouvoir du marquis de Fogliano, je crois que vos querelles d'Irlande, dont nous entendons parler jusqu'ici, seroient bientôt terminées. Malgré sa grande autorité, il est affable, familier, & il rend sa maison agréable à tout le monde. Nous allons fort souvent dans ses assemblées, & nous avons diné plusieurs fois avec lui. Sa table est servie d'une manière élégante & magnifique; elle est plus brillante que celle du roi de Naples, qui mange sur de la vaisselle qui a plus de trois cents ans, & qui est noire & rouillée. Un jour que nous étions à son grand couvert, j'entendis quelqu'un qui demandoit si on ne l'avoit pas tirée des ruines d'Herculanum. Celle du viceroi est très-belle, & le reste y répond; mais nous n'avons encore rien vu qui soit comparable au luxe du repas que nous fimes à Agrigente, dans le grenier. La cuisine sicilienne est un mélange de l'espagnole & de la françoise; & Poille garde toujours son rang & sa dignité au centre de la table, environnée d'un cortège nombreux de fricassées, de fricandeaux, de ragoûts, de beignets, comme un grave Espagnol au milieu de quelques petits marquis semillans. Les autres gentilshommes, chez qui nous avons eu occasion de manger, ont aussi une table très-

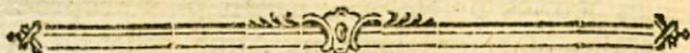
magnifiquement servie , sur - tout en desserts & en glaces ; on y en trouve beaucoup plus que dans aucun autre pays. Ils sont fort sobres sur l'article du vin. Nous leur avons appris à boire à la fanté des dames & à choquer avec leurs amis. Cette pratique sociale les animoit si fort , qu'ils buvoient plus qu'à l'ordinaire , & ils nous ont souvent reproché de les avoir rendu ivrognes. Ils ont beaucoup de frugalité dans leurs repas journaliers ; & d'après la sobriété que nous avons remarquée dans cette ville , nous sommes persuadés de plus en plus que la situation élevée d'Agrigente est une des principales causes de l'ivrognerie de ses habitans.

Les Siciliens ont toujours passé pour être très - galans , & ce n'est pas sans raison. Tout le peuple se pique de poésie ; les payfans eux-mêmes composent des vers , & un homme fait mal sa cour à sa maîtresse , quand il n'est pas en état de célébrer ses louanges. On croit communément que la poésie pastorale a pris naissance dans cette isle ; & Théocrite , qu'on ne cesse de copier , sera toujours regardé comme le prince des poètes en ce genre. En musique , ainsi qu'en poésie , les petites pieces érotiques sont ordinairement appellées *siciliani*. Autrefois les amans avoient coutume d'en jouer tous les soirs sous les fenêtres de leurs maîtresses , pour exprimer la délicatesse de leur passion ; mais les sérénades ne sont plus à présent si à la mode que lorsqu'ils avoient des liaisons

intimes avec l'Espagne. Un de leurs auteurs dit qu'alors un homme ne passoit pas pour galant, s'il n'avoit pas gagné un rhume, & qu'il étoit sûr de ne pas voir couronner sa flamme, s'il ne faisoit sa déclaration d'une voix enrouée. Les dames ne sont pas maintenant si rigides; elles daignent quelquefois écouter un homme qui leur parle avec une voix claire, & elles n'exigent plus ces exploits prodigieux de chevalerie, qui étoient jadis nécessaires pour en triompher. Terrasser un taureau furieux, vaincre un farouche sanglier, étoit le plus beau compliment qu'un amant pût faire à sa maîtresse; & en tuant ces animaux, il amollissoit plus le cœur de sa belle, que par tous les soupirs qu'il auroit pu pousser. Un de leurs poètes a tourné ces usages en ridicule d'une manière plaisante. Il dit que la petite fleche de Cupidon est changée en une lance massive, qui perce le tendre cœur de la dame en même tems que la peau dure du taureau. Ces coutumes gothiques ne regnent plus qu'en Espagne; & les aimables Siciliens ont repris leur douceur primitive. A vous dire le vrai, la galanterie est à peu près ici sur le même pied qu'en Italie; les figisbés sont très-communs, quoiqu'ils n'y soient pas aussi nombreux que sur le continent. L'infidélité conjugale ne passe plus pour un péché mortel: les confesseurs trouvant des méthodes aisées & assez plaisantes pour les faire expier, les maris sont contents; &, comme les bons géné-

raux , ils se consolent de la perte d'une place , par la prise d'une autre. Cependant la licence des femmes n'est pas portée aussi loin qu'en Italie. Nous avons vu des familles heureuses , des maris & des femmes qui s'aimoient véritablement , & qui prenoient plaisir à s'occuper de concert de l'éducation de leurs enfans. Je pourrois en citer plusieurs , tels que le duc de Verdura , le prince Partana , le comte Bucemi , & plusieurs autres , qui vivent dans l'union la plus intime. Il est rare de voir ce spectacle sur le continent ; mais la maniere dont on élève ici les jeunes personnes , paroît plus propre à faire des mariages heureux , que celle qu'on suit en France & en Italie. Les demoiselles ne sont point enfermées dans un couvent jusqu'au jour de leurs noces ; la plupart vivent dans la maison paternelle , où elles reçoivent leur éducation , & elles sont tous les jours en société avec leurs amis & leurs parens. Par ce que j'ai pu voir , je crois qu'on leur accorde autant de liberté que parmi nous. Nous appercevons souvent , dans les grandes assemblées , une coterie de jeunes gens des deux sexes , retirés dans un coin , & s'amusant à des jeux , sans que les meres en conçoivent la moindre inquiétude. Nous nous mêlons quelquefois dans leur petites parties , & nous les trouvons extrêmement amusantes. En général , ils sont vifs & animés , & ils ont un certain nombre de ces jeux d'esprit , qui dans tous les pays me paroissent prou-

ver que les jeunes personnes des deux sexes se voient très-familièrement. Ces amusemens font insipides, s'ils ne sont pas assaisonnés d'un peu de cet agent subtil & invisible, qui rend tout plus intéressant dans une société composée de personnes des deux sexes. Je n'ai jamais vu aucun de ces jeux en Italie, en Espagne, & en Portugal; j'en ai apperçu rarement en France: mais il y en a un nombre infini en Suisse, où l'on jouit de toute la liberté & de toute la familiarité possibles. Voici l'heure de la conversation. Notre carrosse est à la porte. Adieu.



LETTRE XXIV.

Bagaria. Palais du prince P.....

A Palerme, le 18 juin 1770.

IL y a deux petites cantons, l'un à l'est, & l'autre à l'ouest de Palerme, où la principale noblesse a ses maisons de campagne. Nous les avons visités tous les deux, & nous y avons trouvé plusieurs jolis châteaux. Le premier est appelé *la Bagaria*, & le second *il Colle*. Nous revenons de *la Bagaria*, & je me hâte de vous informer des choses ridicules que nous y avons vues; mais peut-être ne m'en remercierez-vous pas.

Le palais du prince de Valguarnera est, je crois, le plus beau & le plus magnifique de

tous ; mais il est bien loin d'être le plus extraordinaire. Si j'en faisois la description , je vous parlerois de choses communes à tous les autres pays ; mais je ne vous entretiendrai que d'un autre château qui , sur tout le globe , est assurément le seul de son espece. Il appartient au prince P homme d'une fortune immense , qui a passé sa vie à enfanter des monstres & des chimeres infiniment plus ridicules & plus bizarres que tous ceux qui sont jamais sortis de l'imagination des faiseurs de romans & des fictions de la chevalerie errante.

La multitude prodigieuse de statues qui environnent sa maison , paroît être de loin une petite armée rangée en bataille pour sa défense ; mais lorsqu'on en approche & qu'on voit la figure de chacune , on se croit transporté dans un pays d'illusion & d'enchantement. Parmi ce groupe immense , il n'y a pas une seule piece qui représente un objet existant dans la nature ; & l'on n'est pas moins étonné du désordre de l'imagination folle qui en inventa la forme , que de sa fécondité merveilleuse. Je ferois un volume , si je vous décrivois en entier cette scene d'extravagance. Imaginez des têtes d'hommes sur le corps de différens animaux , & des têtes de toutes sortes d'animaux sur des corps humains. Quelquefois il a fait une seule figure de cinq ou six animaux qui n'ont point de modele dans la nature. On voit une tête de lion sur le col d'une oie , avec le corps

d'un lézard , les jambes d'une chevre , & la queue d'un renard ; sur le dos de ce monstre il en place un autre encore plus hideux , qui a cinq ou six têtes & un grand nombre de cornes. Il a rassemblé toutes les cornes du monde , & son grand plaisir est de les voir toutes élevées sur la même tête. Sa femme est prête d'accoucher ; & plusieurs personnes de Palerme nous ont assuré qu'il desire sincèrement qu'elle mette au jour un monstre. Sa folie est d'une étrange forte. Il est surprenant qu'il ne soit pas enrhumé depuis quelques années : mais il est très-doux ; & en satisfaisant ses caprices insensés , il ne trouble qui que ce soit. Il donne , au contraire , du pain à un grand nombre de statuaires & d'autres ouvriers , qu'il récompense suivant que leur imagination se rapproche plus ou moins de la sienne , c'est-à-dire , suivant qu'ils produisent des monstres plus ou moins affreux. Il seroit ennuyeux & fatigant de vous détailler en particulier toutes ces absurdités. Les statues qui embellissent , ou plutôt qui défigurent la grande avenue & bordent la cour du palais , montent déjà à six cents : on peut cependant dire avec vérité qu'il n'a point transgressé le second commandement du décalogue ; car il n'y a pas une de ces statues qui ressemble aux objets qu'on voit dans les cieus , sur la terre & sous les eaux. Son pere étoit un homme d'esprit , & les décorations qu'il avoit faites étoient d'un très-bon goût. Le fils les a mises en piéces ,

pour faire place à ces nouveaux chefs-d'œuvres, & elles sont toutes entassées dans un coin.

Le dedans de ce château enchanté répond exactement au dehors : on retrouve par-tout la folie & la bizarrerie du maître ; & de quelque côté qu'on se tourne, on apperçoit des figures originales. Quelques-uns des appartemens sont vastes & magnifiques : on y voit des plafonds en grandes voûtes, qui, au lieu de plâtre ou de stuc, sont entièrement couverts de larges miroirs joints ensemble très-exactement. Chacun de ces miroirs faisant un petit angle avec son voisin, ils produisent l'effet d'un multipliant ; de sorte que, si trois ou quatre personnes se promènent au-dessous, il paroît toujours y en avoir trois ou quatre cents qui marchent dans la voûte. Toutes les portes sont aussi couvertes de petits morceaux de glaces taillées sur les formes les plus ridicules, & entremêlées d'une grande quantité de crystaux & de verres de différentes couleurs. Les chambranles, les fenêtres & les embrasures sont garnis de pyramides & de colonnes, de théyeres, chandeliers, coupes, tasses, saucieres, cimentés ensemble. L'une de ces colonnes a pour base un grand pot-de-chambre de porcelaine, & un cercle de jolis petits pots de fleurs pour son chapiteau. Le fût, qui a plus de quatre pieds de long, est composé entièrement de pots à thé de différentes grandeurs, & qui diminuent par degrés, depuis la base jusqu'au chapiteau.

Vous ne pouvez pas imaginer quelle est la quantité de porcelaine qu'on a employée pour former ces colonnes : il n'y en a pas moins de quarante faites de cette manière, & sur cet étrange modèle.

La plupart des chambres sont pavées de tables de marbre de différentes couleurs, qui ressemblent à autant de tombeaux. Quelques-unes sont richement ornées de lapis-lazuli, de porphyre & d'autres pierres précieuses ; leur beau poli est maintenant passé, & elles ressemblent à du marbre ordinaire. En place de ces jolies tables, il en a mis en quelques endroits d'autres de sa propre invention, qui ne sont pas sans mérite. Ce sont de très-belles écailles de tortues, mêlées avec de la nacre de perle, de l'ivoire & divers métaux.

Les fenêtres de ce château de féc sont composées d'un grand nombre de verres de toutes sortes de couleurs, bleu, rouge, verd, jaune, pourpre & violet, mêlés sans ordre & sans régularité ; de façon que, pour voir le ciel & la terre sous la couleur qu'on desire, il n'y a qu'à les regarder à travers le panneau correspondant de la fenêtre.

L'horloge est renfermée dans le corps d'une statue, dont les yeux se meuvent avec le pendule, & qui montrent alternativement le blanc & le noir ; ce qui produit un effet hideux.

La chambre à coucher & le cabinet de toilette ressemblent à deux appartemens de l'arche

de Noé ; le prince y a placé toutes fortes d'animaux , même les plus vils : des crapauds , des grenouilles , des serpens , des lézards , des scorpions , travaillés en marbre dans leurs propres couleurs. Il y a aussi plusieurs bustes qui ne sont pas moins singulièrement imaginés. Quelques-uns ont un très-beau profil d'un côté , & de l'autre ce n'est qu'un squelette. Ici , vous voyez une nourrice qui tient dans ses bras une figure dont le dos est exactement celui d'un enfant , & qui a le visage ridé d'une vieille femme de quatre-vingt-dix ans.

On peut s'amuser pendant quelques momens de ces folies : mais on est bientôt pénétré d'indignation & de mépris contre le propriétaire & l'inventeur de tant de monstres. J'avoue que j'en ai bientôt été fatigué , quoiqu'il y eût des objets si bizarrement conçus , que le stoicien le plus rigide pardonneroit bien d'en rire un peu.

Les statues de famille sont très-ridicules ; elles sont exécutées d'après quelques anciens portraits , & elles forment une suite respectable. Il les a habillés de la tête aux pieds de nouveaux habits de marbre ; ce qui produit l'effet le plus ridicule que vous puissiez imaginer. Leurs foulards sont tous de marbre noir ; les bas sont ordinairement en rouge ; les habits sont de diverses couleurs , bleus , verts , &c. avec un riche galon de jaune antique. Les perruques des hommes & les coëffures des femmes sont de marbre blanc , ainsi que leurs chemises qui

ont de grandes manchettes flottantes d'albâtre. Les murs de la maison sont couverts de plusieurs jolis bas-reliefs de marbre blanc d'un bon goût. Comme il n'a pu les enlever ni les altérer, il n'a fait qu'y ajouter d'immenses cadres, dont chacun consiste en quatre larges tables de marbre.

L'inventeur & le propriétaire de cette collection curieuse est un squelette vivant, qui paroît craindre tous ceux qui lui parlent; mais ce qui me surprit beaucoup, je l'entendis raisonner assez bien sur divers sujets. C'est un des plus riches habitans de l'isle; & l'on croit que ses monstres & ses chimères ne lui ont pas coûté moins de 460000 livres tournois. Il auroit pu faire preuve de folie à meilleur marché. Cependant il nourrit beaucoup de pauvres gens, qu'il traite en bon maître.

Son hôtel à Palerme est à peu près dans le même goût que sa maison de campagne; ses voitures sont couvertes de grandes plaques d'airain; de façon qu'elles sont, je crois, à l'épreuve des coups de fusil.

Le gouvernement a pensé sérieusement à abolir ce régiment de monstres qu'il a placés autour de son château; mais comme ce pauvre visionnaire est humain & qu'il ne fait de mal à personne, on n'a pas encore exécuté ce projet, qui sûrement le réduiroit au tombeau. On dit que ce spectacle a été funeste à plusieurs femmes enceintes, & que quelques monstres
vivans

vivans ont été produits dans le voisinage. Les femmes se plaignent de ne pouvoir plus se promener au *Bagaria*, sans que des figures hideuses viennent troubler leur imagination quelque tems après; & les maris, de leur côté, ne sont pas contents du grand nombre de cornes qu'on y voit. Adieu. Je vous écrirai par le premier courier, parce que cette capitale me fournit beaucoup de choses intéressantes à vous mander.



L E T T R E X X V.

Vent de siroco. Couvent de capucins. Leur caveau. Maniere d'y conserver les morts. Adresse d'un valet Sicilien.

A Palerme, le 30 juin 1770.

C E qu'on dit ici du vent de siroco ou de sud-est, est vraiment étonnant. Le thermometre est à soixante-dix-neuf degrés, & nous nous plaignons aujourd'hui de la chaleur; mais on nous a assuré que, si nous restions dans ce pays jusqu'à la fin du mois prochain, nous regarderions alors comme très-rafraichissant & très-agréable, ce tems que nous ne pouvons aujourd'hui supporter; & que si nous avions une fois senti l'ardeur du siroco, tous les autres tems nous paroitraient modérés. Je demandai à quel degré le thermometre montoit ordinairement pen-

Part. II.

E

dant qu'il souffle ; mais je fus fort surpris d'apprendre qu'il n'y a pas ici un seul de ces instrumens. Nos amis persisterent à nous dire que sa chaleur étoit incroyable ; que ceux qui avoient demeuré plusieurs années en Espagne & à Malthe, n'en avoient jamais éprouvé d'aussi incommode. On n'a pas encore expliqué pourquoi ce vent est plus chaud à Palerme que dans toutes les autres parties de la Sicile. On a écrit plusieurs traités sur cette matiere singuliere ; mais il n'y en a aucun de satisfaisant. Comme nous séjournerons encore quelque tems ici, il est possible que nous trouvions une occasion favorable de vous en faire la description.

On a commencé, il y a quelques semaines, à faire des préparatifs pour la fête de sainte Rosalie ; nos amis nous engagent à ne pas les quitter avant qu'elle soit finie : mais nous craignons que ce projet ne soit impraticable. La saison chaude s'approche ; & l'époque que nous avions fixée pour notre retour à Naples, est déjà passée. Il est vrai que Naples ne vaut pas la Sicile ; & sans les compatriotes que nous y avons laissés, nous ferions un séjour plus long dans cette isle. Quoique la société soit ici meilleure que celle de Naples, cependant il y a dans le caractère, l'esprit & l'amitié de nos Anglois, une certaine confiance, un je ne fais quoi que j'ai rarement trouvé sur le continent, si l'on en excepte la Suisse. Vous traiterez cette assertion de préjugé, ou de ce qu'il vous plaira :

mais je crois que le fait est vrai. Ce sentiment qui fait le charme de la société, & qui peut seul la rendre supportable, est causé par quelque chose d'analogue & de sympathique dans nos manières de voir & de sentir, ainsi que deux instrumens qui sont à l'unisson éprouvent les mêmes vibrations, lorsqu'on les touche l'un ou l'autre. La société est un concert : si les instrumens ne sont pas d'accord, il n'y aura jamais d'harmonie ; & , pour suivre la métaphore , cette harmonie doit être relevée & soutenue par des dissonances ; mais lorsque les dissonances prédominent , ce qui arrive souvent entre la trempe d'ame d'un Anglois & celle d'un Italien , la musique est assurément très-mauvaise. Avec combien de plaisir nous passerions l'hiver en Sicile , si nous avions quelques personnes de notre société particulière ! Mais nous regrettons souvent les familles de M. Hamilton & de M. Walter , & nous désirons de regagner le continent. C'est sur-tout à M. Hamilton que nous sommes redevables des agrémens dont nous jouissons ici : nous ne pouvions être mieux introduits que par ses lettres de recommandation ; & nous voyons , par le zèle & la cordialité avec lesquels on les reçoit toujours , qu'on a plus encore d'attachement & d'affection pour l'homme , que de déférence & de respect pour le ministre.

Nous sommes allés voir ce matin un fameux couvent de capucins , situé à environ un mille

hors de la ville. Il ne s'y trouve rien de bien remarquable, si ce n'est un caveau très-curieux. C'est un vaste appartement souterrain, partagé en larges galeries fort commodes, dans les murailles desquelles on a pratiqué de part & d'autre un grand nombre de niches, comme si on les avoit destinées à y rassembler des statues. Elles sont toutes remplies de corps morts, dressés sur leurs jambes & fixés par le dos à l'intérieur de la niche. Il y en a environ trois cents, revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement, & qui forment une assemblée très-vénérable. La peau & les muscles, préparés d'une certaine manière, sont devenus aussi secs & aussi durs qu'un morceau de *stock-fish*; & quoique plusieurs y soient placés depuis plus de deux cents cinquante ans, cependant il n'y a point encore de squelettes. Les muscles paroissent seulement un peu plus retirés que dans d'autres, probablement parce que ces personnes étoient plus exténuées à l'heure de leur mort.

Les habitans de Palerme viennent rendre ici des visites journalières à leurs amis défunts, & ils se rappellent avec un mélange de plaisir & de douleur, les incidens de leur vie passée. Ils s'y familiarisent avec la mort, & ils examinent d'avance la société qu'ils voudroient avoir dans l'autre monde. Il est très-commun de les voir choisir leur niche, & essayer si leur corps peut y entrer, afin qu'il n'y ait point de change-

ment à faire lorsqu'ils en auront besoin. Quelquefois, par maniere de pénitence volontaire, ils s'accoutument à s'y tenir debout pendant quelques heures.

Les corps des princes & de la premiere noblesse font déposés dans de très-belles caisses, dont quelques-unes font richement décorées. Elles n'ont pas la même forme que nos bierres; mais leur largeur est la même, & elles ont environ un pied & demi à deux pieds de profondeur. Les clefs font entre les mains des plus proches parens du mort, & toute la famille y vient quelquefois verser des larmes sur son tombeau.

Je ne fais si cette maniere de disposer des morts n'est pas meilleure que la nôtre. Ces visites peuvent donner des leçons admirables d'humilité; & je vous assure que ce ne font pas des objets aussi hideux que vous l'imaginez. On dit que les corps conservent, plusieurs siècles après leur mort, une ressemblance frappante; & dès qu'on a vaincu la premiere impression que font naître ces figures respectables, on ne regarde plus ce caveau que comme une vaste galerie de portraits originaux, peints d'après nature par le peintre le plus fidele. Il faut convenir que les couleurs font un peu ternies, & que le pinceau n'a pas été flatteur: mais il n'importe; c'est le pinceau de la vérité, & non celui d'un mercenaire qui ne veut que plaire & gagner de l'argent. Ces cata-

combes pourroient procurer de grands avantages à la société; & ces orateurs muets feroient à l'orgueil & à la vanité les sermons les plus pathétiques. Lorsqu'un homme, tel que M. B. commence à s'enorgueillir & à prendre un air de fierté, on devroit l'envoyer sur-le-champ converser avec ses amis de la galerie; & si leurs argumens ne changeoient pas sa façon de penser, il faudroit l'abandonner, comme incorrigible.

On nous montra à Bologne le squelette d'une célèbre beauté qui mourut dans un âge où elle excitoit l'admiration universelle. Afin d'expier sa vanité, elle légua son cadavre, comme un monument capable de corriger celle des autres. Se rappelant au lit de la mort les adorations qu'on avoit prodiguées à ses charmes, & le changement fatal qu'ils alloient subir, elle ordonna que son corps seroit disséqué, & ses os exposés aux yeux de toutes les jeunes personnes trop vaines de leur beauté. Cependant, si elle avoit été conservée dans cette galerie morale, la leçon auroit encore été plus frappante; car ces traits qui avoient excité son orgueil, subsisteroient, mais dépouillés de leur puissance & de leur beauté.

Quelques-uns des capucins couchent toutes les nuits dans ces galeries, & ils prétendent y avoir des visions & des révélations merveilleuses, auxquelles très-peu de personnes daignent ajouter foi.

Aucune femme morte ou vivante n'est jamais admise dans ce couvent. Cette interdiction est gravée en gros caractères sur la porte. Les pauvres capucins ont grand besoin de toutes ces précautions : comme ils n'ont point d'occupation, avec peu de ressources dans l'esprit, ils succomberoient aisément aux moindres tentations.

Bocace & tous les ouvrages de ce genre, sont remplis d'exemples de leur fragilité. Hier, dînant chez le prince de Sperlinga, la conversation roula sur ce sujet, & l'abbé T... nous conta une anecdote d'un de ses amis qui avoit été dans ce couvent. Cet homme, connu sous le nom de Fra Pascal, a mené différens genres de vie, qu'il seroit trop long de raconter. Son dernier changement fut de quitter un corps de bandits, où il avoit servi pendant quelque tems. Rebuté par les dangers & les fatigues auxquels il étoit perpétuellement exposé, il résolut de changer le rôle de héros contre celui de saint. Il lui sembla plus sûr d'établir sa réputation sur la foiblesse des autres, que sur ses propres forces. Fra Pascal, témoignant une vive repentance des péchés qui avoient souillé sa vie passée, promit à la sainte Vierge, que le reste de ses jours seroit employé à les expier dans la mortification & la pénitence. Il fit vœu de chasteté & de pauvreté, & se soumit à toutes les austerités de la vie monastique. Pendant quelques semaines, il se conduisit d'une manière exem-

plaire , marchant nus pieds , portant un long rofaire , & se servant d'une discipline beaucoup plus grosse qu'aucun autre moine du couvent. Tout annonçoit en lui la pénitence. Mais le diable n'étoit point oisif dans le cœur du bon frere , & toutes ces mortifications extérieures ne servoient qu'à rendre son ascendant plus fort. Le chasser , c'étoit la chose impossible. Pascal le comprit ; & craignant d'être vaincu publiquement , il jugea à propos de laisser à Palerme le caractère de sainteté qu'il y avoit acquis , & il s'embarqua pour Naples , où il fut reçu dans un autre couvent de capucins.

Pascal , sachant par expérience que l'uniformité de la vie monastique demande quelques récréations , commença par chercher une maîtresse. Il s'adressa à une demoiselle de moyenne vertu , qui le reçut fort bien , mais qui l'avertit qu'il avoit un rival redoutable , jaloux comme un tigre , qui les tueroit tous deux , s'il venoit à découvrir l'intrigue. C'étoit un garde-du-corps , haut de six pieds deux pouces , portant une longue épée , & une énorme paire de moustaches retrouffées , qui auroient effrayé tout autre que Fra Pascal. Mais le séjour du cloître n'avoit pas encore étouffé son courage ; il étoit accoutumé à braver les dangers , & les difficultés ne le rebutoient pas. Cependant , comme son état l'empêchoit de se mesurer avec son rival , il crut devoir employer , pour le supplanter , la prudence & la ruse. Ces armes font

celles des gens d'église , infiniment plus fortes que celles des guerriers. La dame lui promit un rendez-vous , dès que la cour iroit à Portici , où le garde-du-corps étoit obligé de fuivre le roi. Pascal attendit avec impatience : enfin le jour tant désiré arriva , & le roi partit après l'opéra , avec toute sa garde. Le frere vola dans les bras de sa belle : les préliminaires furent bientôt arrangés , & nos heureux amans venoient de s'endormir , lorsqu'ils furent réveillés par une voix trop bien connue , & des coups redoublés qu'on frappoit à la porte. La dame se levant toute tremblante , assura Pascal qu'ils étoient perdus , & que , s'ils ne trouvoient le moyen d'éviter la premiere fureur du garde , ils étoient sûrs de mourir de sa main. Il n'y avoit pas un moment à perdre : le soldat demandoit l'entrée avec menaces , & la dame fut obligée d'obéir sur-le-champ. Pascal n'eut que le tems de prendre ses habits & de se fourrer sous le lit. La porte s'ouvrit , & le géant entra en vomissant un torrent d'injures contre celle qui l'avoit fait attendre si long-tems. Il reçut cependant ses excuses , & ordonna d'apporter de la lumiere , afin qu'il pût se déshabiller. Le moine se crut perdu ; mais il fut sauvé par l'adresse de la dame. En apportant de la meche , elle y jeta de l'eau , de façon que ses efforts & ceux de son amant ne purent réussir à allumer la chandelle. Chaque coup faisoit trembler le bon frere ; mais quand il entendit le garde-du-corps

juré contre la meche qui ne pouvoit pas s'allumer, il commença à respirer, & bénit le génie inventif des femmes. La belle proposa d'aller chercher de la lumière au corps-de-garde du coin de la rue ; mais le soldat repliqua qu'étant absent sans congé, il n'osoit pas se montrer : & il lui ordonna d'y aller. Celle-ci, un peu déconcertée, représenta qu'elle n'étoit point habillée, & lui conseilla d'aller dans la rue voisine, où brûloit une lampe devant une image de la Vierge, qui ne trouveroit point mauvais qu'il allumât sa chandelle. A ces mots, Pascal vit renaître ses espérances ; mais le soldat déclara qu'il se sentoit trop fatigué, & qu'il aimoit mieux se déshabiller sans lumière. En même tems il avance la main sous le lit, pour prendre une bouteille de liqueur qu'il savoit y être. Pascal frémit : cependant il échappa encore. La dame devinant ce que cherchoit son galant, atteignit la bouteille, & la lui donna au moment où il n'étoit plus qu'à un pouce de distance de la tête de Pascal. Aussi-tôt la belle se remit au lit, en disant que, comme il faisoit froid, elle alloit réchauffer sa place. Le moine admira tant d'adresse, & conserva l'espérance de se sauver.

Cependant la posture où il se trouvoit étoit la plus incommode du monde : le lit étoit si bas qu'il ne pouvoit faire aucun mouvement ; & quand le garde, qui étoit très-pesant, y fut entré, le patient en fut presque écrasé. Il passa

ainfi quelque tems fans ofer respirer à fon aife ; mais ne pouvant plus supporter une situation fi gênante , il songea sérieusement à s'échapper. D'abord il lui vint en pensée de se lever brusquement & de se jeter dans la rue par la fenetre ; mais après mûres réflexions , il aima mieux se saisir de l'épée de son rival , avec laquelle il pourroit le tuer , ou du moins faire une capitulation honorable pour lui & pour la dame. Au milieu de ces méditations , le soldat se mit à ronfler ; & Pascal déclare que jamais musique ne lui parut si agréable. Il essaya peu à peu de se tirer de la gêne ; & comme son ennemi ne se réveilloit point , il se vit enfin hors de prison , & maître de la redoutable épée. Dès ce moment , toutes ses craintes disparurent : son premier plan lui parut une lâcheté , & il ne songea plus qu'à se venger sur son rival de tout ce qu'il avoit souffert. Comme Pascal étoit nu , il lui étoit aussi facile de prendre les habits du soldat que les siens , qui ne valoient pas cinq sols. Il aima mieux s'équiper à la militaire , & laisser au garde son vêtement monastique. En moins de rien , il fut habillé de pied-en-cap. Il arrangea sur une chaise au pied du lit son capuchon , sa robe , ses sandales , son chapelet & sa discipline : au lieu du cordon de saint François , il se ceignit d'un large baudrier de buffle , & de la même main qui tenoit le chapelet , il se saisit de la bonne épée , & s'élança dans la rue. Après avoir fait quelques pas , il fut tenté de rentrer dans

la maison , comme pour chercher un camarade de la part de son officier , qui ne l'avoit pas trouvé à son poste : il auroit pu lui faire payer avec usure les mauvais momens qu'il avoit passés sous le lit , & jouir de toute la confusion que devoient lui causer les habits qu'il lui avoit laissés. Il ne se crut point assez vengé : il se rendit au plus prochain corps-de-garde , & dit à l'officier qu'il avoit rencontré un vénérable capucin , avec les attributs de son ordre , se glissant dans les ténèbres le long de la rue , à une heure où il auroit dû être en prieres pour expier les péchés des misérables humains. Il avoit eu , assureroit-il effrontément , la curiosité de suivre le saint homme ; il l'avoit vu s'arrêter à la maison d'une fameuse courtisane , où il avoit été admis au premier signal donné à la porte. S'étant approché de la fenêtre , il les avoit entendus se mettre au lit ensemble. Enfin , pour confirmer son témoignage , il offroit de rester entre leurs mains , pour subir tel châtement que l'on voudroit , si l'information se trouvoit fausse. L'officier , aussi-bien que sa garde , charmé d'entendre une pareille histoire d'un de ces gens de bien qui se donnent pour des modeles de sainteté , & qui censurent sur-tout la vie licencieuse des gens de guerre , sortit sur-le-champ ; & conduit par le fourbe Pascal , il fit entourer la maison de la dame. On frappe rudement à la porte , ordonnant d'ouvrir à la garde. Le malheureux soldat , réveillé par ce bruit , & ne dou-

tant pas que ce ne fût un détachement envoyé pour le faïtir, s'empara en grande hâte des habits qu'il trouva au pied du lit, & se refugia dans le même asyle qui avoit servi à Pascal peu de tems auparavant. Cependant, comme on menaçoit d'enfoncer la porte, la demoiselle l'ouvrit enfin, & l'officier lui demanda le frere capucin qui devoit avoir passé la nuit dans la maison. Comme elle avoit entendu fortir Pascal, & qu'elle n'imaginoit pas qu'il eût été se dénoncer lui-même, elle protesta de son innocence, & prit tous les saints à témoin qu'elle ne savoit ce qu'on vouloit lui dire. Pascal soupçonnant la cachette, fourra sa main sous le lit, d'où il tira le capuchon & le manteau. Voici, dit-il à l'officier, des indices suffisans : comptez que le bon pere n'est pas loin ; & avançant le nez, ah ! s'écria-t-il, je le sens, il pue comme un bouc : la meilleure maniere de reconnoître un capucin, c'est de consulter l'odorat ; on les sent d'une demi-lieue à la ronde. A ces mots, un soldat baissant la lanterne, fit appercevoir le malheureux amant tapi dans un coin, à demi-mort. *Eccolo*, dit Pascal, avec toutes les marques de sa sainteté.

Vous voyez, ajouta-t-il, que le révérend pere est venu ici pour faire pénitence. Prenant ensuite le cordon : voyons si nous ne pourrions pas le consoler dans cette œuvre méritoire : *Andiamo, signor Padre, andiamo*. Nous allons vous épargner la peine de vous donner à vous-

même la discipline. Soit que vous soyez venu ici pour pécher ou pour faire pénitence, vous savez, par vos propres maximes, que la discipline ne peut que vous faire du bien. Les soldats entouroient le lit, en faisant de grands éclats de rire, & accablant de leurs grossiers sarcasmes le pere supposé. Le garde-du-corps se crut enforcé : à la fin, essayant de parler, il leur dit qu'ils se trompoient, & qu'il n'étoit pas capucin. Là-dessus, nouveaux éclats de rire. Cependant la maîtresse du logis couroit dans la chambre comme une folle, en criant : *ohime ! siamo perduti, siamo incantati, siamo inforcelati.* Pascal, enchanté de la réussite de son projet, jugea qu'il étoit tems de se retirer, de peur que son rival ne vint à reconnoître ses habits. Ainsi, prétextant des affaires qui l'obligeoient de rejoindre le corps, il prit congé de l'officier & de sa garde, en leur recommandant de traiter le bon pere avec toute la révérence qui lui étoit due. Le garde-du-corps, sorti de dessous le lit, chercha d'abord ses habits ; & ne trouvant que les sales dépouilles d'un frere capucin, il commença à croire que le ciel, en punition de ses crimes, l'avoit livré au pouvoir du démon ; car de tous les mortels, les soldats Napolitains sont les plus superstitieux. La dame de son côté joua si bien son rôle, qu'il n'eut aucun soupçon de la vérité. Voilà, dit-il d'une voix pénitente, ce que c'est que de violer les commandemens. Je confesse mon péché. Je savois que c'étoit au-

jourd'hui vendredi, & cependant j'ai cédé aux desirs de la chair. Si c'eût été un autre jour, je n'aurois pas subi cette étrange métamorphose. *O son Gennaro !* (*) j'ai passé devant toi sans te saluer : tes yeux m'ont vu, quoique je me fusse caché. Messieurs, faites de moi ce qu'il vous plaira ; je ne suis pas ce que je paroïs être. Non, non, dit l'officier, nous le voyons bien. Mais allons, *signor Padre*, prenez vos habits & marchons, nous n'avons pas de tems à perdre. Caporal, ajouta-t-il en lui tendant le cordon, liez-lui les mains, & qu'il sente l'étreinte de saint François. C'est le moins que son patron lui doive, pour avoir eu l'audace de le renier pour son maître. Le malheureux soldat se montra absolument passif : ils l'affublèrent de la robe, du capuchon & des sandales de Fra Pascal.

Dans cet ajustement, il avoit la plus triste figure. L'officier le conduisant devant un *micori* : êtes-vous capucin maintenant ? lui demanda-t-il. Le prisonnier fut choqué de se voir ainsi fait ; mais il souffrit ce nouvel affront avec la même résignation. Il fut conduit au corps-de-garde ; & pendant le chemin, ils le frappoient de tems en tems avec le cordon de saint François, en lui demandant s'il connoissoit son maître. Pendant ce tems-là Pascal, de retour dans son couvent, favouroit les charmes de la ven-

(*) Fameuse image de S. Janvier, qu'on voit entre Portici & Naples.

geance. Après s'être revêtu d'une robe de réserve, il alla déposer les habits du garde-du-corps à la porte d'un autre couvent de son ordre, qui étoit à l'autre bout de la ville, ne réservant pour lui que l'argent qui étoit dans les poches; & cela, disoit-il, pour empêcher qu'il ne fût volé par celui qui trouveroit les habits. Le pauvre soldat fut pendant tout le jour suivant exposé à la risée publique. Enfin ses camarades apprenant son étrange métamorphose, accoururent en foule pour le voir. Leurs railleries furent peut-être plus piquantes que celles du guet; mais comme il se croyoit immédiatement sous la main de saint Janvier, il prit le tout en patience.

On lui rendit ses habits & sa liberté; mais jusqu'à ce moment il est persuadé que tout ce qui lui est arrivé est l'ouvrage du diable, & un châtement de ses péchés. Depuis lors, il ne voit jamais sa maîtresse le vendredi; jamais il ne passe devant l'image de saint Janvier sans réciter une prière. Fra Pascal a confié cette aventure à plusieurs de ses intimes amis, parmi lesquels est l'abbé T... de qui je la tiens. Pardonnez-moi cette longue digression; si j'avois soupçonné qu'elle dût prendre autant de place, je ne vous en aurois pas ennuyé. Je crois devoir aussi vous faire grâce de mes excuses, qui ne feroient qu'alonger le discours. Revenons à notre sujet.

Nous n'eûmes pas plutôt quitté le couvent
des

des capucins, que notre voiture se brisa. Nous étions encore fort éloignés de la ville; & comme il est honteux, à Palerme ainsi qu'à Naples, de se promener à pied, nous faillîmes, par cet accident, de perdre l'honneur de notre rang. Cependant Philippe, notre valet Sicilien, eut soin de faire tant de bruit dans les environs, que notre dignité n'en souffrit pas beaucoup. Il se tenoit un peu devant nous, en pestant & jurant tout le long du chemin, contre les maudites voitures du pays. Il crioit à haute voix, qu'il n'y avoit rien de si infame dans le monde, que de voir à Palerme, la capitale de toute la Sicile, des *signori* comme nous, obligés de marcher à pied, & que la ville ne se laverait jamais de cette tache. Il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, si on ne pouvoit point avoir de carrosse ou d'autre voiture pour de l'argent. A peine étions-nous arrivés au milieu de la rue, que plusieurs gentilshommes de notre connoissance nous offrirent la leur. Ils prenoient beaucoup de part à l'affront que nous avions essuyé, & ils étoient fort surpris de ce que nous n'avions pas mieux aimé envoyer un domestique chercher une autre voiture, & attendre son retour, exposés à la chaleur brûlante du soleil.

Ce n'est pas la seule fois que l'esprit fertile de Philippe nous a été utile en pareilles occasions. Nous fûmes mécontents, il y a quelques jours, de notre cocher, & nous le renvoyâmes.

Il ne nous en avoit pas encore procuré un autre, & malheureusement nous avions promis d'aller à une grande assemblée. Que faire? Si on nous voyoit marcher à pied, nous étions déshonorés pour jamais; c'eût été pire que si l'on nous eût surpris en adultere. Cependant on ne pouvoit point trouver de voiture. Philippe étoit triste, & juroit; mais quand il vit que nous étions contraints de nous mettre en route sur nos jambes, il se trouva dans le plus grand embarras; & je crois réellement que, si nous avions été découverts, il nous auroit quittés dès le lendemain. Son imagination chercha donc comment il pourroit conserver l'honneur de son maître & sa place. Il hésita d'abord à prendre le flambeau; mais il ne voulut jamais l'allumer. Quoi, dit-il, pensez-vous que je m'intéresse assez peu à ce qui vous regarde, pour vous exposer, dans l'état où vous êtes, aux yeux de toute la ville? Non, non, messieurs; si vous voulez vous déshonorer, vous ne me forcerez pas du moins à y contribuer. Souvenez-vous que, si l'on vous voit à pied, personne ne croira que vous avez un carrosse; & avisez-vous, après cela, de fréquenter la bonne compagnie. Je lui répondis: fort bien, Philippe, faites comme il vous plaira; mais il faut que nous allions à la conversation. Il haussa les épaules, en disant: *diabolo! che faremo? Andiamo dunque, signori, andiamo.* Il se mit à marcher, & nous le suivîmes.

Philippe avoit étudié la topographie de la ville ; il nous conduisit à travers des passages peu fréquentés, en évitant soigneusement la grande rue. Enfin nous arrivâmes à une petite entrée qui conduisoit aux appartemens de l'assemblée, où les voitures s'arrêtent ordinairement. Nous nous glissâmes doucement à l'aide des ténèbres. Philippe sautant dans une boutique, alluma son flambeau dans un instant, & revint devant nous, en criant, *piazza per gli signori forestieri*. A l'instant, tout le monde nous fit place. Dès que nous fûmes entrés dans les salles, il nous demanda si haut à quelle heure reviendrait le carrosse, que, déconcertés par l'envie de rire & la supercherie à laquelle nous avions pris part, aucun de nous n'eut la force de répondre. Philippe nous suivit, & il répéta la question si souvent, que nous fûmes obligés de lui dire, à *mezza notte*. A l'heure prescrite, il vint nous avertir que le carrosse étoit prêt. Nous étions curieux de voir comment il se tireroit de ce nouvel embarras ; car il étoit bien plus difficile de sortir que d'entrer sans être aperçu ; mais son génie triompha de nouveau. Dès que nous fûmes dans le vestibule, il courut à la porte, appelant *Antonio* de toutes ses forces. Antoine ne répondoit pas ; & malheureusement nous étions à côté d'un grand nombre de gentilshommes & de dames qui s'en alloient en même tems que nous. Ils eurent l'honnêteté de nous inviter, comme étrangers, à mon-

ter les premiers en voiture , & ils refuserent absolument de passer devant nous. Philippe étoit cruellement embarrassé. Il courut sur-le-champ dans la rue , & revint tout hors d'haleine , en maudissant Antoine. Ce coquin, dit-il, n'est jamais dans le rang , & vous devriez le renvoyer. Il prétend qu'il n'a pas pu faire avancer son carrosse jusqu'à la porte, à cause du grand nombre de voitures , & il vous attend à cinquante pas au-dessous. *Sue excellençe* feront bien , ajouta-t-il , d'aller à pied jusques là ; autrement vous ferez obligés d'attendre une demi-heure. Nous primes congé de la compagnie , & nous partîmes. Philippe marchoit devant nous avec son flambeau , jusqu'à ce qu'il eut presque passé les voitures ; alors l'éteignant à terre , comme si cela lui fût arrivé par hasard , il entra dans une ruelle étroite , & nous attendit. Quand nous l'eûmes joint , il nous dit à l'oreille de le suivre. Il nous reconduisit au travers du même labyrinthe par lequel il nous avoit amenés , & nous sauva ainsi d'un opprobre éternel. Cependant il nous assura qu'il perdrait plutôt sa place , que de risquer de nous déshonorer une autre fois.

Que pensez-vous d'une nation où dominent des préjugés comme ceux-ci ? Il en est à peu près ainsi dans toute l'Italie. Un noble Italien rougit de se servir de ses jambes plus que de toute autre chose ; il croit que sa dignité augmente par le repos de ses membres : un homme

ne peut être respectable, s'il ne se fait bercer la moitié de sa vie sur un sofa ou dans une voiture. En un mot, on est obligé d'être indolent & efféminé, pour ne pas être méprisé & ridicule. Que peut-on attendre d'une pareille nation? Ces peuples, qui sont confus de paroître hommes, feront-ils jamais de grandes choses? J'avoue que je ne comprends pas comment cela est possible. Croirez-vous que de tous les hommes que j'ai vus en Italie, j'en ai trouvé à peine une demi-douzaine qui eussent assez de courage pour surmonter ce méprisable préjugé? Le prince Campo-Franco, qui vit en cette ville, est fort au-dessus de ces foiblesses. C'est un homme sensé, qui rit des folies de son pays, & qui a pour l'opinion le mépris qu'elle mérite. Que penseroient les anciens Romains, m'a-t-il dit un jour que nous nous entretenions sur cette matiere, si on leur permettoit de jeter un coup-d'œil sur leurs descendans? J'aurois à voir Cassius & Brutus passer quelque tems parmi nous. Comme ils seroient hués par le vulgaire! Je suis sûr qu'ils seroient fort pressés de retourner dans le séjour des ombres.

Adieu. Nous observons depuis quelques soirs une comete; & parce que nous sommes les premières personnes ici qui l'ayons apperçue, on nous regarde comme de très-savans altronomes. Je vous en parlerai plus au long dans la lettre suivante. Nous avons quitté notre détestable auberge, & nous avons fait nos derniers adieux

à notre hôtesse françoise. Le comte Bushemi, jeune homme très-aimable, a bien voulu nous procurer au bord de la mer, un logement qui est un des plus agréables & des plus frais de Palerme.



LET TRE X X V I.

Description d'une comete. Réflexions.

A Palerme, le 2 juillet 1770.

NOTRE comete ne paroît plus. Nous l'observâmes le 24 pour la première fois : elle n'avoit point de queue ; mais elle étoit entourée d'une lueur foible & mal terminée, qui la faisoit ressembler à une étoile brillant à travers un léger nuage. Il est probable que cet effet est causé par une athmosphere qui est autour du corps de la comete ; ce qui occasionne une réfraction dans les rayons de lumiere, & nous empêche de les recevoir aussi directement que ceux qui viennent des corps qui n'ont point d'athmosphere. Notre opinion se confirma de plus en plus, il y a deux jours, lorsque nous eûmes le bonheur d'appercevoir la comete à l'instant où elle passoit près d'une petite étoile fixe. La lumiere de l'étoile étoit considérablement obscurcie, & nous y remarquâmes d'ailleurs un changement sensible de place, dès que ses rayons tomberent dans l'athmosphere de la

comete. La réfraction qu'ils avoient éprouvée , en étoit fans doute la cause. Nous avons entrepris de tracer la ligne que décrivait la comete dans sa course ; mais comme nous n'avons pu trouver de globe céleste , il n'a pas été possible de le faire avec quelque précision. Elle avoit sa direction au nord , & marchoit d'une vitesse surprenante. Nous ne l'observâmes pas si exactement les deux ou trois premières nuits ; mais le 30 , à cinq minutes après minuit , elle étoit à notre zénith. Nous sommes ici à trente-huit degrés dix minutes de latitude , & au treizieme degré de longitude du méridien de Londres. Hier , premier juillet , elle passoit , à huit heures quarante minutes , à environ quatre degrés à l'est de l'étoile polaire ; de sorte qu'en moins de vingt-quatre heures , elle a décrit dans le ciel un grand arc de plus de cinquante degrés ; ce qui montre une vitesse inconcevable. En la supposant à la même distance que le soleil , elle feroit le tour de la terre en moins d'une semaine ; elle parcourroit , par conséquent , plus de soixante millions de milles par jour : vitesse que l'esprit de l'homme ne peut comprendre. Comme elle continue à s'accroître , combien plus prodigieuse doit-elle être encore , lorsque la comete approche plus près du corps du soleil ! La nuit dernière , on la voyoit clairement changer de place dans l'espace de quelques minutes , sur-tout lorsqu'elle passoit près de quelque'une des étoiles fixes.

Nous tâchâmes de découvrir si elle avoit une parallaxe qu'on pût observer ; mais l'étonnante rapidité de son mouvement nous en empêcha ; car quoiqu'elle se trouvât à l'horison près de quelques étoiles fixes, elle s'en éloignoit tellement vers le nord, avant d'avoir atteint le méridien, que s'il y avoit quelque parallaxe, elle nous échappoit entièrement. Je desirerois beaucoup de voir vos observations sur cette comète, & celles qui ont été faites en d'autres pays éloignés ; d'après ces résultats, nous pourrions probablement estimer sa distance de la terre. Je suis porté à croire qu'elle n'étoit pas fort grande, quoique nous n'ayons point observé de parallaxe, puisqu'on s'appercevoit si aisément de son mouvement. Nous ne pûmes pas nous procurer des instrumens pour mesurer sa distance apparente de quelques-unes des étoiles fixes ; de sorte que les seules observations dont on puisse tirer quelque profit, sont celles du tems de son passage à l'étoile polaire dans la nuit dernière, & celle de la distance de cette étoile & du tems de son arrivée à notre zénith le 30. Nous fîmes cette dernière observation, en appliquant l'œil au bout d'un bâton bien droit, suspendu perpendiculairement par un fil. La comète n'étoit pas exactement au zénith, mais à environ six ou sept minutes au nord, suivant ce que nous avons pu en juger. Il étoit alors précisément minuit & cinq minutes. Hier au soir elle fut visible presque immédiatement

après le coucher du soleil, long-tems avant que les étoiles fixes parussent. Elle est à présent plongée dans les rayons du soleil, & elle s'est certainement fort approchée de son disque. Si elle revient dans les régions visibles, on la reverra probablement d'ici à quelques jours; mais j'avoue que je doute beaucoup de ce retour; si c'est réellement par la force attractive du soleil qu'elle est à présent emportée vers lui avec une vitesse si prodigieuse. C'est la troisième comete de cette espece dont j'ai eu occasion d'épier le retour, & je n'ai jamais eu le bonheur de les revoir après qu'elles ont dépassé le soleil. Celles qui ont un retour paroissent beaucoup plus lumineuses qu'avant d'approcher de cet astre. L'astronomie des cometes est remplie de très-grandes difficultés, & même en apparence, de quelques absurdités. Il est fort difficile de concevoir comment ces corps immenses, attirés vers le soleil avec tant de vitesse qu'ils parcourent un million de milles par heure, s'en éloignent avec la même vitesse & par la force du même mouvement produit par son attraction, dès qu'ils sont presque venus à le toucher. Je me souviens que la démonstration de ce fait est très-ingénieuse; mais je souhaite qu'il n'y entre point de sophisme. Sans doute dans les corps qui parcourent des courbes autour d'un centre fixe, le mouvement centrifuge augmente en proportion de l'accroissement du mouvement centripete; & il n'est pas

aisé de voir comment ce mouvement, qui n'est produit que par le second, le surmonte à la fin lors même qu'il a acquis sa plus grande énergie. C'est le seul exemple que je connoisse, où l'effet augmente régulièrement avec la cause, & la surmonte lorsqu'elle agit avec le plus de vigueur. Par quelle puissance cette comete, que le soleil attiroit avec tant de rapidité, s'en éloigne-t-elle de même? Nos philosophes diront peut-être que c'est par l'action même de cette attraction qui a produit une nouvelle puissance supérieure à elle-même, savoir, la force centrifuge. On répondra sans doute un jour à toutes ces objections; & je ne m'aviserai pas d'attaquer un système aussi glorieux que celui de l'attraction. On regarde comme démontrée, la loi qui doit être suivie par les corps célestes qui décrivent des aires égales; & il semble par là que les forces centripete & centrifuge se surmontent tour à tour.

Cependant il est toujours difficile de concevoir que la gravité l'emporte sur la force centrifuge, lors même que son action est plus petite, quand la comete est à sa plus grande distance du soleil, & que la force centrifuge surmonte toujours la gravité, alors que son action est la plus forte, c'est-à-dire, quand la comete est le plus proche du soleil.

Un observateur ordinaire croira plutôt que le soleil, comme un corps électrique, après qu'il a une fois couvert les objets qu'il attiroit,

de ses effluences ou de son atmosphère , perd peu à peu son attraction , & enfin les repousse , & que la force d'attraction , semblable à celle que nous observons dans l'électricité , ne reparoit pas avant que les effluences émanées du corps attirant soient dissipées : alors l'attraction recommence , & ainsi alternativement. Il paroît un peu contraire à la raison de dire qu'un corps parcourant plusieurs milliers de milles en s'éloignant d'un autre corps, soit toujours fortement attiré par celui-ci , & que c'est même en vertu de cette attraction qu'il s'écarte. On pourroit demander ce qu'il arriveroit de plus, si au contraire il étoit repoussé.

Si le système de l'électricité , de l'attraction & de la répulsion avoit été connu dans le siècle dernier , je suis persuadé que le profond génie de Newton en auroit profité , & que peut-être il auroit expliqué d'une manière plus satisfaisante quelques-uns des grands phénomènes de la nature. Suivant ce que je puis me rappeler , nous ne connoissons point de corps qui , possédant à un certain degré la force d'attraction , ne soit pas aussi doué en certaines circonstances d'une force répulsive. L'aimant, la tourmaline , l'ambre , le verre & toutes les autres substances électriques sont des preuves de cette assertion. En raisonnant par analogie , pourquoi ne supposeroit-on pas que le soleil qui a une si grande force d'attraction , en a aussi une de répulsion ? Les newtoniens paroissent con-

venir qu'il est doué de cette puissance, & que même elle est prodigieuse; car ils assurent qu'il repousse les rayons de lumière avec tant de vigueur, qu'ils parcourent plus de quatre-vingt millions de milles en sept minutes. Or, pourquoi borner cette répulsion aux seuls rayons de lumière, puisqu'ils sont matériels? D'autres corps rapprochés de cet astre, ne peuvent-ils pas être affectés de la même manière? On pourroit croire que leur mouvement seul produit la plus forte répulsion, & que la force avec laquelle ils s'éloignent du soleil, empêcheroit tout autre corps d'en approcher: on fait que c'est l'effet ordinaire d'un courant rapide, quel qu'il soit. Mais examinons plus en détail l'influence de ces rayons de lumière sur les comètes. Les queues de ces corps sont probablement leur atmosphère, rendus extrêmement électriques, soit par la vitesse de leur mouvement, soit par leur proximité du soleil. De tous les corps que nous connoissons, il n'y en a point qui soient dans un état d'électricité aussi continuel & aussi fort que les régions les plus élevées de notre atmosphère. Je suis convaincu depuis long-tems de cette vérité; car en faisant monter en l'air, seulement à la hauteur de douze ou treize mille pieds, un cerf-volant surmonté d'un fil d'archal, il produira du feu dans tous les tems, ainsi que je l'ai vérifié par de fréquentes expériences. J'ai été quelquefois témoin de ce fait, lorsque le tems étoit

parfaitement clair & qu'il n'y avoit pas un nuage dans l'athmosphere; d'autres fois, lorsqu'il étoit sombre & brumeux, & tel qu'on ne pouvoit pas faire des opérations d'électricité. Puisque cela arrive à une si petite hauteur, & que cet effet devient plus fort à mesure que le cerf-volant avance (car j'ai observé qu'une petite bouffée de vent élevant tout-à-coup le cerf-volant d'environ cent pieds, il faisoit jaillir un feu deux fois plus grand), on peut juger combien l'air est électrique dans les régions fort élevées. On le remarque souvent, en considérant la violence avec laquelle les nuages s'agitent, les météores formés au-dessus de la région des nuages, & en particulier l'aurore boréale, dont la couleur & l'apparence ressemblent à la matiere qui forme la queue des cometes.

Or un corps aussi vaste que notre athmosphere, fort électrique, approchant de quelqu'autre corps, doit toujours être attiré ou repouffé fortement, suivant la qualité positive ou négative du corps qui l'approche. Excusez-moi si je parle ici le langage des physiciens.

On a toujours observé que les queues des cometes suivent le corps de ces astres, tant qu'elles sont éloignées du soleil, ainsi qu'on auroit lieu de l'attendre d'un fluide très-léger, attaché à un corps solide & pesant; mais dès que la comete approche du soleil, la queue change de direction, & passe du côté opposé. Elle ne fuit plus la comete; elle continue son

mouvement de côté, & oppose toute sa longueur au milieu par lequel elle passe, plutôt que d'approcher en aucune manière du soleil. On remarque cependant qu'elle tend encore à suivre le corps de la comète, & que cette tendance est arrêtée par quelque force supérieure; car on voit toujours que la queue se plie un peu vers le côté d'où s'éloigne la comète. Ceci prouve peut-être qu'elle ne se meut pas dans un vuide parfait.

Lorsque la comète a atteint son périhélie, la queue est ordinairement fort éloignée; ce qui provient peut-être de la raréfaction produite par la chaleur, ou de l'accroissement de la répulsion du soleil, ou de celle de son atmosphère. Elle se projette toujours dans la direction exactement opposée à celle de cet astre; & quand la comète rentre dans les régions de l'espace, la queue, au lieu de la suivre, comme elle faisoit à son approche, est projetée en avant, & laisse toujours le corps de la comète entre elle & le soleil, jusqu'à ce que sa longueur diminue par degrés, à mesure que la distance augmente, la force de répulsion s'affoiblissant de plus en plus.

On a aussi remarqué que la queue est ordinairement d'autant plus longue que la comète approche davantage du soleil. Celle de 1680 formoit une traînée qui auroit presque touché du soleil à la terre. Si le soleil avoit attiré ce corps, ne l'auroit-il pas fait tomber sur son

disque, lorsque la comete n'étoit pas éloignée de lui du quart de son diametre? Elle fut, au contraire, jetée dans le côté opposé du ciel, avec une force & une vitesse inconcevables. Quelle cause pourroit produire cet effet, si ce n'est la puissance répulsive du soleil ou de son atmosphere?

Il ne paroît pas d'abord moins absurde de dire que la queue de la comete est, pendant tout ce tems, attirée fortement par le soleil, quoiqu'elle soit chassée dans une direction qui lui est opposée, que d'affirmer la même chose de la comete. Il est vrai que cette répulsion semble commencer à affecter beaucoup plutôt la queue que le corps de la comete, qui est toujours supposée avoir dépassé le soleil, avant qu'elle commence à s'en écarter, ce qui n'arrive pas à la queue. La force répulsive, s'il y en a une, est donc dans une proportion beaucoup moins grande que la force attractive, & probablement elle ne peut que contrebalancer la dernière, lorsque ces corps sont dans leurs périhélies, & les rejeter assez de côté pour les empêcher de tomber sur le disque du soleil. La force projectile qu'ils ont acquise, les porteroit alors dans l'espace des cieux; mais la répulsion diminuant probablement à mesure qu'ils s'éloignent de l'atmosphère du soleil, l'attraction en reprend la place, & retarde leur mouvement d'une manière régulière, jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur aphélie; & alors ils commencent de nouveau à retourner vers cet astre.

Je ne fais si vous goûterez tout ceci. Notre comete m'a engagé dans une digression à laquelle je pensois peu, & je crois que j'aurois mieux fait de l'envoyer tout d'un coup dans le soleil, pour m'en débarrasser. Je pense que ce fera un jour son fort; car comme elle n'a point de queue, il n'y a par conséquent point de répulsion apparente. Si elle étoit repoussée, son athmosphère seroit entraînée, comme les autres, vers une direction opposée à celle du soleil. Je ne vois donc pas pour elle de moyen possible de s'échapper.

Ces cometes sont sûrement des corps d'une nature très-différente de celles qui ont des queues, & auxquelles elles paroissent moins ressembler qu'aux planetes. Ce qui prouve combien nous avons encore fait peu de progrès dans la connoissance du ciel, c'est qu'on ne les a pas encore distinguées par un nom différent.

Ces cometes sont la troisième espece de corps découverts dans notre système planétaire, qui paroissent tous différer essentiellement l'un de l'autre: chacun d'eux est probablement réglé par des loix qui lui sont propres, & destiné à des usages particuliers. Combien la postérité fera étonnée de notre ignorance, & de voir que le genre humain a existé des milliers d'années sans connoître la moitié des grands corps de la nature!

Je ne doute pas que, dans les siècles futurs, le nombre des cometes, la forme de leurs orbites

bites & les tems de leurs révolutions ne soient démontrés aussi clairement que ceux des planètes. Notre compatriote, le D. Halley, a commencé ce grand ouvrage, qui n'est encore qu'ébauché. La place de ces comètes, qui ont des atmosphères épaisses & point de queues, sera probablement déterminée, & on ne les confondra plus avec des corps auxquels ils ne ressembleraient point.

Les comètes à queues n'ont guère été visibles que lorsqu'elles s'éloignent du soleil; c'est cet astre qui les allume, & leur donne un aspect menaçant. Au contraire, on n'a presque jamais observé celles qui n'ont point de queues, que quand elles en approchent. Je ne fais pas même si l'on a remarqué le contraire une seule fois. Je ne me souviens d'aucune dont le retour ait été fixé avec quelque degré de précision. Je me rappelle cependant qu'on parla, il y a quelques années, d'une petite qui avoit été découverte à l'aide d'un télescope, après qu'elle eut dépassé le soleil, & qui ne fut jamais visible à l'œil nu. Il est aisé de faire cette assertion, & personne ne peut la contredire; mais il n'est point du tout probable que la comète fût beaucoup moins lumineuse après avoir dépassé le soleil qu'avant qu'elle en approchât. Je vous avouerai que, lorsque j'entends dire que le retour de ces comètes a échappé aux astronomes les plus éclairés, je suis porté à croire qu'elles n'en ont aucun, & qu'elles sont absorbées par

le disque du soleil. En effet, le mouvement violent qui les entraîne vers lui, semble l'indiquer. J'ai souvent désiré qu'on vérifiât cette idée, parce qu'elle rendroit compte en quelque manière du problème suivant, qu'on a regardé comme inexplicable. Pourquoi la grosseur & la lumière du soleil ne paroissent-elles pas diminuer, quoique chaque jour il perde de sa substance en éclairant l'univers? Cette consommation doit être immense; & s'il n'y a pas dans la nature quelque magasin caché qui y fournisse, les planetes auroient dû s'en éloigner davantage par la diminution considérable qui se seroit faite dans la force qui les attire. En supposant que le monde n'existe que depuis six mille ans, elles se seroient mues plus lentement, & par conséquent la longueur de notre année auroit augmenté. Tout cela ne semble pas être arrivé: le diametre du soleil est toujours le même; il ne paroît pas qu'il ait diminué, & que nous soyons plus éloignés de lui qu'autrefois. Sa lumière, sa chaleur & son attraction ne semblent pas avoir changé; & le mouvement des planetes autour de lui se fait dans le même tems; d'où il suit qu'il a toujours la même quantité de matiere. Comment donc cette perte se répare-t-elle? N'attire-t-il point des régions immenses de l'espace, des corps que nous n'apercevons jamais? On a découvert plusieurs fois, à l'aide des télescopes, des cometes qui s'avançoient vers lui, & qu'on ne voyoit point à

l'œil. Le grand nombre de taches noires observées dans le soleil, semble indiquer qu'il élabore toujours une certaine quantité de matiere qui n'est pas encore raffinée, & assez purifiée pour lancer des rayons de lumiere comme le reste de son corps. Il paroît difficile de concevoir qu'une matiere quelconque puisse rester long-tems sur le corps du soleil sans devenir lumineuse : aussi nous voyons souvent ces taches disparoître ; c'est-à-dire, que la matiere dont elles sont composées, est alors parfaitement fondue, & qu'elle a acquis le même degré de chaleur & de lumiere que le reste de l'astre. Dans nos verreries & nos fournaïses, où la chaleur est excessive, plusieurs sortes de matieres acquierent la même couleur & la même apparence que la matiere en fusion, & lancent comme elle des rayons de lumiere. On peut juger de ce qui doit arriver dans le soleil, d'après le calcul de Newton, qui a trouvé qu'un corps placé à plusieurs milliers de milles de cet astre, acqueroit un degré de chaleur deux fois plus grand que celui d'un fer rouge. On a cru ordinairement que Newton avoit dit que la grande comete avoit ce degré de chaleur ; mais on se trompe : ce célèbre philosophe assure seulement qu'elle auroit pu l'acquérir. Si nous considérons la grandeur énorme de ce corps & le peu de tems qu'il est dans son périhélie, la chose paroitra impossible ; & il semble difficile de concevoir qu'un corps qui ne seroit que de

la grosseur de notre terre , puisse être réduit en fusion sur la surface du soleil , si ce n'est après un espace de tems très-considérable : on fait cependant que ses taches sont souvent beaucoup plus grandes.

Puisque l'on suppose généralement que les rayons de lumiere sont réellement des particules de matiere procédant du corps du soleil , il faut absolument qu'il recouvre d'ailleurs une nouvelle matiere : autrement il devroit s'épuiser.

Je voudrois que les astronomes observassent si les taches du soleil ne sont pas augmentées après l'apparition des cometes , & si ces taches ne disparoissent point peu à peu , comme un corps qui se fond graduellement dans une fournaise. Il y a une autre réflexion qui se présente naturellement à l'esprit. Que devient cette prodigieuse quantité de matiere , après qu'elle est réduite en lumiere ? Se réunit-elle de nouveau au corps solide , ou est-elle pour jamais perdue & dissipée après qu'elle est arrivée du soleil à l'objet qu'elle éclaire ? Il est un peu surprenant que toute cette matiere , qui pénètre & remplit l'univers , semble anéantie dans un instant , dès que nous sommes privés de la lumiere du soleil. En un mot , la théorie de la lumiere , telle qu'on l'enseigne ordinairement , est accompagnée de beaucoup de difficultés ; & je ne crois pas qu'il y ait en physique un problème dont la solution soit moins satisfaisante. Si l'on suppose

que chaque rayon est une traînée de particules de matiere que darde le corps lumineux, comment imaginer que ces traînées se croisent & s'entre-coupent de dix millions de manieres différentes, sans qu'il y ait la moindre confusion dans leur marche? Si la nuit est claire, nous appercevons distinctement une étoile particuliere que nous regardons, quoique les rayons qui viennent de cette étoile à notre œil, soient traversés, dans l'espace de plusieurs millions de milles avant d'arriver à nous, par des millions de traînées de rayons partant de tous les autres soleils ou étoiles de l'univers. Formons un raisonnement par analogie, & supposons que l'on s'efforce de croiser, par exemple, deux courans d'eau ou d'air qui sont les matieres les plus pures & les plus fluides que nous connoissons : on verra que cela est impossible; ils s'interrompent mutuellement, & le plus fort entrainera le plus foible dans sa direction. Mais une traînée de lumiere heurtée par dix millions d'autres qui se meuvent avec tant de vitesse qu'elles font des millions de milles dans une minute, n'est point affectée de cette impression, ni dérangée dans sa course, & elle arrive jusqu'à nous avec la même régularité que si elle n'avoit été touchée par rien. D'ailleurs, en supposant que la lumiere consiste en particules de matiere qui parcourent dans sept minutes l'espace entre le soleil & la terre, comment arrive-t-il qu'avec cette vitesse prodigieuse, elle ne produise pas

quelque bouleversement ? Elle ne communique point de mouvement aux corps qui s'offrent à son passage , & elle n'en écarte aucun par percussion. Si nous n'avions jamais entendu parler de cette découverte , & qu'on nous dit qu'un courant de matiere assez large pour couvrir la moitié de notre globe , s'y précipite , en faisant dix millions de milles dans une minute , nous imaginerions que la terre doit être à l'instant mise en pieces , ou entraînée dans l'espace avec une vitesse incroyable. On objectera sans doute , que l'extrême petitesse des particules de lumiere les empêche de produire cet effet ; mais comme ces particules sont en très-grande quantité , qu'elles couvrent la surface de tous les corps qu'on leur oppose , & qu'elles remplissent entièrement l'espace qui est entre le soleil & notre planete , il seroit facile de répondre à cette objection. Les particules d'air & d'eau sont aussi extrêmement petites ; & lorsqu'elles sont en petite quantité , elles ne produisent presque point d'effet remarquable : mais si l'on accroît leur nombre , & qu'on leur donne seulement la millionième partie de la vitesse qu'on attribue à un rayon de lumiere , il n'y aura point sur la terre de force capable de leur résister.

Adieu. Je me suis jeté , par inadvertance , dans les abymes de la philosophie , & je vois qu'il est bien difficile d'en sortir. Je vous demande pardon , & vous promets d'être plus cir-

conspect à l'avenir. Quel que soit le rang de cette comete dans l'univers, elle a été pour moi un feu follet, puisqu'elle m'a détourné de mon chemin, pour m'égarer dans un labyrinthe où je me suis perdu cinquante fois.

Je ne me souviens pas si vous êtes un newtonien rigide : si vous l'êtes, je me rétracte, de crainte d'accident. Je fais que c'est ici un point très-délicat, & j'ai vu plusieurs philosophes, bons chrétiens d'ailleurs, qui souffrent plus patiemment qu'on révoque en doute la divinité de Jésus-Christ que celle de Newton, & qui regardent un cartésien & un sectateur de Ptolomée, comme une espece d'incrédule pire qu'un athée.

Je me rappelle d'avoir vu, étant au college, un hérétique qui ne croyoit pas à la gravitation, converti tout-à-coup pour avoir été berné sur une couverture ; & un autre, qui nioit les loix de la force centripete ou centrifuge, ramené à l'orthodoxie par une pierre attachée au bout d'une ficelle, & appliquée sur ses épaules par forme de démonstration.

Ces argumens sont puissans, & il est difficile d'y répondre. J'implore votre miséricorde ; je suis hors de votre portée, & je vous pardonne si vous vous contentez d'assouvir votre vengeance sur cette lettre.





L E T T R E X X V I I.

*Cathédrale de Palerme. Eglise des jésuites.
Cathédrale de Mont-Réale. L'archevêque
de cette ville. Préparatifs pour une fête.
Superstition des habitans.*

A Palerme, le 6 juillet 1770.

PLUSIEURS églises de cette ville sont d'une richesse & d'une magnificence extraordinaires. La cathédrale, ou, comme on l'appelle, *la madre chiesa*, est un vieux bâtiment gothique fort vaste, soutenu en dedans par quatre-vingt colonnes de granite oriental. On y voit un très-grand nombre de chapelles, dont quelques-unes sont très-riches, particulièrement celle de sainte Rosalie, la patronne de Palerme, pour laquelle on a plus de vénération que pour les personnes de la sainte Trinité. Les reliques de la sainte sont conservées dans une grande boîte d'argent très-bien travaillée & enrichie de diamans : elles sont plusieurs miracles, & on les garde comme le trésor le plus précieux de la ville. Elles passent pour avoir la vertu d'écarte-ter la peste, & elles ont souvent préservé les habitans de cette fatale épidémie. La sainte acquit tant de réputation en empêchant la peste de Messine de venir jusqu'à eux, quoiqu'elle fût à

deux cents milles de distance , que , par reconnoissance , ils lui ont érigé un très-beau monument. Sainte Agathe en a fait autant pour Catane ; mais cette dernière ville n'a pas été si généreuse envers sa protectrice. Les autres richesses de cette église consistent en quelques os de saint Pierre , & un bras de saint Jean-Baptiste. On voit aussi une mâchoire d'une efficace prodigieuse , & quelques autres ossemens moins célèbres. Les tombeaux de plusieurs rois Normands sont du porphyre le plus fin ; il y en a quelques-uns qui ont près de sept cents ans d'antiquité , & qui cependant sont d'un assez bon goût. Vis-à-vis ces monumens , est un tabernacle qui est fait en entier de lapis-lazuli ; il a environ quinze pieds de haut , & il est très-bien décoré. On a fait à sainte Rosalie des présens magnifiques ; le plus considérable est , je pense , une croix de très-gros brillans , que lui a donnée le roi d'Espagne.

La sacristie est aussi très-riche. Elle a quelques ornemens chamarrés de perles orientales , qui ont près de quatre cents ans , & paroissent aussi frais que s'ils avoient été faits hier.

L'église des jésuites égale en magnificence toutes celles que j'ai vues en Italie. On aperçoit dans leurs ouvrages le génie de ces peres ; on n'est jamais en peine de les reconnoître.

L'église du palais est incrustée par-tout d'ancienne mosaïque , & la voûte est de même travail. Mais je ne finirois pas , si je vous parlois

de toutes les églises ; il y en a plus de trois cents. Celle de Mont-Réale , à environ cinq milles de distance de cette ville , est la première de l'isle après la cathédrale de Palerme. Elle est à peu près de la même grandeur , & toute incrustée de mosaïques qui ont coûté des sommes immenses. Il y a aussi plusieurs monumens de porphyre & de marbre , des premiers rois de Sicile. Cette cathédrale fut bâtie par Guillaume le Bon , dont la mémoire est encore en vénération chez les Siciliens.

L'archevêque de Mont-Réale est déjà regardé comme un saint. Il prend sur ses revenus , qui sont très-considérables , ce qu'il lui faut pour son habillement & la nourriture la plus frugale , & il emploie tout le reste en œuvres pies , ou à des dépenses utiles au public. Sa vertu paroît être portée trop loin , & il se refuse les plus légers plaisirs de la vie : tels , par exemple , que de coucher dans un lit ; il dort sur de la paille. Vous imaginez bien qu'il est adoré par le peuple , qui se rassemble en foule pour recevoir sa bénédiction : on dit ici qu'elle a plus d'efficacité que celle du pape. On ne se trompe pas ; car il ne voit jamais un malheureux sans le soulager. Il ne se repose pas sur les dons spirituels ; il accompagne toujours sa bénédiction de quelque chose de solide & de temporel. Les habitans de la ville & des environs de Mont-Réale doivent beaucoup à sa libéralité , dont on trouve par-tout des monumens. Il vient de faire pré-

sont à la cathédrale, d'un autel magnifique, dont il n'y a encore que la moitié de fini. Il est d'argent massif très-bien travaillé; & l'on y a représenté en relief quelques-unes des principales histoires de la Bible. Je crois que ce sera un des plus beaux ouvrages en ce genre.

Ce qui est bien plus utile, il a fait construire à ses frais une grande promenade depuis Palerme à Mont-Réale, ville qui étoit autrefois d'un accès très-difficile, parce qu'elle est située au sommet d'une montagne assez élevée. La promenade est disposée avec beaucoup de goût sur le penchant de cette montagne; & des détours dont la pente est aisée, conduisent insensiblement au sommet. Elle est ornée de plusieurs jolies fontaines, & bordée de chaque côté par un grand nombre d'arbrisseaux fleuris. La vallée au pied de la montagne est extrêmement fertile & pittoresque; on croit voir, dans l'espace de plusieurs milles, un jardin d'orangers qui présentent un coup-d'œil charmant, & parfument l'air de l'odeur la plus délicieuse. Cette petite course nous a fait tant de plaisir, que, malgré la chaleur de la saison, nous ne pouvions pas nous tenir en voiture: nous avons presque fait tout le chemin à pied.

La ville de Palerme est occupée, depuis dix jours, des préparatifs de la grande fête de sainte Rosalie. Si le spectacle répond aux frais & aux travaux dont il est l'objet, il sera superbe. On élève de part & d'autre de la rue, plus de deux

mille arcs & pyramides, destinés aux illuminations. Ils sont de bois peint, & ornés de fleurs artificielles dans la longueur de plus d'un mille. On nous dit qu'ils seront entièrement couverts de lampions ; de sorte qu'en les voyant de loin, ils auront l'air d'autant de pyramides & d'arcs de triomphe en feu. Tout le Marino & les deux grandes rues qui partagent la ville, seront éclairés de la même manière, ainsi que les quatre portes auxquelles elles aboutissent, & qui leur serviront de point de vue. De la place qui est au centre de la ville, on peut voir d'un coup-d'œil cette illumination, dont on nous assure que la grandeur surpasse tout ce que l'on peut imaginer. Il y a aussi des embellissemens & des décorations dans le Marino ; l'on a employé les trois semaines dernières à construire deux vastes théâtres pour les feux d'artifice. L'un est placé vis-à-vis du palais du viceroy, qu'il égale presque en largeur ; l'autre est élevé sur pilotis, exactement vis-à-vis du grand orchestre qui est au centre du Marino. Ils bâtissent en outre une machine énorme, qu'ils appellent le *char de triomphe de sainte Rosalie*. A voir son étendue, on imagineroit qu'il doit toujours rester à l'endroit où on le travaille ; mais on nous assure qu'il sera traîné en procession par toute la ville. Il est monté sur des roues ; mais il ne paroît pas qu'on puisse venir à bout de le mouvoir. La curiosité que j'ai de voir cette fête singulière, augmente chaque jour. Le char

est déjà plus élevé que la plupart des maisons de Palerme, & il ne l'est pas encore assez. L'illumination de la grande église est ce qu'ils estiment davantage. Ils assurent qu'on ne voit rien de pareil ailleurs, pas même à Saint-Pierre de Rome. Il est vrai que les préparatifs en sont étonnans; on les a commencés il y a environ un mois, & ils ne finiront que les derniers jours de la fête. La voûte & les murs de cette vaste cathédrale sont entièrement couverts de glaces, entre-mêlées de papier d'or & d'argent, & d'un nombre infini de fleurs artificielles. Tout cela est arrangé, selon moi, avec beaucoup de goût & d'élégance.

Tous les autels, les chapelles & les colonnes sont ornés de la même manière; ce qui cache un peu la petitesse de leurs ornemens ordinaires, & donne à l'ensemble un air de grandeur & d'uniformité. Une quantité innombrable de lustres garnis de bougies, sont suspendus à la voûte: je suis persuadé que, lorsque tout sera éclairé, cette salle égalera celles des contes des fées, ou des mille & une nuits. Elle y ressemble d'ailleurs, parce que tout y est d'or, d'argent & de pierreries. Les saints sont superbement vêtus; & la reine des fées ne fut jamais aussi magnifique que sainte Rosalie. Le peuple se précipite à ses pieds pour l'invoquer; & je vous jure que, pour une demande adressée directement à Dieu, on en fait au moins cent à la sainte.

Nous venons d'être témoins de ce fait; ils

daignent à peine accorder une inclination de tête aux chapelles dédiées à Dieu ; & lorsqu'ils approchent de celle de leur saint favori, ils se courbent respectueusement jusqu'à terre. L'ignorance & la superstition furent toujours inséparables. Ils pensent peut-être que le Tout-Puissant a assez régné ; ils seroient charmés de changer un peu de gouvernement. Ils lui ont déjà enlevé la préséance en plusieurs occasions, non pas dans les processions & le cérémonial d'étiquette, cela ne leur paroîtroit pas décent ; mais dans leurs affaires particulières, c'est ordinairement à leur saint protecteur qu'ils s'adressent d'abord. Cependant, lorsque les églises & les chapelles sont dédiées à Dieu & à quelque saint, ils se sont déjà hasardés à mettre sur l'inscription le nom du saint le premier ; par exemple : *Sancto Januario & Deo optimo maximo.*



LETTRE XXVIII.

*Sainte Rosalie. Sujet d'un poëme épique.
Quelques détails sur ce poëme. Réflexions.*

A Palerme, le 7 juillet 1770.

J'AI recherché quel avoit été l'état de sainte Rosalie, qui est devenue un si grand personnage dans cette partie du monde ; mais, quoiqu'ils l'adorent avec tant de ferveur, je n'ai

trouvé personne qui pût m'apprendre ses titres de sainteté. On me renvoyoit à des légendes fabuleuses, qui sont bien loin de s'accorder entr'elles; & après toutes les offrandes qu'ils lui ont faites, les églises bâties en son nom & les monumens érigés à sa mémoire, il est assez probable que cette femme n'a jamais existé. J'ai visité toutes les boutiques de libraires, & je n'y ai trouvé aucun livre qui en parlât, si ce n'est un poème épique, dont elle est l'héroïne. Il est écrit en sicilien; & c'est une des plus grandes curiosités que j'aie rencontrées. Le poète la met sans façon au-dessus de tous les saints du paradis, excepté la sainte Vierge; & il semble que c'est avec beaucoup de répugnance qu'il lui cede le pas. Cet ouvrage, & les notes qui l'accompagnent, m'apprennent que sainte Rosalie étoit niece de Guillaume Bon; qu'elle commença de bonne heure à donner des marques de sainteté; qu'à quinze ans elle abandonna le monde, & renonça à la société. Elle se retira dans les montagnes à l'ouest de cette ville, en 1159, & l'on n'en entendit plus parler que cinq cents ans après. Le peuple croit qu'elle fut enlevée au ciel. En 1624, pendant une peste terrible, un saint homme eut une vision pendant la nuit: Dieu lui révéla que les os de la sainte étoient dans une caverne près du sommet du mont Pellegrino; que si on alloit les y chercher pour les porter trois fois en procession autour des murs de la ville, les habitans seroient dé-

livrés sur-le-champ de l'épidémie. On fit d'abord peu d'attention à cet illuminé, & on le regarda comme un visionnaire. Cependant il persista à conter son histoire; il devint incommodé, & il eut des adhérens. Les magistrats voulant appaiser le peuple, envoyèrent au mont Pellegrino; on y trouva les os sacrés. La ville fut délivrée de la peste, & sainte Rosalie devint la plus grande sainte du paradis. On bâtit des églises, on érigea des autels en son honneur, & l'on nomma des ministres pour rendre un culte à cette nouvelle divinité. Ce culte est soutenu avec une dépense incroyable. Cependant il est probable que ces ossemens tant révérens, & pour lesquels toute la ville est en mouvement, appartenoient à quelque pauvre misérable qui fut peut-être assassiné, ou qui mourut de faim dans ces montagnes. Le saint hermite auroit peut-être pu dire le vrai de tout cela.

On ne pense qu'avec effroi à l'avidité dans lequel l'humanité est plongée par la superstition. J'ose dire que les os de sainte Rosalie méritent aussi peu les honneurs qu'on leur rend, que ceux du pauvre saint Viar, trouvés en je ne fais quel lieu de l'Espagne, sous un tombeau brisé, où l'on ne pouvoit lire que ces lettres, S VIAR. Les prêtres trouvant que ces os réussissoient à faire des miracles, ne doutèrent point de la sainteté de celui à qui ils avoient appartenu. Le nouveau saint fut long-tems

tems en grande estime, & il leur rapportoit un revenu considérable, jusqu'à ce qu'ils s'aviferent assez mal-à-propos de s'adresser au pape, pour en obtenir quelques distinctions pour leur saint. Le pape Léon X voulut savoir sur quoi ils fondoient leur demande. On lui produisit une liste de ces miracles, accompagnée de la pierre sur laquelle étoit l'inscription. La première partie de ces preuves étoit recevable; malheureusement les antiquaires découvrirent que le fragment d'inscription appartenoit au tombeau d'un Romain qui avoit été intendant des grands chemins, *praefectus VIARum*, & à qui ces os appartenoient. Là-dessus S. Viard fut rayé du calendrier, quoique peut-être plus honnête homme que la plupart de ceux qui y sont.

Les gens d'un certain ordre méprisent ici la superstition du vulgaire, & cela même les jette dans l'irreligion. J'ai toujours vu le déisme régner plus généralement dans les pays où le peuple est plus ignorant & plus bigot. Un esprit cultivé & juste, choqué de tant d'extravagances, s'efforce de s'en affranchir, & se jette souvent dans l'extrémité opposée. Lorsque quelque point de doctrine ou quelque partie de ce culte blesse une raison présomptueuse, elle se sent disposée à rejeter la religion en général. Malheureusement il arrive dans ce pays que ceux qui sont appelés à défendre la religion, sont pour la plupart ignorans & sans

ardeur. Je suis persuadé que les ouvrages ridicules, composés pour la défense de la religion par des gens pleins de bonnes intentions, mais manquant de lumieres, ont fait plus d'incrédulés que les ouvrages de Bolimbrocke, de Shafftesbury, ou même de Voltaire. Ceux-ci s'efforcent de prouver qu'il y a des argumens très-forts contre la religion, tandis que de graves imbécilles laissent croire qu'il y a peu de chose à dire en sa faveur. Les uns & les autres donnent dans une erreur qui leur est commune. Ils prétendent soumettre aux sens & à la raison ces mysteres que les premiers principes de notre religion nous présentent comme étant hors de la portée des facultés de l'esprit humain. Mais, quoique les gens bien élevés méprisent la superstition, ils observent régulièrement les pratiques du culte, ils accomplissent les préceptes de l'église avec beaucoup de respect & de décence, & ils sont charmés de ce que nous nous conformons à leurs usages & que nous paroissions avoir quelques égards pour leurs rites & leurs cérémonies. J'avoue que cette attention qu'ils ont de ne pas offenser les ames foibles, contribue beaucoup à nous donner une opinion favorable de leur caractère & de leur esprit. Ils ne se vantent pas de leur incrédulité, & ils ne sont pas fatigans sur ce chapitre, comme en France, où l'on ne cesse de vous ennuyer par des raisonnemens mille fois rebattus, mais où, malgré l'affectation de

quelques-uns, il y a plus de foi que chez aucune autre nation du continent.

Je ne connois rien qui donne plus mauvaise opinion d'un homme, que de le voir faire parade de son mépris pour des choses qu'on regarde comme sacrées; c'est insulter ouvertement au jugement du public. Un de nos compatriotes se rendit coupable de cet excès, il y a environ deux ans, & on parle encore de lui avec horreur. Il entra un jour dans une église au moment où l'on élevoit l'hostie: chacun étoit à genoux, & il se tint debout sans donner la moindre marque de respect pour cette cérémonie. Un jeune homme qui étoit près de lui, témoigna sa surprise, & lui dit: il est surprenant qu'un homme comme vous, qui avez reçu l'éducation d'un gentilhomme, & qui devez en avoir les sentimens, s'avise d'offenser aussi grièvement le public. Moi, monsieur, répondit l'Anglois, je ne crois pas à la transsubstantiation. Ni moi non plus, repliqua l'autre, & cependant vous voyez que je suis à genoux.

Adieu. On m'appelle pour voir les préparatifs de la fête; il est probable que je vous en ferai la description dans la lettre suivante.

P. S. J'ai épié avec grand soin le retour de notre comète; mais je ne l'ai point encore aperçue: j'observe, avec une assez mauvaise lunette, de grandes taches rondes sur le disque du soleil; je ne fais si ce ne seroit pas elle qui

s'est précipitée dans son sein ; mais je ne vous ennuierai plus sur cette matiere.



LET TRE X X I X.

*Vent de siroco. Revue d'un régiment Suisse.
Repas. L'éducation en Sicile est différente
de celle du continent. Prince de Resut-
tana.*

A Palerme , le 10 juillet 1770.

LE vent de siroco , que nous attendions depuis si long - tems , a enfin commencé le 8. D'après ce qu'on nous en avoit dit , nous le regardions comme insupportable ; mais nous voyons par expérience qu'il est encore plus brûlant qu'on ne l'annonçoit. Le thermometre a été entre soixante-douze & soixante-quatorze degrés , depuis que nous sommes à notre nouveau logement. Lorsque nous étions à l'ancien , souvent il étoit à soixante-dix-neuf & quatre-vingt ; tant il y a de différence entre le centre de la ville & les bords de la mer. A présent nos fenêtres sont tournées au nord ; & la mer qui est immédiatement au - dessous , nous rafraîchit continuellement par une brise délicieuse. On dit que le siroco a commencé dimanche de grand matin. Quand je me levai à huit heures , l'air de nos chambres , qui sont très-grandes , n'en étoit point encore affecté : j'ouvris la porte

fans soupçonner ce changement de tems, & je ne fus jamais plus étonné, lorsque je ressentis tout-à-coup sur mon visage une impression pareille à celle qu'auroit fait une vapeur brûlante sortie de la bouche d'un four. Je retirai la tête & fermai la porte, en criant à Furlarton que toute l'athmosphère étoit en feu. Nous nous hasardâmes cependant à ouvrir une autre porte qui conduit à une plate-forme fraîche, où nous nous promenons ordinairement. Comme elle n'étoit pas exposée au vent, la chaleur y fut beaucoup plus supportable que je ne le croyois d'après ce que j'avois senti en entr'ouvrant la première porte : il sembloit que nous venions d'entrer dans un des poëles souterrains de Naples, & même il y faisoit encore plus chaud. En peu de minutes toutes nos fibres se trouverent relâchées d'une manière inconcevable, & nos pores s'ouvrirent tellement que nous nous attendions à tomber dans une grande sueur. J'allai examiner le thermometre, & je vis que l'air de la chambre étoit encore si peu échauffé, qu'il n'étoit qu'à soixante-treize & de-grés. Le soir précédent il étoit à soixante-douze & demi. Je le portai en plein air, & à l'instant il monta à cent dix, & bientôt après à cent douze; & je suis persuadé que dans notre ancien logement & dans les autres endroits de la ville, il se seroit élevé de plusieurs degrés par-delà. L'air étoit épais & pesant : le barometre fut peu affecté; il ne tomba que d'une ligne.

Le soleil ne parut pas de tout le jour ; autrement je crois que la chaleur auroit été absolument intolérable ; nous avions peine à rester quelques minutes sur le côté de la plate-forme qui est exposé au vent. J'y portai de la pomme, qui se fondit comme si elle avoit été mise devant le feu. J'entrepris de me promener dans la rue , pour voir si quelqu'un oseroit se montrer ; mais il me fut impossible de supporter la chaleur , & je m'empressai de rentrer chez moi.

Cette chaleur étonnante dura jusqu'à trois heures de l'après-midi , que le vent sauta tout-à-coup au point opposé du compas , & le reste du jour il souffla de la mer avec force. Il n'est pas possible de concevoir la différence d'impression que causa sur nous ce changement de l'air ; & nous ne fûmes pas moins surpris d'éprouver en un instant une fraîcheur excessive , que nous l'avions été de l'ardeur du *siroco* quand il commença. Le courant de cet air chaud avoit soufflé du sud au nord pendant plusieurs heures , & je ne doute pas que l'atmosphère , à quelques milles aux environs , n'en fût entièrement remplie. Cependant , dès que le vent eut passé au nord , le froid devint très-vif , & nous fûmes obligés de reprendre promptement nos habits , car jusqu'alors nous avions été presque nus. En très-peu de tems le thermometre tomba à quatre-vingt-douze degrés , chaleur qu'on auroit peine à souffrir.

en Angleterre. Mais le firoco avoit tellement ouvert nos pores & relâché nos fibres, que le froid nous obligea à tenir tout le soir les glaces de notre carrosse fermées. Il est vrai que je m'étois beaucoup exposé en plein air, voulant essayer quel effet il produiroit sur le corps humain. Je crus d'abord qu'il seroit impossible de le supporter ; mais je reconnus que je me trompois, & qu'on pouvoit se promener sans une grande incommodité dans les endroits où l'on étoit à l'abri du vent. Il ne produisit pas cette sueur que j'attendois ; ce ne fut qu'une transpiration très-forte, suivie d'une humidité légère sur la peau ; mais je pense que j'aurois été inondé de sueur, si j'avois mis mes habits, ou fait le moindre exercice.

Je vous avoue que ma curiosité par rapport au firoco, est maintenant très-satisfaite, & je ne desire pas le ressentir pendant notre séjour en Sicile. Plusieurs personnes de ma connoissance, qui nous en avoient parlé, vinrent en foule, dès qu'il eut cessé, pour savoir ce que nous en pensions. Ils conviennent qu'il a été assez violent ; mais ils nous assurent qu'il n'est quelquefois davantage, & qu'il dure beaucoup plus long-tems : cependant il ne continue jamais plus de trente-six ou quarante heures, de sorte que la chaleur ne peut pas pénétrer les murs des maisons. Ils avouent qu'autrement les hommes & les animaux mourroient ; mais, d'après ma propre expérience, il me paroît qu'ils se

trompent. Si, effrayé de la première bouffée, je n'eusse pas osé m'y exposer de nouveau, comme il leur arrive ordinairement, j'aurois certainement pensé comme eux. Ils rioient de nous voir marcher si long-tems en plein air, & ils étoient surpris de ce que nous faisons des expériences aux dépens de notre personne. Ils nous disoient que pendant le *siroco* aucun habitant ne sort de chez lui, à moins qu'il n'y soit forcé. Leurs portes & leurs fenêtres sont exactement fermées, pour empêcher l'air d'y entrer; & lorsqu'il n'y a point de volets, ils suspendent en-dedans des couvertures mouillées. Les domestiques sont continuellement occupés à arroser les appartemens, afin de conserver un air aussi tempéré qu'il est possible, car j'apprends que toutes les maisons de la ville ont une fontaine. Au moyen de ces précautions, les gens à leur aise souffrent peu du *siroco*.

Il est singulier que la chaleur brûlante de ce vent n'ait jamais produit de maladies épidémiques, & qu'il n'ait point d'influences funestes sur la santé des habitans. Il les met seulement dans un état de foiblesse & de langueur; mais quelques heures de la *tramontane* ou du vent de nord, qui lui succede ordinairement, suffisent pour rendre à leurs corps son élasticité & sa vigueur. A Naples & en plusieurs autres endroits d'Italie, où il est beaucoup moins violent qu'ici, il occasionne souvent des maladies putrides, & il produit presque toujours un

entier abatement de la machine. Il est vrai que le firoco y dure plusieurs jours, & même plusieurs semaines.

Je n'ai pas pu me faire rendre raison de ce phénomène du climat de Palerme. On en donne différentes causes; mais aucune ne me paroît satisfaisante.

J'ai vu un vieillard qui a écrit sur cette matière. Il dit que c'est le même vent qui fait de si grands ravages dans les déserts sablonneux de l'Afrique, & qui tue quelquefois les animaux dans l'espace d'une demi-heure. Il ajoute qu'il se refroidit en traversant la mer; ce qui le dépouille de cette qualité meurtrière avant qu'il arrive en Sicile. Mais on peut objecter que, si cette explication étoit fondée, il devroit être plus violent sur ce côté de l'isle, qui est le plus voisin de l'Afrique; ce qui n'est pas. Il est cependant possible que sa chaleur augmente en passant sur l'isle. Effectivement, il est toujours plus violent à Palerme, qui est dans la partie la plus septentrionale, que par-tout ailleurs. Je commence à goûter cette raison, quand je considère que Palerme est environné de hautes montagnes, dont les ravines & les vallées sont entièrement brûlées dans cette saison. Celles-ci contiennent une quantité innombrable de sources chaudes, dont les courans doivent accroître la chaleur, & peut-être adoucir l'air & lui faire perdre ses qualités nuisibles.

D'ailleurs, on brûle dans ce tems-là sur les

montagnes, des bruyeres & des brouffailles ; ce qui doit encore ajouter à la chaleur de l'air.

Quelques personnes qui étoient à la campagne, m'ont dit qu'elles s'étoient promenées immédiatement après le siroco, & que les herbes & les plantes qui étoient vertes la veille, s'étoient trouvées alors absolument brunes, & qu'elles se brisoient sous les pieds, comme si elles avoient été séchées dans un four.

J'ajouterai pour votre amusement, un journal de la température de l'air depuis que nous sommes à Palerme. Le barometre a resté constamment à une ligne ou deux du même point $29 \frac{1}{2}$ p. ; & le ciel a toujours été clair, excepté le jour du siroco & le 26 juin, que nous eûmes une petite pluie pendant deux heures ; de sorte que je n'ai qu'à marquer la hauteur du thermometre.

Thermometre.

	d.
Juin 17	73 $\frac{1}{2}$
18	74
19	75
20	76
21	75 $\frac{1}{2}$
22	77
23	76 $\frac{1}{2}$
24	77
25	77
26	77 $\frac{1}{2}$
27	77

		Thermometre.
		d.
Juin	28	77 $\frac{1}{2}$
	29	77 $\frac{1}{2}$
	30	78 $\frac{1}{2}$
Juillet	1	79
	2	80
	3	80 $\frac{1}{2}$
	4 à notre logement sur le bord de la mer, tourné vers le nord,	74
	5	73
	6	71 $\frac{1}{2}$
	7	72 $\frac{1}{2}$
	8, le vent de siroco, l'après-midi,	112 82
	9	79
	10	78

Plus j'examine l'extrême violence de cette chaleur, & plus je suis étonné que nous ayons pu la supporter avec si peu d'incommodité. Nous n'avons pas même éprouvé cet abattement total qui est l'effet ordinaire des grandes chaleurs en Angleterre. Le thermometre monta en peu de tems d'environ 40 degrés; il est assez singulier qu'avant que le siroco soufflât, l'esprit-de-vin fût précisément à 40 degrés au-dessus du point de congelation; de sorte que le matin du 8 juillet, la chaleur augmenta presque dans un instant autant qu'elle fait communément pendant tout le tems que le soleil se

meut de l'équateur au tropique ; car entre soixante-douze & cent douze degrés, la différence est la même qu'entre soixante-douze & le point de congelation.

Nous eûmes hier un grand festin chez le prince Partana ; & le viceroy fit de dessus un balcon la revue d'un régiment Suisse, le plus beau que j'aie vu au service du roi de Naples. C'est une excellente troupe ; & malgré la violence de la chaleur, elle fit ses exercices avec beaucoup d'ardeur. Je trouvai dans les évolutions plus de précision & de régularité qu'elles n'en ont ordinairement, excepté en Angleterre & en Allemagne. Il y avoit à chaque flanc deux pieces de campagne bien servies. Les grenadiers lançoient de fausses grenades qui ne faisoient point de mal, mais qui produisoient d'ailleurs le même effet que les véritables. La maniere dont ils les jetoient, m'amusa plus que le reste du spectacle ; & ils avoient grand soin de les diriger de façon que leur coup ne fût pas perdu. Lorsqu'il en tomboit un certain nombre sur un groupe de gens du peuple, cela faisoit une scène assez plaisante. Il n'y a eu que des coëffes & quelques perruques ou des cheveux brûlés ; car il y avoit au moins autant de femmes que d'hommes.

La compagnie étoit fort brillante chez le prince Partana, & la collation somptueuse : elle consistoit sur-tout en glaces, crèmes, chocolat, confitures, & un grand nombre de divers

fruits. Il n'y eut que la moitié des conviés qui joua, les autres s'amuserent à causer en se promenant sur la terrasse. Nous trouvâmes le jeune prince & la princesse, qui sont très-aimables, se divertissant avec leurs compagnons à de petits jeux. Ils nous admirèrent avec plaisir dans leur cercle, & nous passâmes au milieu d'eux quelques heures agréables. Je ne vous rapporte cette circonstance, que pour vous montrer que l'éducation qu'on donne ici aux enfans est différente de celle qu'ils reçoivent en Italie. On ne permet point aux jeunes personnes de communication familière avant le mariage. Les demoiselles ont ici des manières aisées : on leur parle facilement ; elles ne sont pas toujours, ainsi que sur le continent, à côté de leurs mères, qui les produisent dans les assemblées, plutôt pour les offrir en vente que pour leur procurer quelque délassement, & qui semblent craindre qu'on ne les enleve ou qu'elles ne s'enfuient. On les tient si renfermées, que ce malheur est effectivement à craindre ; car rien n'excite tant au vice que de rendre si désagréable la pratique de la vertu.

Ici les mères ont en leurs filles une confiance raisonnable, & laissent leur caractère se former & mûrir en liberté. En suivant une méthode contraire, les femmes ne peuvent point avoir de caractère propre, ou n'en ont qu'un affecté, dont elles ont grand soin de se dépouiller dès qu'elles ont trouvé un mari. Elles

croient alors qu'elles ne peuvent trop s'éloigner de ces maximes outrées de décence & de circonspection, qui leur ont toujours paru si désagréables à mettre en pratique.

Jè suis sûr qu'elles n'auroient pas la moitié tant de défauts, si l'on souffroit qu'elles montraient d'abord ce qu'elles font; mais les parens leur font voir, par la maniere dont ils les traitent, qu'ils ne se fient pas à leurs principes; & ils semblent avoir adopté cette maxime peu généreuse d'un de nos meilleurs poëtes, qui dit que *toute femme au fond du cœur aime le libertinage*. Cette maxime doit se vérifier sans doute dans les pays où elle est généralement reçue; car les femmes n'ayant plus de réputation à maintenir, elles éviteront même de se parer des dehors de la vertu, sachant bien qu'on les taxeroit d'hypocrisie & d'affectation. Vous pensez avec moi, que la meilleure maniere de les rendre vertueuses, est de leur faire croire d'abord que nous les jugeons telles. Lorsque la vertu est réellement estimée, chacun en cherche au moins l'apparence; mais quand il lui faut une garde, elle ne mérite pas la sentinelle qu'on lui donne, comme le dit le bon ministre Adams.

Quelques-unes des familles que j'ai vues ici, ont rappelé à mon esprit le spectacle de celles de notre patrie. Le prince de Refuttana, sa femme & sa fille sont toujours ensemble, & leur mutuelle affection est le seul principe de

cette assiduité. La jeune princesse dona Rosalia est très-aimable ; elle étoit de la fête d'hier , & elle en faisoit le principal ornement. On m'accusera de vanité & de partialité , si je dis après cela qu'elle ressemble aux Angloises par son air , ses manieres & sa façon de penser ; mais cette observation me paroît vraie : cette ressemblance a peut-être contribué à nous inspirer une si haute estime pour elle. En dépit de la philosophie , ces préjugés existeront toujours , & je ne crois pas qu'aucun sage puisse entièrement s'en dépouiller. Nous avons été dernièrement à la maison de campagne de son pere , qui y donnoit une fête , & nous fûmes enchantés de la maniere honnête , polie & aisée , dont toute la famille nous reçut. Ce château passe pour le plus magnifique des environs de Palerme : il est situé à six ou sept milles à l'ouest de cette ville , dans le canton appelé *il Colle* , dans une direction opposée à celui de la *Bagaria* , dont je vous ai déjà parlé. Le viceroi & sa famille , ainsi que la plus grande partie de la noblesse , étoient de cette partie , qui dura jusqu'à environ deux heures du matin. On tira à minuit de jolis feux d'artifice , qui produisirent un très-bel effet.

Adieu : je n'ai pas eu le tems de vous écrire hier ; & quoique nous ne nous soyons couchés qu'à trois heures , je me suis levé à huit , tant j'étois pressé de vous parler du *siroco*.
Nous allons être fort occupés. La grande

fête de sainte Rosalie commence demain, & chacun l'attend avec empressement; peut-être ne nous fera-t-elle pas autant de plaisir que nous l'espérons. Je desirerois souvent que vous soyez avec nous, j'entends lorsque nous sommes heureux; vous savez bien cependant que ce ne sont pas les fêtes & les spectacles qui font notre bonheur. Mais comme celle-ci est peut-être la plus remarquable de l'Europe, afin que vous puissiez en jouir, je vous écrirai tous les soirs ce qui se fera passé dans la journée.



L E T T R E X X X.

Fête de sainte Rosalie.

A Palerme, le 12 juillet 1770.

LA fête a commencé sur les cinq heures après midi, par la procession de sainte Rosalie, qui a été traînée avec la plus grande pompe par toute la ville, depuis le Marino jusqu'à Porto-Nuovo. Le char de triomphe étoit précédé d'un détachement de cavalerie avec des trompettes & des tymbales, & tous les officiers de la ville en habit uniforme. Ce char est une machine énorme, longue de soixante-dix pieds, large de trente, haute de plus de quatre-vingt, & qui surpasse les plus hautes maisons de Palerme. La forme de sa partie inférieure ressemble

à celle des galeres romaines; mais elle grossit en s'élevant; & le frontispice, qui est oval, forme une espece d'amphitéatre garni de sieges: c'est la place d'un grand orchestre; elle étoit remplie d'une troupe nombreuse de musiciens placés l'un au-dessus de l'autre: au-dessus & derriere cet orchestre est un grand dôme soutenu par six belles colonnes d'ordre corinthien, & orné de figures de saints & d'anges. Au sommet du dôme on voit une statue gigantesque en argent, de sainte Rosalie. Toute la machine est ornée d'orangers, de pots à fleurs & d'arbres de corail artificiel. Le char s'arrêtoit tous les cent pas, & alors l'orchestre jouoit un morceau de musique, accompagné d'hymnes en l'honneur de la sainte. Il ressembloit à un grand château mouvant, & remplissoit entièrement la rue d'un côté à l'autre; il n'avoit pas, pour se mouvoir, un espace proportionné à sa grosseur. Cet édifice prodigieux étoit traîné par cinquante-six mules très-fortes, singulièrement caparaçonnées, rangées sur deux files, & montées par vingt-huit postillons habillés d'étoffes d'or & d'argent, & portant des plumes d'autruche à leurs chapeaux. Les fenêtres & les balcons des deux côtés de la rue étoient remplis de spectateurs richement vêtus, & le char étoit suivi par des milliers de personnes du peuple. Cette procession triomphale a duré trois heures, & ensuite il y a eu une magnifique illumination au Marino.

Je crois vous avoir déjà décrit la rangée de berceaux & de pyramides qui s'étendent d'une extrémité à l'autre de cette belle promenade. Ils sont peints, ornés de fleurs artificielles, & entièrement couverts de petits lampions placés très-près les uns des autres. A peu de distance de là on croit voir des berceaux & des pyramides en feu. Toute la chaîne de cette illumination avoit environ un mille de longueur, & il est difficile de concevoir quelque chose de plus beau; on n'y appercevoit ni défaut ni interruption. La nuit étoit si calme, qu'aucun de ces lampions ne s'est éteint.

On avoit érigé, en face du milieu de cette illumination, un magnifique pavillon pour le viceroi & sa suite, qui étoit composée de toute la noblesse de Palerme; & devant cet édifice on avoit placé, à peu de distance dans la mer, de grandes pieces d'artifice qui représentoient le frontispice du palais, orné de colonnes, de trophées, & de tous les autres ornemens d'architecture. Les chebecs, galeres, galiotes & autres bâtimens formoient tout autour une espece d'amphitéatre. Ils commencerent le spectacle par une décharge de leur artillerie, dont le son répété par les échos des montagnes, produisit un effet agréable. Ils tirerent ensuite un grand nombre de fusées volantes & de bombes d'une composition curieuse, qui brûloient souvent sous l'eau. Tout cela dura une demi-heure, après quoi tout le palais fut illuminé dans un

instant. Ce signal fit cesser les exercices de la marine : nous crûmes alors habiter un pays enchanté. Cette opération se fit en un moment, & sans qu'il parût aucun agent visible. En même tems les fontaines qu'on avoit construites dans la cour devant le palais, commencerent à jeter du feu, & à représenter quelques-uns des grands jets d'eau de Versailles & de Marly. Dès qu'ils furent éteints, la cour prit sur-le-champ la forme d'un vaste parterre orné de palmiers, & entremêlé d'orangers, de pots de fleurs, de vases & d'autres ornemens en feux d'artifice. L'illumination du palais finit lorsque ces feux cessèrent ; & le frontispice s'illuminant alors, on en vit sortir des soleils, des étoiles, des roues de feu, qui bientôt le firent tomber en ruines. Quand tout parut renversé, il sortit de ce tas de décombres une explosion de deux mille fusées volantes, bombes, serpenteaux & diables, qui sembloient remplir l'atmosphère, & qui firent un terrible ravage sur les habits de la populace. Pendant ce spectacle, on nous servit dans un grand pavillon, au centre du Marino, un excellent régal de café, de glaces, de confitures & de différens vins. C'étoit le duc de Castellano, préteur ou maire de la ville, qui en fit la dépense. La principale noblesse se donne ces régals tous les soirs, chacun à leur tour, & ils se disputent à qui sera le plus magnifique.

~ Dès que les feux d'artifice eurent cessé, le

viceroy s'embarqua sur une galere illuminée. Nous restames à terre, pour voir le coup-d'œil qu'elle nous offriroit à une certaine distance. Soixante-douze rames faisoient manœuvrer ce bâtiment volant sur la surface des eaux, unies & claires comme une glace. Ces rames brilloient comme la flamme; elles battoient en mesure avec les corps de chasse, les clarinettes & les trompettes, qui étoient en grand nombre sur la proue du bâtiment.

La fête fut terminée par le corso, qui commence exactement à minuit, & dure jusqu'à deux heures du matin.

La grande rue étoit aussi magnifiquement illuminée que le Marino : les arcs & les pyramides étoient placés des deux côtés, à peu de distance les uns des autres, exactement entre les trottoirs & le chemin des voitures; & lorsqu'on les voyoit de l'une ou l'autre des quatre portes, on croyoit appercevoir deux lignes continues de la flamme la plus brillante. Ces illuminations sont si supérieures à toutes celles que j'ai vues, qu'il est difficile de vous en donner quelque idée. Deux files de carrosses occupoient l'espace entre ces deux lignes de flambeaux : ces voitures étoient dans le plus brillant appareil; & comme elles s'ouvrent par le milieu & laissent entrevoir de chaque côté la beauté des dames, la richesse de leurs habillemens & l'éclat de leurs pierreries s'y déployoient de la manière la plus avantageuse.

Ce magnifique cortège se promena lentement pendant deux heures ; & ceux qui le compofoient, fembloient animés du defir de plaire. La compagnie étoit véritablement ivre de joie & de plaisir ; & le bonheur qui étinceloit dans tous les yeux, paroiffoit fe répandre par une efpece de fympathie fur toute l'afsemblée.

Au milieu d'un tel fpectacle il étoit impoffible de ne pas éprouver une dilatation & un épanouiffement de cœur : j'avoue que le mien étoit ravi ; cette fcene de joie publique m'a caufé plus d'émotion qu'une tragédie. J'avois toujours penfé que ces fentimens étoient étrangers à une fête de pompe & de parade , mais ici la joie univerfelle fembloit réellement partir du cœur ; elle brilloit fur tous les vifages , & annonçoit de tous côtés l'affection , l'amitié & l'égalité. Certainement les diamans & la parure ne rehauffoient pas autant les charmes des dames , que l'air de complaifance & de bonne humeur qui les animoit.

Nous étions distribués dans différens carreffes parmi la nobleffe , ce qui nous donna occafion d'observer encore mieux. Je vous avoue que je n'ai jamais joui d'un fpectacle fi délicieux ; & fi la fuperftition produit souvent de pareils effets , je defire fincèrement qu'il y en ait un peu dans notre patrie. J'avois envie de me jeter aux pieds de fainte Rofalie , & de la bénir de ce qu'elle rend tant d'hommes heureux.

Nous nous retirâmes fur les deux heures ;

mais les objets voluptueux & brillans que j'avois vus, frappoient encore mes yeux : je n'ai pas pu dormir. Cependant je suis auffi délaflé que fi j'avois goûté un sommeil tranquille. Je crois réellement que nous ne pourrions pas supporter quatre jours de fatigue & de plaisir, pareils à ceux que nous venons de passer. Nous ne sommes pas faits pour tant de jouiffances : j'ai déjà épuifé la moitié de mes facultés, & je ne comprends pas comment nous supporterons les quatre autres jours de la fête.

Je voulois vous faire la description de la journée le soir, en rentrant chez moi ; mais j'ai vu que cela étoit impossible. Les esprits font trop diffipés, & l'imagination est trop remplie des objets qu'elle vient d'appercevoir, pour les rappeler avec ordre. Je vous écrirai donc tous les matins, lorsque cette fievre de l'imagination aura eu le tems de se calmer, & que mon esprit pourra juger sainement de ce que j'ai vu. Adieu. Il tombe une petite pluie qui rafraichira l'air, & qui épargnera la peine d'arrofer le Marino & la grande rue, ce qui se fait régulièrement tous les matins. Le thermometre est à foixante & treize degrés.

Le 13. Les spectacles d'hier n'ont pas été auffi beaux que ceux de la ville : ils ont commencé par les courses de chevaux. Il y en a eu trois, composées chacune de six chevaux montés par des jeunes gens d'environ douze ans, qui ne se servoient ni de felles, ni de brides,

& qui n'avoient qu'une petite corde qui passoit dans la bouche du cheval, en guise de mors, & qui suffisoit pour le modérer. La grande rue, qu'on avoit couverte de terre à la hauteur de cinq ou six pouces, étoit le lieu de la course. Un coup de canon tiré à Porto-Félice, en fut le signal : les chevaux parurent le comprendre ; car ils s'élançerent tout d'un coup & tous à la fois, & firent les derniers efforts jusqu'à Porto-Nuovo, qui servoit de but. L'espace est exactement d'un mille, & ils le parcoururent en une minute & 35 secondes : ce qui nous parut surprenant, eu égard à la taille des chevaux, qui ont à peine quatorze palmes. Ce sont ordinairement des chevaux barbes, ou d'une race mêlée de ceux de Sicile & de Barbarie. Les petits cavaliers étoient joliment habillés, & avoient bonne mine. Nous fûmes étonnés de voir combien ils étoient habiles écuyers, & j'ai observé qu'en général ils se tenoient fort bien.

La rue étoit entièrement remplie de monde avant que le signal eût annoncé le moment de la course, & nous ne concevions pas comment elle pourroit se faire. Notre surprise augmenta quand nous vîmes les chevaux courir à bride abattue dans le plus épais de la foule, qui ne commençoit à s'ouvrir pour leur laisser un passage, que lorsqu'ils étoient tout proche. Ces spectateurs intrépides faisoient place alors, & se rangeoient en arriere par un mouvement uniforme & régulier, qui se communiquoit

d'une extrémité de la rue à l'autre. Cette singulière manœuvre s'exécutoit sans bourdonnement & sans confusion ; & dès que les chevaux avoient passé , la populace couroit sur leurs pas au centre de la rue. Cependant cela détruit une grande partie du plaisir de ce spectacle , car on ne peut pas s'empêcher de craindre pour tant d'hommes que vous voyez à chaque instant en danger d'être écrasés : ce qui leur arriveroit infailliblement , s'ils se retiroient une seconde ou deux trop tard. On a vu souvent de ces accidens ; mais heureusement chacun échappa hier sain & sauf.

Le vainqueur fut conduit le long de la rue en triomphe , portant devant lui le prix qu'il avoit remporté : c'étoit une grande piece de soie blanche , brodée & travaillée en or.

Ces courses me paroissent fort supérieures aux courses ordinaires que font les chevaux en Italie ; mais elles ne sont pas comparables à celles d'Angleterre.

La grande rue étoit illuminée de la même maniere qu'hier , & l'assemblée de la noblesse se tint au palais de l'archevêque , qui étoit richement décoré.

L'illumination des jardins étoit aussi très-belle , & elle me rappella celle de notre Vauxhall. Il y avoit à chaque extrémité , un excellent orchestre. Le spectacle étoit réellement brillant ; & l'archevêque eut beaucoup d'attention & de politesse pour toute la compagnie.

Sur les dix heures, le grand char triomphal retourna en procession au Marino ; il étoit éclairé de grands flambeaux de cire, & il présentoit un coup - d'œil formidable. Dom Quichotte auroit été excusable de le prendre pour un château enchanté qui se mouvoit dans les airs. Nous ne fortimes de chez l'archevêque qu'à minuit, quand le corso commença. Il fut précisément le même à tous égards, que celui du jour précédent ; & nous avons joui avec ivresse de cette scène délicieuse.

Le 14. Hier au soir, les deux grandes rues & les quatre portes de la ville, qui les terminent, furent très-magnifiquement illuminées. Ces rues se coupent exactement au centre de la ville, où elles forment une belle place appelée la *piazza ottangolare*, à cause de l'octogone qu'elle forme. Cette place étoit décorée de tapisseries, de statues, & de fleurs artificielles. Comme les bâtimens qui l'entourent sont uniformes & d'une belle architecture, & qu'en même tems ils étoient bien éclairés, la scène étoit très-brillante. On y avoit construit quatre orchestres ; & je n'aurois pas cru que cette ville pût produire quatre bandes de musiciens aussi nombreuses.

Du centre de cette place, on voyoit la ville entière dans toute sa pompe ; & l'effet surpassé ce qu'on peut en concevoir. Les quatre portes, qui servoient de points de vue à ce spectacle ravissant, étoient embellies & éclairées d'une

maniere élégante. Les illuminations représentoient différens trophées, les armes d'Espagne, celles de Naples, de Sicile & de Palerme, avec leurs génies protecteurs, &c. &c.

La conversation s'est tenue au palais du viceroy ; la collation a été plus somptueuse encore que les autres. Les grands feux d'artifice placés vis-à-vis du palais, commencerent à dix heures, & finirent à minuit. Nous allâmes ensuite au corfo qui dura, comme à l'ordinaire, jusqu'à deux heures du matin. Cette partie de la fête nous plaît davantage, parce que c'est la seule qui affecte le cœur : sans cela, un spectacle de marionnettes seroit aussi bon à voir que le couronnement d'un monarque. Nous connoissons maintenant presque tous les visages ; l'air de douceur & de bonté qui les anime, nous inspire l'opinion la plus avantageuse des habitans de cette ville.

Les feux d'artifice d'hier au soir ont été beaucoup plus grands que ceux du Marino ; mais ils ne m'ont pas fait autant de plaisir. Comme ils ne jouoient pas sur la mer, & qu'il n'y avoit point de bateaux ni de galeres, l'effet n'en pouvoit pas être aussi brillant. Ils représentoient de même la façade d'un palais, mais d'une beaucoup plus vaste étendue. L'illumination étoit la même, & tout s'y passa de la même maniere. Nous vîmes parfaitement ce spectacle, du palais du viceroy, où nous eûmes un élégant concert ; mais au grand regret de la compagnie,

la Gabrieli, la cantatrice la plus parfaite, mais la femme la plus capricieuse de la terre, ne jugea pas à propos de chanter.

Le 15, il y a eu trois courses de six chevaux chacune, comme la première fois. Tout le monde dit s'être fort amusé. Je ne peux pas vous en mander autant : un homme a été foulé aux pieds, & tué, à ce que je pense ; & un des cavaliers est tombé de cheval.

La conversation se tenoit chez le *judge de la monarchie*, officier qui remplit une place de confiance & d'une grande distinction. Nous y eûmes une collation pareille aux autres, & un très-bon concert. A onze heures, le viceroi, suivi de toute la compagnie, alla visiter à pied la place & la grande église ; sa fuite étoit prodigieuse. Quoique la ville fût par-tout éclairée, les domestiques de son excellence & ceux de la noblesse suivoient avec de gros flambeaux de cire.

Dès que le viceroi fut arrivé sur la place, les quatre orchestres exécutèrent des symphonies qui durèrent tant qu'il y resta. Il y avoit une foule immense de spectateurs autour de la grande église ; & sans la présence du viceroi, il nous auroit été impossible d'y entrer : mais ses gens nous ouvrirent le passage. En arrivant par la grande porte, nous jouîmes tout-à-coup d'un spectacle enchanteur. L'église resplendissoit d'une vaste lumière, qui étant réfléchiée par dix mille surfaces très-brillantes, diverse-

ment colorées & disposées sous différens angles, produisoit un effet qui, je crois, surpassé de beaucoup toutes les descriptions que j'ai lues de palais de fées. Je ne pense pas que l'art humain ait inventé quelque chose de plus merveilleux & de plus magnifique. Je vous ai déjà dit que toute l'église, murailles, voûtes, colonnes & pilastres, étoit entièrement couverte de miroirs, entremêlés de papier d'or & d'argent, de fleurs artificielles arrangées avec beaucoup de goût & d'élégance ; enforte qu'on n'apercevoit pas un pouce de pierre ou de plâtre. Imaginez, si vous le pouvez, une de nos grandes cathédrales, ornée de cette manière & éclairée de vingt mille bougies ; & vous n'aurez encore qu'une foible idée de ce coup-d'œil. J'avoue qu'elle a surpassé de beaucoup mon espérance, quoique je m'attendisse à voir quelque chose de surprenant. Revenus du premier étonnement qui nous avoit arraché plusieurs exclamations sans que nous nous en fussions aperçus, j'observai que les yeux de la noblesse étoient fixés sur nous, & qu'ils étoient charmés de voir notre air d'admiration. Cette illumination vaut mieux, suivant moi, que tout le reste de la fête.

J'ai souvent entendu parler de celle de Saint-Pierre comme d'une merveille, & l'on n'a pas tort ; mais elle ne peut point être comparée à celle-ci. Il est vrai que les effets en sont différens, & qu'on ne peut guere les rapprocher les uns des autres.

Ce spectacle est trop éblouissant, pour le soutenir un tems considérable; & il fut bientôt impossible de supporter la chaleur occasionnée par la quantité immense des lumieres. J'entrepris de compter les lustres: j'allai jusqu'à cinq cents; mais la tête me tourna, & je fus contraint d'abandonner mon projet. On nous assure qu'il n'y avoit pas moins de vingt mille cierges. Les quatorze autels de chaque côté de la nef étoient décorés avec beaucoup de splendeur, & le maître-autel étoit le plus magnifique de tous.

Quand on pense à ces décorations brillantes, mais frivoles, qui embellissent toute une église, il est difficile d'y attacher une idée de grandeur & de majesté; & c'est ce qui me frappa, lorsqu'on m'en parla pour la première fois. Je vous assure cependant que l'élégante simplicité & l'unité de dessin répandent sur l'ensemble un caractère de grandeur auquel on ne s'attendoit pas.

C'est la partie de la fête que les habitans de Palerme estiment le plus; ils traitent tout le reste de bagatelle, en comparaison de cette illumination. Il me paroît effectivement, qu'il n'y a rien dans le monde d'aussi beau. Il est surprenant qu'ils fassent de si grands frais & qu'ils se donnent tant de peines pour un appareil de quelques heures; ils ont déjà commencé ce matin à déparer l'église, & l'on dit que cette opération durera plusieurs semaines.

En sortant de là, nous allâmes au corso, qui termina, comme à l'ordinaire, la fête du jour.

Le 16. Hier au soir, toutes les rues furent complètement illuminées. L'assemblée se tint chez le préteur, où il y eut une collation somptueuse & un concert. Pacherotti, le premier chanteur de l'opéra, s'y distingua. Il est très-agréable; & je suis sûr que dans peu d'années, il sera célèbre. Campanucci, le second soprano, me paroît meilleur que la plupart de ceux que j'ai entendus en Italie; & vous le croirez aisément, lorsque je vous apprendrai qu'il est engagé pour être l'hiver prochain le premier chanteur du grand opéra à Rome. N'est-il pas singulier que la capitale de toute l'Italie, &, relativement aux beaux-arts, la capitale du monde entier, s'abaisse jusqu'à choisir le premier acteur de son opéra parmi les subalternes d'un théâtre lointain de la Sicile?

Vous pensez bien qu'avec deux chanteurs comme ceux-ci, & la Gabrieli, l'opéra ne sera pas méprisable. Il doit commencer dans peu de jours, malgré l'extrême chaleur de la saison; tant on aime les spectacles.

Les danseurs sont ceux que vous avez eus l'année dernière à Londres; ils viennent d'arriver: on n'est pas trop content d'eux. Nous les avons vus ce matin à la répétition, & ils ont été fort surpris lorsqu'ils nous ont reconnus pour des Anglois. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien ils ont été charmés de

nous voir. J'ai été enchanté de les entendre parler de l'Angleterre avec la chaleur de la reconnoissance & de l'intérêt. Il y a dans cette troupe une mere & ses deux filles. La cadette est très-jolie ; l'ainée , qui est la premiere danseuse , paroît modeste , sensible , & mieux élevée que ne le sont ordinairement ces sortes de gens. C'est cette derniere qui , parlant de l'Angleterre avec un degré de chaleur que la reconnoissance seule n'inspire pas toujours , m'a dit que , si elle y eût joui d'une meilleure santé, rien n'auroit pu l'engager à en sortir. Elle m'a paru affectée , en me disant cela. Je lui ai répondu qu'elle faisoit beaucoup d'honneur à notre nation ; mais j'ai ajouté que ses sentimens & la maniere dont elle les exprimoit , ne pouvoient guere tenir à une simple affection pour le pays en général ; que probablement il y entroit quelque attachement particulier. Elle m'a répliqué par un sourire ; mais en même tems j'ai observé qu'elle avoit la larme à l'œil. Nous avons été interrompus en ce moment ; cependant je tâcherai d'apprendre son histoire. Vous la saurez peut-être ; car on est instruit à Londres de tous les secrets de cette nature.

Mais je me suis écarté de mon sujet : j'oubliois que je vous faisois une description de la fête. A vous parler sincèrement , c'est un sujet sur lequel je n'aime pas à écrire. Je me repens presque de l'avoir entrepris , & je suis charmé qu'il ne reste bientôt plus rien à vous

apprendre. On a du plaisir à voir des spectacles d'appareil ; mais il est très-insipide d'en faire le détail : car la parole & l'écriture ne communiquent les idées que par une espece de progression lente & réguliere ; de façon qu'on en perd ordinairement une en pensant à l'autre. Mais lorsque mille objets vous frappent à la fois , l'imagination est tout autrement satisfaite.

La grande procession qui termine la fête , commença à dix heures ; elle ne différoit des autres qu'en ce qu'indépendamment des prêtres , des moines & des ordres religieux de la ville , on avoit placé , à égale distance l'une de l'autre , dix machines élevées , faites de bois & de carton , & ornées de la maniere la plus élégante , qui représentoient des temples , des tabernacles & différens morceaux d'architecture. Les divers couvens & les ordres religieux fournissent cette singuliere décoration , & ils tâchent de se surpasser par la richesse & le bon goût de ce travail. Quelques-unes n'ont pas moins de soixante pieds d'élévation. Elles sont remplies de figures de saints & d'anges , faites en cire , très-bien imitées , & si admirablement peintes , que plusieurs semblent animées. Elles sont faites par les religieuses , qui les parent de robes d'or & d'argent.

Nous nous sommes fort amusés , en voyant ce matin ces figures retourner en carrosses dans les couvens qui les avoient fournies. Nous les avons prises d'abord pour des dames en habits
de

de cérémonie, qui alloient visiter les églises, suivant l'usage, & nous avons commencé à ôter nos chapeaux à mesure qu'elles passoient. Quelques-uns de nos amis nous ont induits en erreur, en disant, à l'approche de ces voitures: voilà la princesse une telle; voici la duchesse... En un mot, nous avons fait une demi-douzaine de révérences, avant de découvrir que nous nous trompions. On dit maintenant que nous sommes devenus bons catholiques, puisque nous avons passé la matinée à saluer les saints.

La procession étoit terminée par une grosse châsse d'argent, qui renfermoit les os de sainte Rosalie. Elle étoit portée par trente-six bourgeois des plus respectables de la ville, qui regardent cette commission comme un grand honneur. L'archevêque marchoit derrière, donnant sa bénédiction au peuple, à mesure qu'il passoit.

Dès que la procession eut fait le tour de la grande place, devant le palais du préteur, la superbe fontaine qui est au centre, une des plus belles de l'Europe, se changea en fontaine de feu, & lança de tous côtés des fusées. Cet artifice ne dura que quelques minutes, & finit par une bruyante explosion. Comme on ne s'y attendoit pas, elle produisit beaucoup d'effet, & surprit plus que tout le reste.

L'assemblée se retira alors. Ce matin tout est rentré dans l'ordre naturel. Il étoit tems de reprendre son assiette ordinaire. Les spectacles, les veilles & la dissipation de ces cinq jours ont

fatigué & épuisé tout le monde. Cependant cela nous a fait beaucoup de plaisir ; & je peux vous assurer avec vérité , que la pompe de la fête de sainte Rosalie est infiniment au-dessus de celle de la semaine sainte à Rome , de l'ascension à Venise , ou de toute autre fête dont j'aie été témoin.

Je ne vous ai pas dit qu'il y a environ dix ou douze jours que le tems fixé pour notre retour à Naples étant écoulé , nous avons loué un petit bâtiment & tout préparé pour notre départ ; nous avons même pris congé du viceroi , & reçu nos passe-ports. Notre bagage & nos provisions étoient déjà embarqués , lorsque nos amis nous sollicitèrent avec tant d'empressement & de cordialité de passer encore quinze jours avec eux , que nous n'avons pas pu nous y refuser , & il a fallu faire décharger notre bâtiment. Je ne vous rapporte cette particularité , que pour vous montrer combien on a ici plus d'égards pour les étrangers , que dans la plupart des villes du continent.

Nous leur sommes fort redevables de nous avoir contraints à prolonger notre séjour , puisqu'indépendamment des amusemens de la fête , nous avons trouvé en eux tant d'hospitalité & de politesse , que c'est avec le plus grand regret que nous nous voyons forcés de les quitter enfin. Si nous avons apporté de Naples nos habits & nos livres , je ne fais pas combien de tems nous resterions ici.

Nous avons envoyé fréter un bâtiment; cependant il est probable que nous ne ferons voile que dans cinq à six jours. Adieu.



LET TRE X X X I.

Antiquités. Camefena. Temple de Cérès à Enna. Temple de Vénus Erycine. Différence qu'on remarque dans les descriptions qu'Homere & Virgile ont données de la Sicile.

A Palerme, le 19 juillet 1770.

Nous avons fait des recherches sur quelques-unes des antiquités de cette ville, & nous avons trouvé plusieurs personnes, en particulier le prince de Torremuzzo, qui se sont fort appliquées à cette étude. Je vois cependant qu'il faut parcourir bien des fables avant d'arriver à quelque chose de certain & de satisfaisant.

La plupart des auteurs Siciliens s'accordent à tirer leur origine de Ham ou Cham, fils de Noé, qui, à ce qu'ils prétendent, est le même que Saturne. Ils disent qu'il bâtit une grande ville qui, de son nom, fut appelée Camefena. Il y a de grandes disputes sur sa situation. Bérofe croit qu'elle étoit bâtie dans le lieu où fut ensuite Camarina, & que ce nom n'est qu'une corruption du premier qu'elle porta d'abord. Guarneri, Carrera & d'autres combattent cette

opinion, & affurent que Camefena étoit au pied de l'Etna, entre Aci & Catane, prefqu'en face des trois rochers qui portent encore le nom de Cyclopes. Carrera parle d'une infcription qu'il avoit vue dans des ruines près d'Aci, qu'on regardoit comme le tombeau d'Acis; & il croit qu'elle fuffit pour décider la queftion (*).

Ils ajoutent que ce même Cham étoit un fcélérat, & qu'on lui donna le furnom d'*Efenus*, qui fignifie *infame*, pour désigner fon caractere. Au rapport de Fazello, il époufa fa propre fœur, Rhéa. Cérés fut le fruit de ce mariage; mais loin d'hériter des vices de fon pere, elle régna fur la Sicile avec beaucoup de fageffe & de modération. Elle apprit à fes fujets l'art de faire du pain & du vin avec le bled & le raifin que l'isle produifoit en abondance fans culture. Sa fille Proferpine étoit auffi belle & auffi vertueufe que fa mere. Orcus, roi d'Epire, la demanda en mariage, & l'enleva par force, après avoir effuyé un refus: ce qui a donné lieu à l'imagination déréglée des Grecs d'inventer la

(*) *Hæc est infcriptio vetuftæ cujufdam tabellæ repertæ in pyramide fepulchri Acis, ex fragmentis vetuftiffimæ Chamefenaë urbis, hodie Acis, condita à Cham, gigantum principe, etiam nuncupato Saturno Chamefano in promontorio Xiphonio, ubi adhuc hodie vifuntur fole æquata antiqua veftigia & ruine diætæ urbis, & arcis in infula prope fcopulos Cyclopum, & retinet adhuc fyncopatum nomen la Gazzena.*

fable de l'enlèvement de Proserpine par Pluton, roi des enfers, parce que cet Orcus étoit d'un caractère sombre & chagrin.

Cérès fut toujours la divinité favorite des Siciliens. Elle avoit placé le siege de son empire au centre de l'isle, sur le sommet d'une colline appelée Enna, où elle fonda la ville de ce nom. C'est encore aujourd'hui une place considérable, appelée la Castragiovanni; mais on n'aperçoit presque plus rien des ruines d'Enna.

Cicéron fait une description particulière de cet endroit. Il dit qu'à cause de sa situation au centre de la Sicile, on lui donnoit le nom d'*Umbilicus Siciliae*, & il en parle comme du pays le plus beau & le plus fertile du monde. Le temple de Cérès à Enna, étoit célèbre parmi les païens, qui y alloient en pèlerinage, comme on va aujourd'hui à Notre-Dame de Lorette. Fazello dit qu'on avoit tant de vénération pour cette déesse, que, lorsque la ville fut surprise & pillée par les esclaves & les barbares, ils n'osèrent pas toucher à ce temple sacré, quoiqu'il renfermât plus de richesses que le reste de la ville. A peine en reste-t-il aujourd'hui quelques vestiges.

Ily a eu de violentes disputes parmi les auteurs Siciliens, pour savoir si Proserpine fut enlevée près de la ville d'Enna, ou près de celle qui étoit au pied de l'Etna; mais cela est peu important, & je crois qu'on doit plus d'égards à l'autorité de Cicéron, qui décide la question

en faveur d'Enna, qu'à celle de tous les écrivains. Diodore pense de même, & il décrit ce canton presque dans les mêmes termes que l'orateur de Rome. Ils le peignent tous deux comme un paradis terrestre, rempli de bosquets, de fontaines & de clairs ruisseaux, & couvert, comme l'Etna, de toutes sortes de fleurs, dans toutes les saisons de l'année. Vous pouvez joindre à ces témoignages celui de Milton, qui le compare au paradis même. Si vous voulez en savoir davantage sur cette matière, vous pouvez lire les oraisons de Cicéron contre Verres, & le cinquième livre de Diodore. J'ai parlé à plusieurs personnes qui ont vu ce beau pays, & l'on m'assure qu'il répond parfaitement à la description que ces auteurs en donnent. On dit qu'on y trouve encore des médailles qui portent une figure élégante de Cérés, & sur le revers un épi de bled; mais je n'ai jamais pu m'en procurer une.

Il y avoit en Sicile un autre temple dédié à Vénus Erycine, qui n'étoit pas moins fameux que celui de Cérés. Comme le premier, il étoit bâti sur le sommet d'une haute montagne nommée anciennement *Eryx* ou *Erice*, comme prononcent les Siciliens; mais on la nomme aujourd'hui *San-Juliano*. Les historiens Grecs & Romains parlent souvent de la montagne & du temple; & les Siciliens s'accordent sur sa situation & son origine, qu'ils font presque aussi ancienne que celle du temple de Cérés.

Diodore dit que Dédale, après sa fuite de Crete, y fut reçu avec hospitalité, & qu'il employa toutes ses connoissances en architecture, à embellir cet édifice. Il l'enrichit de plusieurs beaux morceaux de sculpture, & en particulier de la figure d'un bélier d'un travail si achevé, qu'il sembloit être vivant. Je crois que Cicéron parle de ces faits.

Etnée, dans son voyage de Troye en Italie, débarqua aussi sur cette côte, & suivant Diodore & Thucydide, il fit de très-riches présens à ce temple. Virgile ne s'est pas contenté de ce trait : comme il veut rehausser en tout la piété de son héros, il le fait fondateur du temple, contre le sentiment de tous les historiens (*). La réputation & la gloire de ce lieu sacré s'accrurent pendant plusieurs siècles, & les Romains eurent encore pour lui plus de vénération que les Grecs. Fazello, citant l'autorité de Strabon, dit qu'on imposoit de gros tributs sur dix-sept villes de la Sicile, pour soutenir la dignité & les énormes dépenses que coûtoit l'entretien du temple. Il y avoit deux cents soldats nommés pour sa garde ; & le nombre des prêtres, prêtresses & ministres, tant hommes que femmes, est incroyable.

(*) *Tum vicina astris Erycino in vertice sedes
Fundatur Veneri Idalia, tumuloque sacerdos,
Et lucus late sacer additur Anchisæo.*

Une multitude de pigeons, qu'on regardoit comme faisant partie du cortège de Vénus, avoient coutume de passer entre l'Afrique & l'Italie dans certaine faison de l'année ; & comme ils s'arrêtoient pendant quelques jours sur le mont Eryx & autour de ce temple, le peuple imagina que la déesse y étoit en personne. On ajoute que, dans ces occasions, on l'adoroit avec beaucoup de ferveur. On institua des fetes en son honneur ; & la femme la plus modeste étoit obligée d'en accomplir les cérémonies, sous peine de passer pour prude. Il y en avoit peu qui méritassent ce reproche. On dit que celles d'Eryx souhaitoient ardemment l'arrivée des pigeons, & même qu'elles avoient coutume de répandre des pois autour du temple, pour les engager à séjourner plus long-tems (*).

(*) L'idée d'adresser sur cette montagne plutôt qu'ailleurs un culte particulier à Vénus, pourroit bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitent. C'est ainsi que, dans l'ancienne Grece, Gnide passoit par la même raison pour le séjour chéri de cette divinité. Effectivement, la petite ville de Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles personnes de la Sicile ; il s'en trouve même souvent dont la beauté fait la fortune, en leur procurant des mariages avantageux. Elles sont aussi blanches qu'une Allemande ou une Angloise puisse l'être, & joignent à ces teints éclatans, de grands yeux noirs, les plus pleins de feu, les plus vifs du monde, avec des profils à la grecque de la plus exacte régularité. C'est sans doute à un air plus pur, plus serein, plus subtil, qu'il faut attribuer la cause d'une conformation aussi heureuse. *Riedesel.*

Vénus a eu pour successeur saint Julien, qui à présent donne son nom à la ville & à la montagne. Les Siciliens lui rendent de grands honneurs. Ils prétendent que, lorsque cette ville fut assiégée, saint Julien parut sur les murailles, armé de pied en cap; qu'il effraya tellement l'ennemi, qu'à l'instant il prit la fuite, & que depuis ce tems-là cette ville n'a plus été attaquée. Vénus & ses pigeons n'en auroient jamais fait autant.

On trouve encore dans le voisinage plusieurs médailles, mais il ne subsiste pas le moindre vestige du temple. Quelques marbres avec des inscriptions & des gravures, qu'on a tirés de dessous terre, sont presque les seuls monumens qui attestent son existence. Suétone dit qu'il étoit tombé en ruines avant le regne de Tibère; mais comme Vénus étoit la divinité favorite de cet empereur, il le fit réparer magnifiquement. Il est cependant difficile de concilier ce récit avec celui de Strabon, qui assure qu'au tems où il vivoit, il étoit entièrement abandonné. En effet, cela est très-probable, puisqu'il n'en reste plus aujourd'hui aucune trace: ce qui n'est pas vrai des grands ouvrages du regne de Tibère.

Enée débarqua au port de Drepanum, exactement au pied de cette montagne. C'est ici que mourut son pere Anchise, en l'honneur duquel il célébra, environ un an après son retour de Carthage, ces jeux si bien décrits dans

L'Énéide. Virgile a tiré de cet épisode, avec beaucoup d'adresse, un éloge de la piété d'Auguste, qui avoit institué des jeux de la même espèce en l'honneur de Jules César, son pere par adoption.

Il est singulier que la description que fait Virgile de cette partie de la Sicile, soit si différente de celle qu'en donne Homere, puisque leurs deux héros la visiterent à peu près dans le même tems. A la vérité, Virgile semble avoir suivi les historiens dans cette partie de son poëme, plutôt que le sentiment d'Homere, qui place dans le pays qui reçut Enée avec tant d'hospitalité, l'habitation de Polyphème & des cyclopes, où Ulysse perdit plusieurs de ses compagnons, & dont il eut tant de peine à s'échapper. L'isle de Licofia, où il amarra sa flotte, est très-voisine du port de Drepanum; & Homere dit que l'aventure de Polyphème arriva sur la côte de Sicile, exactement vis-à-vis de cette isle. Virgile a pris la liberté de changer entièrement le lieu de la scene, parce qu'il connoissoit mieux qu'Homere la géographie & l'histoire du pays; & il la transporte, peut-être avec beaucoup de raison, au pied du mont Etna. Je crains qu'il n'ait pas aussi bien fait de changer l'action même, & de contredire le récit qu'on trouve dans Homere; car Ulysse dit que quatre de ses compagnons ayant été dévorés par Polyphème, il sauva tous les autres par son adresse, & qu'il s'échappa le dernier de la caverne. Vir-

gile fait dire un menfonge à Ulyffe : il affirme qu'il laiffa Achemenides derriere lui , tandis qu'Achemenides raconte cette hiftoire d'une maniere très-différente. Il assure auffi que Polyphème ne dévora que deux de fes compagnons , qu'enfuite ils lui creverent l'œil (*acuto telo*) avec un trait aigu : ce qui donne plutôt l'idée d'une pique ou d'une javeline , que celle d'une longue bûche de bois toute embrafée , ainfi que le dit Homere. Il y a d'ailleurs plusieurs autres paffages auxquels on peut appliquer cette obfervation.

Les auteurs Siciliens ne penfent pas , comme Virgile , qu'Enée fut le fondateur du temple de Vénus Erycine. Ils conviennent que la colonie qu'il fut obligé d'y laiffer après l'incendie de fes vaiffeaux , bâtit en l'honneur de fa mere Vénus la ville d'Erice autour de fon temple ; mais ils foutiennent tous que le temple fut conftruit par Eryx , ou , comme ils l'appellent , par Erice , autre fils de Vénus , mais beaucoup plus âgé qu'Enée , le même qui réfifta à Hercule , par qui pourtant il fut tué dans un combat de lutte qui fe donna au pied de cette montagne. Le lieu où l'on fuppose que s'eft paffé cet événement , conferve encore le nom de champ d'Hercule (*il campo d'Hercole*). Dans tout le cinquieme livre de l'Enéide , cet Eryx eft appellé frere d'Enée ; & dans fa description des jeux , il y parle des mêmes gantelets avec lesquels il combattit Hercule , *in hoc ipfo littore* , en ce

même endroit. La vue de leur énorme grof-
 feur étonna toute l'armée, & effraya tellement
 le champion Darès, qu'il refusa absolument de
 combattre.

Adieu. Nous aurons l'opéra dans deux jours,
 & je penfe que bientôt après nous quitterons
 la Sicile.



L E T T R E X X X I I .

*Monte-Pelegrino. Sainte Rosalie. Ancienne
 forteresse. Situation de Palerme. Antiquité
 de cette ville. Inscriptions.*

A Palerme, le 21 juillet 1770.

Nous sommes allés hier au mont Pelegrino
 rendre nos derniers devoirs à sainte Rosalie,
 & la remercier des plaisirs variés qu'elle nous
 a procurés. C'est un des voyages les plus fatis-
 gans que j'aie faits. La montagne est très-haute
 & si extraordinairement escarpée que le che-
 min qui y conduit est appelé avec raison *la*
scala, l'échelle. Avant la découverte de sainte
 Rosalie, elle étoit regardée comme inacces-
 sible; mais les habitans de Palerme ont cons-
 truit à grands frais un beau chemin sur des
 rochers presque perpendiculaires. Nous avons
 vu la sainte dans sa grotte, avec l'attitude
 qu'elle avoit lorsqu'on la trouva, la tête ap-

puyée négligemment sur sa main, & un crucifix devant elle. C'est une statue d'un très-beau marbre blanc, & du travail le plus fini, qui est placée dans l'intérieur de la caverne, au même endroit où l'on dit que mourut sainte Rosalie. C'est une jeune fille d'environ quinze ans, d'une figure intéressante, dans un acte de dévotion. L'artiste a trouvé moyen de répandre un air extrêmement touchant dans son maintien & sur sa physionomie. Je n'ai jamais rien vu qui m'ait tant affecté, & je ne suis pas surpris qu'elle ait captivé les cœurs des Siciliens. Elle est couverte d'une robe d'or battu, & ornée de quelques bijoux précieux. La caverne est d'une étendue considérable, & extrêmement sombre. La pauvre petite doit y avoir souffert du froid. On a bâti une église aux environs; il y a des prêtres chargés de veiller sur les précieuses reliques de la sainte, & de recevoir les offrandes des pèlerins qui viennent les visiter.

On a trouvé dans une caverne de la montagne Quesquina, à une distance considérable de celle-ci, une inscription gravée de la propre main de sainte Rosalie. On dit que cet antre n'étoit pas assez paisible pour elle, & qu'elle se retira de là au mont Pelegrino, comme en un lieu plus solitaire & plus inaccessible. Je la copierai exactement telle qu'on l'a conservée dans le latin de la sainte :

Ego ROSOLIA

VOYAGE EN SICILE
 SINIBALDI QUISQUI-
 NE ET ROSARUM
 DOMINI FILIA AMORE
 DEI MEI JESU
 CHRISTI,
 IN HOC
 ANTRO HABITA-
 RI DECREVI.

Après que sainte Rosalie eut quitté la caverne où cette inscription a été trouvée, on n'en entendit plus parler qu'au bout d'environ cinq cents ans, lorsqu'on fit la découverte de ses ossemens.

On jouit, au sommet du mont Pelegrino, d'une vue très-belle & très-étendue. Si le jour est bien clair, on apperçoit la plupart des isles Lipari, & même une grande partie de l'Etna, quoiqu'on en soit alors éloigné de presque toute la longueur de la Sicile. La *Bagaria* & *il Colle*, couverts d'un grand nombre de jolies maisons de campagne, forment un charmant coup-d'œil. On voit très-bien la ville de Palerme, qui est à environ deux milles du pied de la montagne. Plusieurs personnes font montées au sommet pendant la grande illumination, pour voir le bel effet qu'elle produisoit; malheureusement cette idée ne nous est pas venue.

On voit encore près du milieu de cette montagne, & non loin du sommet, quelques petits

restes d'un fameux fort ou château, dont les auteurs Siciliens font remonter l'origine à l'antiquité la plus reculée. Massa dit qu'on croit qu'il fut bâti lors du regne de Saturne, immédiatement après le déluge; car au tems des premières guerres puniques, il étoit déjà fort respecté à cause de son antiquité. C'étoit alors une place forte, & les anciens historiens en font souvent mention. On lit dans le vingt-troisième livre de Diodore, qu'Amilcar la défendit trois ans contre toutes les forces des Romains, qui entreprirent en vain de l'en chasser avec une armée de quarante mille hommes.

Palerme est à l'extrémité d'une espèce d'amphithéâtre naturel, formé par des montagnes de roc extrêmement hautes; mais le pays qui est entre la ville & ces montagnes, est certainement un des cantons les plus fertiles & les plus pittoresques de la terre. On croit appercevoir par-tout un jardin magnifique, couvert d'arbres fruitiers de toute espèce, & arrosé par de claires fontaines & des ruisseaux qui forment mille détours sur cette plaine délicieuse. Tant d'avantages ont mérité à Palerme plusieurs épithètes flatteuses. Les poètes sur-tout l'ont appelée *conca d'oro*, la *coquille d'or*, pour exprimer à la fois sa situation & sa richesse. On l'a nommée aussi *Aurca Valle*, *Hortus Siciliae* (*vallée d'or*, *jardin de la Sicile*); & pour réunir tous ces avantages, on lui a donné, même sur les cartes, l'épithète de *felix*, *l'heureuse*.

Quelques étymologistes prétendent que son premier nom de *Panormus* lui avoit été donné à cause de la fécondité de cette vallée, & que ce mot dans le vieux langage grec signifie *tout jardin*. D'autres rejettent cette explication, assurant avec plus de vraisemblance, qu'elle fut appelée *Pan-ormus*, mot qui signifie en grec, *tout port*, à cause de la grandeur & de la commodité de ses havres, dont l'un pénétroit autrefois jusqu'au centre de la ville. Diodore le pense ainsi; & Procope, dans son histoire de la guerre des Goths, dit que, même au tems de Bélisaire, le port étoit si profond que ce général fit avancer ses vaisseaux jusqu'au pied des murailles de la ville, & que de là il livra l'affaut. On ne peut plus lui appliquer ce surnom avec autant de raison qu'autrefois: ces havres ont été presque entièrement détruits & comblés, probablement par les torrens impétueux qui descendent des montagnes dont ils sont environnés, & qu'on dit avoir ravagé quelquefois une grande partie de la ville. Fazello parle d'une inondation dont il fut témoin oculaire: les eaux se précipiterent sur la ville avec tant de fureur, qu'il crut qu'elle seroit entièrement submergée. Il dit qu'elles renversèrent la muraille près du palais du roi, qu'elles entraînent deux mille églises, couvens ou maisons, en un mot, tout ce qui s'opposoit à leur passage, & que plus de trois mille personnes périrent dans cette catastrophe. Les débris & les ruines
portés

portés à la mer par un pareil torrent, suffiroient pour combler un petit havre; de sorte qu'on ne doit pas être étonné que ces ports si vastes, qui rendoient cette ville célèbre, ne subsistent plus.

On croit ordinairement qu'après Camesena, Palerme est la plus ancienne ville de la Sicile. Il est vrai qu'on y trouve quelques monumens qui font remonter son origine jusqu'aux siècles les plus reculés. Un évêque de Lucera, qui a écrit sur ce sujet, croit que Palerme fut fondée au tems des premiers patriarches. Vous rirez d'abord, ainsi que moi, de cette prétention; mais l'auteur ne l'appuie pas sur de simples conjectures; il la soutient par des preuves si fortes, qu'elles m'ont un peu ébranlé. On découvrit, il y a environ six cents ans, une inscription chaldéenne sur un bloc de marbre blanc. Guillaume II, qui régnoit alors, la fit traduire en latin & en italien. L'évêque ajoute qu'il se trouve encore aux environs de Palerme plusieurs fragmens avec des inscriptions tronquées, dans la même langue, & il croit que la ville fut bâtie par les Chaldéens dès les premiers âges du monde. Voici la traduction littérale du texte. “ Pendant qu'Isaac, fils d'Abraham, régnoit dans la vallée de Damas, & qu'Esaü, fils d'Isaac, gouvernoit l'Idumée, un grand nombre d'Hébreux, suivis de plusieurs habitans de Damas & de la Phénicie, aborderent sur cette isle triangulaire, &

» choisirent leur habitation dans ce bel en-
 » droit, auquel ils donnerent le nom de *Pan-*
 » *ormus.* »

L'évêque traduit une autre inscription chaldéenne qui est très-curieuse. On la conserve ; mais on n'en a pas autant de soin que le mérite un si précieux monument d'antiquité : elle est placée sur une des anciennes portes de la ville, & elle périra probablement lorsque cette porte tombera en ruines. La traduction est en latin : en voici une en françois.

« Il n'y a d'autre Dieu qu'un seul Dieu : il
 » n'y a pas d'autre puissance que ce même
 » Dieu. Il n'y a pas d'autre conquérant que ce
 » Dieu que nous adorons. Le commandant de
 » cette tour est Saphu, fils d'Eliphar, fils d'E-
 » saü, frere de Jacob, fils d'Abraham. Le nom
 » de la tour est Baych, & celui de la tour voi-
 » sine est Pharat. »

Ces deux inscriptions semblent s'expliquer mutuellement. Fazello les a conservées toutes les deux, & il remarque, à l'occasion de cette dernière, qu'il en résulte évidemment que la tour de Baych fut bâtie avant le tems de Saphu, qu'on dit avoir été le commandant de la tour, & non son fondateur.

Une partie des ruines de cette tour subsiste encore, & l'on y trouve d'autres inscriptions chaldéennes, mais si mutilées & si usées, qu'on n'a pas pu en deviner le sens. Fazello se fâcha un jour contre des maçons qui démolissoient

ces précieux restes ; il s'en plaignit amèrement au sénat , à qui il reprochoit avec beaucoup de justice sa négligence & son indifférence.

En raisonnant sur ces matieres , je fis une objection contre l'étymologie grecque de *Panormus* , à un savant très-verté dans les antiquités de cette ville. Je lui dis qu'il paroissoit très-absurde de donner un nom grec à une ville , long-tems avant l'existence de la nation grecque , & que j'étois surpris de ce que Fazello n'avoit pas entrepris de répondre à cette objection. Il est convenu qu'elle étoit embarrassante , & que Fazello avoit eu tort de ne pas y penser ; mais il m'a assuré que *Panormus* , ou un mot approchant , signifioit en chaldéen , ainsi qu'en hébreu , un paradis ou jardin délicieux , & que les Grecs n'avoient pas cru devoir le changer. Je n'étois pas assez savant pour contredire cette explication. Il a ajouté que *Panormus* est un mot arabe qui signifie toute eau ; que c'étoit probablement pour cela que les Sarrasins ne changerent pas ce nom , ainsi qu'ils bouleverserent toute autre chose , parce qu'il exprime aussi bien la situation de Palerme qu'aucun autre qu'ils auroient pu lui donner. Cette ville est effectivement entourée de tous côtés de jolies fontaines de l'eau la plus pure , qui coule des montagnes voisines.

Je vous prie de montrer cette lettre à notre ami M. Crofts , & de lui demander son sentiment sur ces étymologies & ces antiquités.

Dites-lui que je n'ai pas oublié sa commission, & que je lui procurerai tous les livres les plus anciens & les plus intelligibles qui soient à Palerme; mais je dois le supplier, pour le repos & la tranquillité du genre humain, de ne pas en faire une nouvelle édition. C'est à ces conditions que je lui envoie un fragment très-précieux d'une inscription chaldéenne. Il a été copié exactement sur un bloc de marbre blanc, trouvé dans les ruines de Baych. Adieu. Le tems est devenu extrêmement chaud : le thermomètre est à quatre-vingt degrés.



LETTRE XXXIII.

Utilité de la glace dans un pays chaud. Pêcheries de Sicile. Le thon. Le pesce-spada ou l'empereur. Maniere de pêcher pendant la nuit. Pêche du corail. Tyrannie du gouvernement. Principe du système féodal en Sicile. Parlement. Inquisition. Autorité du viceroi. Forces militaires. Vaisseaux de bandiere.

A Palerme, le 24 juillet 1770.

Nous avons appris, dans le cours de nos conversations avec des hommes instruits de cette ville, plusieurs choses sur la Sicile, qui seront peut-être dignes de votre attention. Comme il fait aujourd'hui si chaud que je ne peux pas

fortir , je tâcherai de me les rappeler , pour votre amusement & pour le mien. Le thermometre est à quatre-vingt-un degrés & demi , & vous pouvez juger de l'état où se trouvent nos corps accoutumés au climat du nord.

J'ai cependant toujours observé dans ces climats du midi , que , quoique la chaleur soit beaucoup plus forte que dans notre patrie , elle n'est cependant pas ordinairement accompagnée de la langueur & de l'abattement d'esprit que produisent nos jours brûlans d'été. Je suis sûr que , si l'on éprouvoit en Angleterre une chaleur égale à celle-ci , on seroit épuisé , & que personne ne penseroit à lire ni à écrire. Cependant je n'ai jamais eu plus de vivacité , & je crois que la grande quantité de glaces que nous prenons , peut contribuer à cette heureuse disposition ; car je vois que ce sont les meilleurs cordiaux , ainsi que l'eau glacée , qu'on puisse employer dans les chaleurs très-violentes. Non-seulement ces boissons rafraîchissent ; mais , comme le bain froid , elles communiquent tout-à-coup une nouvelle vigueur à l'estomac , & donnent le ton aux fibres. Il est surprenant que jusqu'à cette heure nous ayons si fort négligé cet article de luxe , qui , suivant moi , est le plus agréable de tous , & peut-être le seul qui contribue à la santé.

Je connois une dame Angloise à Nice , qui en très-peu de tems a été guérie d'une consommation menaçante , en n'employant d'autre re-

mede que des glaces ; & je fuis perfuadé qu'un habile médecin qui les ordonneroit à propos , opéreroit beaucoup de guérisons dans les maux d'estomac & dans les maladies inflammatoires , parce qu'il n'est rien qui agisse plus fortement & d'une maniere plus immédiate sur la machine. Il est sûr qu'on entretient la maladie , lorsque dans ces cas on administre des potions échauffantes. On est ici dans l'usage de faire boire beaucoup d'eau de glace dans les fievres inflammatoires : cela va si loin, que M. Sanghès, célèbre médecin de Sicile, a souvent couvert la poitrine & le ventre de ses malades, de neige & de glace, & nous a assuré que cet expédient avoit eu plusieurs fois du succès. Je dois ajouter qu'il n'a pas été généralement adopté.

C'est peut-être à cause des avantages que me procure actuellement la glace, que je vous en fais un si bel éloge ; car je fuis très-persuadé que , si je n'en avois pas une certaine quantité sur ma table , je serois bientôt obligé de cesser d'écrire , & de m'aller coucher ; mais lorsque je commence à être fatigué, un verre de cette eau me ranime.

Je vais vous parler à présent des pêcheries de l'isle.

La pêche du thon est un des plus grands amusemens des Siciliens pendant l'été. La salaison de ce poisson & l'envoi qu'ils' en font chez l'étranger , est une des premières branches de leur commerce. Nous fûmes invités hier par le

prince Sperlinga à une de ces parties de pêche ; mais la chaleur étoit si violente , que nous ne pûmes pas y aller.

Le poisson ne paroît dans les mers de Sicile que sur la fin de mai ; c'est alors qu'on prépare les *tonnaros* pour les recevoir. C'est une espece de château aquatique , construit à grands frais de filets très-forts , attachés au fond de la mer par des ancrs & des morceaux de plomb très-pefans.

On place toujours ces tonnaros dans les passages , au milieu des rochers & des isles que le thon fréquente davantage. On a soin d'en fermer presque entièrement l'entrée avec des filets : on n'y laisse qu'une petite ouverture qui est appelée la porte extérieure du tonnaro : elle conduit dans la premiere chambre , ou , comme ils la nomment , dans sa falle. Dès que le poisson y est entré , les pêcheurs qui sont en sentinelle dans leur bateau , ferment cette porte extérieure , en laissant tomber un petit filet , ce qui empêche le thon de pouvoir sortir. Ils ouvrent alors la porte intérieure de la falle , qu'ils appellent l'antichambre , & en faisant du bruit sur la surface de l'eau , ils y amènent bientôt le thon. Dès que le thon est entré dans l'antichambre , la porte intérieure de la falle se referme , & on r'ouvre l'intérieure pour y admettre une plus grande quantité de poissons.

Quelques tonnaros ont plusieurs chambres différentes , qui ont différens noms : le fallon ,

la salle à manger , &c. Mais la dernière est toujours appelée la chambre de la mort : elle est composée de filets plus forts & d'ancre plus pesantes que les autres.

Dès qu'on a rassemblé une quantité suffisante de thons , on les chasse de toutes les autres chambres dans celle-ci , & alors le massacre commence. Les pêcheurs , & quelquefois aussi les spectateurs , armés d'une pique ou harpon , attaquent de tous les côtés le pauvre animal qui est sans défense , & qui se livrant au désespoir , frappe l'eau & les bateaux avec beaucoup de force , & se heurte quelquefois lui-même contre les rochers ou les ancre.

Vous voyez qu'il n'y a rien de bien noble & de bien généreux dans cet amusement. La pêche du *pesce-spada* , ou de l'*empereur* , est plus divertissante. On n'emploie point d'artifice , pour l'attirer dans un piège ; mais on l'attaque en pleine mer avec un petit harpon attaché à une longue ligne , & on le frappe souvent de fort loin : c'est exactement la pêche de la baleine en petit. Les pêcheurs de ce pays , qui sont très-superstitieux , proferent une certaine phrase grecque , comme un charme pour amener le poisson près de leurs bateaux. C'est la seule amorce qu'ils emploient : ils prétendent qu'elle est d'une efficace merveilleuse , & qu'elle contraint les poissons à les suivre ; au lieu que , si malheureusement ils entendent prononcer un mot italien , ils se plongent aussi-tôt dans l'eau , & on ne les revoit plus.

Comme ces poissons sont ordinairement gros & forts, ils courent quelquefois des heures entières, après avoir été frappés du harpon. Leur épée, de quatre ou cinq pieds de long & extrêmement aiguë, leur donne dans l'eau une apparence formidable, sur-tout après qu'ils sont blessés. La chair en est excellente; elle ressemble plus au bœuf qu'au poisson, & on la découpe ordinairement en côtelettes.

La pêche de l'*empereur* est plus considérable à Messine qu'ici. On y trouve aussi la *morena*, si estimée chez les Romains, & qui véritablement est le meilleur poisson que j'aie mangé.

Ce n'est pas seulement contre les gros poissons qu'ils se servent de harpons; ils emploient la même méthode pour prendre des mulets, espèce particulière de maquereaux, & d'autres; mais cette pêche se fait toujours la nuit.

Dès que le jour finit, deux hommes entrent dans un petit bateau; l'un d'eux tient une torche allumée sur l'eau, & l'autre a dans sa main un harpon tout prêt à frapper. La lumière de la torche attire bientôt le poisson vers la surface de l'eau, & à l'instant le harponneur l'attaque. J'en ai vu tuer un grand nombre de cette manière, ici & à Naples. Une flotte de bateaux occupés à cette pêche, produit un joli coup-d'œil sur l'eau dans une belle nuit d'été.

La pêche du corail se fait sur-tout à Trapani. On y a inventé une machine très-propre à cet objet: ce n'est qu'une grande croix de bois,

au centre de laquelle on attache une pierre dure & très-pesante , capable de la porter au fond : on place des morceaux de petit filet à chaque membre de la croix , qu'on tient horizontalement en équilibre , au moyen d'une corde , & qu'on laisse tomber dans l'eau. Dès que les pêcheurs sentent qu'elle touche le fond , ils lient la corde aux bateaux ; ils rament ensuite sur les couches de corail ; la grosse pierre détache le corail des rochers , & il tombe sur-le-champ dans les filets. Depuis cette invention , la pêche du corail est devenue une branche importante de commerce.

Les habitans de Trapani passent pour les plus industrieux de l'isle : ils ont enrichi les arts de plusieurs inventions utiles. Un artiste y a découvert dernièrement une maniere de faire des camées qui imitent parfaitement les antiques gravées sur l'onyx. Il les travaille sur une espece de coquillage dur , d'après les empreintes des meilleures antiques ; & ils sont si parfaits , qu'il est difficile de les distinguer des modeles. Lorsqu'ils sont montés en or , on les porte ordinairement en forme de bracelets , & les dames de qualité de ce pays les estiment beaucoup. Madame Hamilton (*) en a acheté l'année dernière une partie qu'elle emporta à Naples , où ils furent très-admirés. On envoya sur-le-champ des commissions à Trapani , &

(*) A présent lady Hamilton.

L'ouvrier eut plus de besogne qu'il n'en put faire : cependant nous en avons obtenu quelques paires pour nos amis. J'ai vu des camées de deux cents guinées, qui ne sont pas plus beaux que ceux-ci.

L'extrême rigueur du gouvernement impose aux pauvres Siciliens des entraves qui les obligent quelquefois à inventer des branches de commerce que la nature semble leur avoir refusées, parce qu'on ne leur permet pas de jouir de celles qu'elle leur a accordées.

On cultivoit autrefois dans cette isle un grand nombre de cannes de sucre ; mais les impôts qu'on a mis sur cette marchandise sont si énormes, qu'on a été obligé d'abandonner entièrement ces plantations. La vente seule de leurs bleds, si elle étoit libre, suffiroit bientôt pour rendre cette petite nation très-riche & très-florissante ; car on m'a assuré que, quoique la culture soit en très-mauvais état, le sol donne assez de productions pour nourrir les insulaires pendant sept ans.

Après cela, vous serez surpris d'apprendre que l'exportation de cette denrée est absolument défendue depuis plusieurs années, au moins à ceux qui ne peuvent pas payer des sommes exorbitantes pour en obtenir le privilège. Il s'ensuit que le bled est tombé très-bas. Le prix commun de la salme, qui pèse deux charges, étoit d'environ trente & un schelings ; il est à présent réduit à cinq schelings six sols, & il est

probable qu'il diminuera encore dans la fuite.

On m'a dit que les agriculteurs ont recueilli avec assez de négligence la récolte de cette année, qui a été très-abondante, parce qu'il est peu vraisemblable que cette cruelle défense soit supprimée. Les fermiers sont déjà ruinés, & leur ruine entraînera infailliblement celle de leurs maîtres : c'est l'expédient qu'a employé le ministère de Naples, ou plutôt celui d'Espagne, pour humilier l'orgueil des barons de Sicile, qui, à ce qu'on prétend, ont encore un pouvoir trop étendu & une juridiction absolue. Plusieurs d'entr'eux ont droit de vie & de mort dans leur domaine ; mais il est probable qu'ils feront bientôt forcés de renoncer à leurs privilèges, ou qu'ils se révolteront (*).

Nous avons vanté quelquefois les richesses de la Sicile, & ils nous répondoient : vous auriez raison d'en parler, si nous pouvions en jouir. Regardez ces montagnes, elles contiennent de riches veines de métaux, & on y voit encore plusieurs mines des Romains ; mais pourquoi les fouillerions-nous ? Ce n'est pas nous qui en retirerions le profit ; & même la découverte de quelque chose de précieux deviendrait peut-être la ruine de celui qui l'auroit faite. Non : les trésors cachés de l'isle doivent rester

(*) Ce que M. Brydone avoit prédit est arrivé ; mais la sagesse du gouvernement a su réprimer cette fermentation passagère, qui n'a pas eu de suite.

enfévelis dans les entrailles de la terre. Si nous avions le bonheur de vivre sous une constitution pareille à la vôtre, vous auriez droit de nous appeller riches : nous aurions alors des sources d'opulence auxquelles on ne pense pas maintenant, & nous recouvrerions bientôt la gloire de notre ancien nom; mais à présent nous ne sommes rien.

Voilà le langage que nous tenoient quelques nobles de la première qualité; cependant ils se glorifient toujours de conserver plus de restes du gouvernement féodal qu'aucune nation de l'Europe. Mais il n'en subsiste plus que le fantôme; il y a long-tems que l'autorité royale a tout envahi. La maison de Bourbon a formé depuis long-tems le projet d'anéantir le pouvoir des barons dans tous les royaumes qui lui obéissent. Richelieu commença à exécuter ce système en France, & ses successeurs ont tous marché sur ses traces. Son influence s'est répandue par degrés sur les contrées les plus éloignées de l'Europe, où elle n'avoit pas pu s'établir d'abord.

Le comte Roger posa le premier dans cette isle les fondemens du système féodal, vers le milieu du onzième siècle, immédiatement après qu'il en eut chassé les Sarrafins. Il divisa la Sicile en trois parties : la première fut donnée à l'église, du consentement de son armée : ses officiers reçurent la seconde, & il réserva la troisième pour lui-même.

De ces trois branches, ou, comme ils les appellent, de ces trois bras (*bracios*), il forma son parlement qui subsiste encore aujourd'hui, du moins quant à la forme. La branche militaire est composée de tous les barons du royaume, au nombre de deux cents cinquante & un, qui sont toujours obligés à un service. Ils ont pour chef le prince Butero, qui est président héréditaire du parlement; car, suivant l'esprit du gouvernement féodal, quelques-uns des grands offices sont toujours héréditaires. Les trois archevêques, tous les évêques, abbés, prieurs & membres qualifiés du clergé, montant à près de soixante-dix, forment la branche ecclésiastique; l'archevêque de Palerme est leur chef. La branche *demaniale* se forme par élection, comme notre chambre des communes. Il y a quarante villes royales, appelées *demaniales*, qui ont droit de choisir un représentant. Chaque propriétaire a une voix dans cette élection. Leur chef est le représentant de Palerme, qui est aussi préteur ou maire de la ville. C'est un officier du rang le plus élevé; & son pouvoir, qui est très-étendu, n'est inférieur qu'à celui du viceroi. Lorsque celui-ci est absent, il exerce son autorité. Il a une compagnie de grenadiers qui lui servent de gardes-du-corps, & il prend le titre d'*excellence*.

Le préteur, avec six sénateurs appelés *patriciens*, a toute l'administration du gouvernement civil de la ville. Il est nommé chaque

année par le roi ou le viceroi : ce qui est la même chose ; car je ne vois pas que les habitans jouissent encore du droit de donner leurs voix ; de sorte qu'il n'y subsiste pas même l'ombre de la liberté. Vous pouvez juger de la liberté d'un royaume où les membres de tous les tribunaux civils & criminels sont nommés par l'autorité royale , où tous les emplois sont donnés par la volonté du souverain , & dépendent entièrement de son caprice.

Je déplore sincèrement le sort des Siciliens , qui possèdent , je crois , plusieurs excellentes qualités ; mais le caractère national doit infailliblement s'effacer par un gouvernement oppresseur & tyrannique. Ils ont pourtant eu le courage de se défendre contre un des maux les plus cruels du despotisme , l'inquisition. Les rois d'Espagne ont tâché de l'établir dans toute sa rigueur ; mais les barons , accoutumés à exercer une autorité absolue , n'ont pas voulu devenir les esclaves de quelques prêtres Espagnols. Les inquisiteurs qui pouvoient trop loin leur zèle , étoient bientôt assassinés , sur-tout s'ils s'avoient de se mêler de la conduite & des opinions de la noblesse. Cet expédient ralentit leur ardeur , & inspira de la modération au saint-office. Cependant les habitans sont ici très-circonspects dans leurs conversations sur les matières religieuses , & ils avertissent ordinairement les étrangers de se tenir sur leurs gardes , parce que le pouvoir de l'inquisition ,

quoique diminué, n'est pas entièrement anéanti.

Les loix de la Sicile sont répandues dans un grand nombre de volumes. Le roi de Sardaigne avoit dessein de les abrégér, & d'en former un code; malheureusement il n'a pas possédé assez long-tems cette isle pour exécuter ce travail utile. D'ailleurs les loix servent peu où il existe une autorité au-dessus de toutes les loix.

L'autorité du viceroi est absolue; il dispose de toutes les forces militaires du royaume, & il préside d'une maniere despotique dans tous les tribunaux civils. Comme il est d'ailleurs revêtu du pouvoir de légat, son autorité n'est pas moins étendue dans les matieres religieuses.

Il a droit de nommer à tous les grands offices du royaume, & de conférer toutes les dignités civiles & ecclésiastiques.

Il visite les prisons deux fois par an, & alors il peut délivrer tous les prisonniers qu'il lui plaît, après qu'on lui a fait lecture de leurs crimes. Afin pourtant qu'il respecte un peu les loix & la justice, il est toujours suivi, dans ces occasions, d'un conseiller chargé de lui indiquer les bornes de cet usage. C'est un officier très-respecté, nommé pour assister son excellence dans ses décisions, lorsque les cas paroissent importans ou douteux; & ce doit être un des plus habiles jurisconsultes de l'isle. On donne communément cette place à des étrangers, afin que, n'ayant point ici de parens ou de liaisons particulières,

particulieres, leur avis soit impartial & dirigé par la seule équité. Cet officier entre librement dans toutes les cours & tribunaux, pour qu'il soit mieux en état de faire connoître au viceroi leurs procédés.

Suivant ce que j'ai pu apprendre, toutes les forces militaires de la Sicile montent à neuf mille cinq cents hommes, dont mille douze cents environ de cavalerie. Plusieurs de ses villes & forteresses, en particulier Messine, Syracusé & Palerme, auroient besoin d'une nombreuse garnison pour les défendre; mais leurs fortifications & leur artillerie sont dans un état qui ne leur permettroit pas de faire beaucoup de résistance.

Si cette isle appartenoit à une puissance maritime, je crois qu'elle domineroit sur tout le commerce du Levant. Outre les grands ports de Trapani, Syracusé & Messine, qui sont à peu près aux trois angles du triangle, il y en a plusieurs petits à chaque extrémité. Dès qu'un vaisseau auroit passé devant un de ces havres, les autres pourroient en être avertis dans l'espace d'une demi-heure, au moyen des tours construites pour servir de signaux tout autour de l'isle, afin de s'avertir mutuellement des invasions subites que tentent les peuples de la côte de Barbarie. Ces tours sont élevées sur chaque petit promontoire, à la vue l'une de l'autre. On y entretient toujours des feux prêts à allumer les signaux, & il y a dans chacune

une personne nommée pour cela ; de sorte qu'on nous assure que , dans l'espace d'une heure , on peut donner l'alarme à toute l'isle.

Nous avons été témoins ici d'un usage qui paroît très-injuste , & qui pourroit enfin ruiner notre commerce de la Méditerranée. Plusieurs vaisseaux ont mouillé dans ce port sous pavillon anglois ; & cependant il n'y avoit pas à bord un seul de nos compatriotes. On les appelle *vaisseaux de bandiere*. Peut-être que cette pratique est connue de notre gouvernement , quoique je l'eusse ignorée jusqu'à présent. Il y a un très-grand nombre de pareils bâtimens sur cette mer , qui font un trafic considérable dans toute la Méditerranée , au détriment de nos propres vaisseaux. La plupart appartiennent à Gènes ou à la Sicile , quoiqu'ils passent sous le nom de *Minorquins*. On m'a dit qu'ils achètent des passe-ports de quelques-uns des gouverneurs de nos garnisons , & ils peuvent alors commercer pendant le tems qui est spécifié , en portant le pavillon de notre nation. On m'assure qu'il y a plusieurs centaines de ces vaisseaux. Ils ont à bord un ou deux matelots Anglois , ou du moins quelqu'un qui parle notre langue , afin de répondre , en cas de besoin. Je vous prie de me mander si le ministère est informé de cet usage.

Adieu. La chaleur est devenue insupportable , & je ne puis plus écrire. Cependant je ne finirois pas encore , si ma glace n'étoit pas toute

fondue. Si ce tems continue, je crois que nous tomberons malades. Le thermometre est à plus de quatre-vingt-deux degrés, & la chaleur semble augmenter chaque jour. L'eau de la mer est même trop chaude pour s'y baigner, & elle ne nous rafraichit plus comme autrefois.



L E T T R E X X X V I.

Titres des Siciliens. Leur luxe dans les voitures. Préjugé ridicule.

A Palerme, le 26 juillet 1770.

TOUT est prêt pour notre départ; si le vent continue à être favorable, voici la dernière lettre que vous recevrez de Sicile. J'aurois cependant encore bien des choses à vous dire sur les Siciliens & leur isle, & je vous assure que je les quitterai avec beaucoup de regret.

Deux chébecs ont fait voile ce matin pour Naples: on nous a offert un passage; mais nous avions déjà loué un petit bâtiment pour nous seuls. Un jeune gentilhomme, le marquis de.... étoit à bord de l'un d'eux, & il a reçu ordre de ne plus remettre les pieds à Palerme. Nous avons été surpris du peu de rigueur de cette peine, parce qu'il est coupable d'un crime qu'on punit ordinairement avec la plus grande sévérité dans les pays catholiques. Il a séduit une

religieuse , qu'il avoit rencontrée à environ trente milles de cette ville, dans un endroit où on l'avoit envoyée prendre des bains pour sa fanté. Sa mere l'accompagnoit ; mais comme le jeune homme est cousin de la demoiselle , & qu'ils avoient vécu long-tems comme frere & sœur , la vieille dame crut qu'il n'y avoit point de danger à leur permettre un peu de familiarité.

La religieuse fut bientôt guérie , & s'en retourna dans son couvent avec un embonpoint suspect. Il y a environ cinq ou six mois que cela est arrivé ; & ce n'est que depuis quelques jours qu'on a fait la fatale découverte. Mais , hélas ! elle ne pouvoit pas cacher plus long-tems sa grossesse. Le gentilhomme est banni de la Sicile pour la vie , & la plus grande partie de ses biens sont confisqués. Il peut se croire heureux d'avoir été traité avec tant de douceur. Si ses juges avoient été des prêtres ou des moines , il auroit immanquablement perdu la vie ; car c'est un péché mortel , pour lequel il n'y a pas de rémission , lorsqu'un laïque couche avec une religieuse.

Le châtiment de l'infortunée religieuse ne sera déterminé qu'après ses couches ; on m'assure qu'il doit être terrible. Elle sera probablement condamnée à vivre sept ou huit ans au fond d'un cachot , ayant une tête de mort & un crucifix pour toute compagnie , & sans autre nourriture que du pain & de l'eau. J'ai

vu à Portallegro en Portugal, une religieuse qui avoit subi cette peine pour la même faute.

On tient cette histoire très-secrete; & si nous n'avions pas connu intimement quelques personnes qui la savent, nous ne l'aurions jamais apprise.

Les Siciliens conservent quelques usages des Espagnols; mais ils n'ont pas leur gravité & leur taciturnité. Les cadets de famille s'appellent *dons*, & les filles *donna*, comme on donne en Angleterre le nom de *lords* & de *ladies* aux fils & aux filles des ducs. L'ainé prend ordinairement le titre de *comte* ou de *marquis*; mais ils ne sont pas tous comtes, comme en France & en Allemagne, où j'ai vu six comtes dans une maison, & près de douze barons dans une autre.

Un des titres les plus ordinaires ici, ainsi qu'à Naples, est celui de prince. Quoiqu'ils aient été créés par Philippe II, roi d'Espagne, ils ont rang avant les autres gentilshommes, dont quelques-uns, & en particulier les comtes, font remonter leur origine jusqu'au tems des Normands, & regardent avec beaucoup de mépris ces princes de nouvelle création. Les ducs & les marquis ne sont pas si anciens: les premiers furent créés par Charles V; & les seconds, qui leur sont inférieurs, par le roi Alphonse au quinzième siècle; de sorte qu'on peut dire que la dignité des titres siciliens est en raison inverse de leur ancienneté.

C'est sur-tout dans leurs équipages & leurs chevaux, que les habitans de cette ville, ainsi que les Napolitains, étalent leur luxe; mais par une sage loi du roi de Sardaigne, que je suis surpris de voir encore en vigueur, il n'y a que le carrosse du viceroy qui puisse avoir six chevaux; le préteur, l'archevêque & le président du parlement en ont quatre, & le reste de la noblesse est restreint à deux. Ces réglemens ne s'observent que dans l'intérieur de Palerme; car en allant à la campagne, un noble ne voyage pas avec moins de quatre chevaux. Chaque famille de distinction a au moins deux ou trois carrosses pour l'usage journalier. Il n'y a point d'homme du bon ton qui n'en donne un à sa femme: sans cela, le Marino ne pourroit pas subsister, & les premiers domestiques des grandes maisons rougiroient autant que leurs maîtres, si on les voyoit marcher à pied. Nous avons pris la liberté de tourner en ridicule la folie de ce préjugé: ils conviennent qu'il est absurde, & ils desirent qu'il soit aboli; mais qui donnera l'exemple? Nous avons à la fin déterminé quelques gentilshommes à se promener avec nous dans les rues pendant les illuminations; mais leur condescendance à cet égard nous faisoit mieux voir encore l'extravagance de leur préjugé; car ils ne vouloient sortir qu'en faisant marcher leurs domestiques dix pas devant eux, avec de gros flambeaux de cire, quoique toute la ville fût éclairée de la maniere

que je vous ai décrite plus haut. Vous pouvez croire que nous n'épargnâmes pas leur vanité en cette occasion ; mais nos leçons furent inutiles. Il est possible que quelques-uns de nos usages soient aussi ridicules ; car le ridicule n'est le plus souvent que relatif, & il ne dépend que des tems & des lieux. Vous vous souvenez peut-être du prince negre d'Anamabou. J'aimerois à entendre la description qu'il fait de la nation angloise dans son pays ; quelques-unes de nos coutumes le frappèrent bien plus fortement encore. Se promenant un jour au parc de Saint-James, il apperçut une personne de sa connoissance traînée dans un phaéton attelé de quatre chevaux. Le prince fit un grand éclat de rire : quand on lui demanda de quoi il rioit, il répondit : cet homme a-t-il tant mangé à son dîner qu'il faille quatre chevaux pour le traîner ? Je me suis promené ce matin avec lui, & il étoit aussi léger que moi : ce doit être un grand fou ou un grand glouton. On lui proposa une autre fois d'aller à la comédie : il y alla, & en fut bientôt ennuyé. Lorsqu'il retourna vers ses compagnons, ils lui demanderent ce qu'il avoit vu ; il repliqua, avec beaucoup de mépris, qu'il avoit vu des hommes jouer du violon, & d'autres faire les fous.

Je conclus de là qu'il faut avoir de la circonspection, lorsqu'on veut jeter du ridicule sur les usages des autres nations. Un Sicilien se moqueroit peut-être avec autant de raison, de

plusieurs de nos coutumes. Ils rient, par exemple, de nous voir forcer à boire des hommes qui n'en ont pas envie, des Ecoissois qui mangent de l'oie sauvage avant le diner, pour aiguïfer leur appétit, des médecins & des jurisconsultes qui portent d'énormes perruques, & de plusieurs autres qui se présenteront naturellement à votre esprit. Ces usages ne paroissent point ridicules à ceux qui les pratiquent, & ils les défendroient avec autant de chaleur que nos Siciliens en mettoient à soutenir qu'ils avoient besoin de flambeaux pendant la grande illumination. En effet, ils ont joué d'une maniere admirable quelques-uns de nos ridicules dans une de leurs danses d'opéra, qui nous a fort amusés.

Je crois vous avoir dit que leurs danseurs viennent de Londres; ils ont mis sur le théâtre plusieurs des caracteres les plus frappans de notre capitale, les *Bucks*, les *Maccaronis*, les *Prigs*, les *Cits*, & quelques autres encore plus respectables. Ces pantomimes sont assez bien exécutées, & font beaucoup rire. Si l'on ne venoit pas m'interrompre, je vous en aurois donné une description plus particuliere. Adieu : la chaleur est toujours insupportable, & il n'est pas possible de se promener. Nous nous plaignons sans raison du climat de notre patrie, & je suis persuadé que la remarque du roi Charles est vraie. Il n'y a point de climat, disoit-il, où dans le courant de l'année on puisse faire autant d'exercice en plein air.


 LETTRE XXXV.

Les Siciliens sont animés dans leurs conversations. Cérémonies du mariage. Beauté des femmes. Anecdote. Les Siciliens ont une passion universelle pour la poésie.

A Palerme, le 27 juillet 1770.

LES Siciliens sont extrêmement animés dans la conversation, & leur action est si juste pour l'ordinaire & elle exprime si bien leurs sentimens, que même sans entendre ce qu'ils disent, on devine aisément le sujet de leurs discours. Je croyois que les François & les Napolitains étoient fort habiles dans l'art de la pantomime; mais je vois que les Siciliens leur sont fort supérieurs, par la vérité & la précision de leurs gestes.

Ils font remonter l'origine de leurs grands gestes jusqu'au tems des premiers tyrans de Syracuse, qui, pour prévenir les conspirations, avoient défendu, sous des peines très-sévères, à leurs sujets de se rassembler en troupes & de parler ensemble. Cette défense les obligea d'inventer une maniere de communiquer leurs sentimens sans ouvrir la bouche, & ils ajoutent que depuis cette époque, l'art s'est transmis chez eux de génération en génération.

Cet usage pourroit bien avoir donné la pre-

mière idée de la comédie, puisque l'on voit que, peu de tems après, Epicarpe, natif de Syracuse, inventa ce genre de spectacle.

Il n'y a pas long-tems que les Siciliens conservoient encore un grand nombre d'anciens usages extravagans & superstitieux, sur-tout lors des mariages & des funérailles. Il seroit ennuyeux de vous en faire le détail; plusieurs se pratiquent encore dans les parties sauvages & montagneuses de l'isle. Dès que la bénédiction nuptiale est finie, deux personnes du cortège enfoncent dans la bouche des époux une grande cuillerée de miel, en disant que c'est un emblème de leur union, & qu'ils esperent que le mariage sera aussi doux à leurs palais. Ils se mettent ensuite à jeter sur eux des poignées de bled, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la maison du mari. Ce sont probablement les restes de quelque ancienne cérémonie en l'honneur de Cérès, leur divinité favorite, & ils croient qu'elle ne peut manquer de leur attirer une nombreuse progéniture. Au reste, les femmes Siciliennes n'ont pas besoin d'employer cet expédient pour avoir beaucoup d'enfans, car elles sont très-fécondes. Fazello parle de quelques-unes qui en ont eu jusqu'à quarante, & Carrera fait mention d'une qui en eut quarante-sept.

On ne permet pas aux jeunes mariés de goûter du festin des noces: on prétend leur inspi- rer par-là la patience & la tempérance; mais

lorsque le dîner est presque fini, le pere de la femme, ou l'un de ses plus proches parens, présente à l'époux un grand os, en lui disant : *rodi tu quest'osso*, rongez cet os ; car vous venez d'en prendre un qui sera plus dur & plus difficile à digérer. De là peut-être l'expression populaire dont on se fert en parlant de quelqu'un qui a entrepris quelque chose de pénible : il a un os à ronger.

Les Siciliens, ainsi que plusieurs autres nations de l'Europe, évitent avec soin de se marier dans le mois de mai. Ils regardent les mariages qui se font alors, comme de très-mauvais augure. Cette croyance superstitieuse étoit déjà répandue chez les anciens Romains ; car leurs auteurs en parlent souvent, & ce sont eux qui l'ont transmise à presque toutes les nations de l'Europe. On ne conçoit pas comment une idée si ridicule, qui n'a aucun fondement dans la nature, a pu subsister pendant tant de siècles. Il est vrai qu'il y a d'autres coutumes aussi puériles, qui ne sont pas moins universelles, telle que celle de donner ce qu'on appelle le *poisson* d'avril, l'usage du gâteau des rois, & quelques autres qui se présenteront à votre esprit, & dont je n'ai jamais pu apprendre l'origine.

Les nobles Siciliens célèbrent leurs mariages avec beaucoup de magnificence. On est étonné du grand nombre de voitures élégantes qu'on voit dans ces occasions. En recherchant à quelle époque ce luxe des équipages a commencé, j'ai

trouvé l'histoire de la fille d'un de leurs vice-rois, qui épousa en 1581 le duc de Bivona : la cérémonie est décrite par Elenco, qui en étoit spectateur. Il dit que les dames, ainsi que les gentilshommes, étoient tous montés sur de beaux chevaux richement caparaçonnés, & précédés par des pages ; qu'il n'y avoit dans la ville que trois voitures, dont se servoient les malades qui ne pouvoient pas monter à cheval : il donne à ces voitures le nom de *carette*, qui signifie petits chariots.

Les femmes de Sicile se marient très-jeunes, & voient souvent leur cinquième ou sixième génération. Vous vous attendez sans doute à apprendre quelque chose de leur beauté : en général, elles sont enjouées & agréables, & elles passeroient pour jolies en plusieurs endroits de l'Italie. Un Napolitain ou un Romain leur accorderoit cette qualité ; mais un Piémontois, ainsi qu'un Anglois, diroit qu'elles sont d'une figure ordinaire. Rien de si vague que nos idées sur la beauté des femmes ; elles varient dans tous les climats, & l'on n'en trouve nulle part le véritable prototype. Il n'y a pas deux nations, ni peut-être deux hommes, qui y attachent précisément les mêmes marques caractéristiques. Chacun exalte l'idée qu'il s'en fait, suivant la beauté des femmes qu'il est accoutumé de voir ; de sorte que la même personne peut nous paroître jolie ou laide, suivant que nous en avons vu d'autres qui le sont plus ou

moins. Je me souviens qu'après avoir parcouru la Savoie & le bas Valais, toutes les femmes que nous rencontrions en Suisse, nous paroissent des nymphes. On fait encore cette réflexion en voyageant en quelques parties de l'Allemagne. Vous vous rappelez combien il y a de différence entre une beauté de Milan & une de Turin, quoique ces deux villes soient voisines l'une de l'autre. C'est dommage que la Junon de Zeuxis soit perdue ; elle nous auroit montré l'idée que les anciens se formoient d'une beauté parfaite. La Vénus de Médicis a été regardée comme un modele de perfection ; mais ce sentiment est absurde, car est-il possible d'imaginer qu'une beauté parfaite n'ait que cinq pieds de haut ! Quelque figure qu'elle eût fait parmi les anciennes divinités dans le Panthéon de Rome, je craindrois qu'elle ne brillât pas beaucoup parmi les modernes dans celui de Londres. En un mot, je crois qu'on peut affirmer avec certitude que la beauté est une qualité relative, & que τὸ καλόν n'est pas le même en physique ni en morale, en deux endroits du globe.

Les femmes ont ici de très-beaux cheveux, & elles entendent parfaitement l'art de les arranger avec avantage. Ils ne servent plus qu'à parer leur beauté ; mais on dit qu'autrefois elles furent, à l'imitation de Samson, en tirer parti pour la défense de leur patrie. Cela vous paroîtra une énigme que tous les sages de l'orient

auroient peine à expliquer. Les historiens rapportent (on ne fait pas précisément sous quel regne) que cette ville assiégée depuis long-tems par les Sarrasins , étoit réduite à la famine ; mais ce qui embarrassoit davantage les habitans , c'est qu'ils n'avoient pas de matériaux pour faire des cordes d'arc : enforte qu'ils étoient près de se rendre. Dans cette situation , une dame enflammée de l'amour de la patrie , s'avança , & proposa aux femmes de couper leurs cheveux , & d'en faire des cordages. On suivit sur-le-champ son avis. Vous savez que l'héroïsme des femmes ne manque jamais d'exciter celui des hommes : les assiégés , animés par ce galant sacrifice des belles , recommencèrent à se défendre avec tant de vigueur , que les assiégeans furent battus ; & un renfort étant arrivé bientôt après , la ville fut sauvée. Les femmes se glorifient encore de cette histoire , qui a été célébrée par plusieurs de leurs poëtes , comme vous l'imaginez bien. “ Les che-
 „ veux de nos dames , dit l'un d'eux , sont
 „ toujours employés au même usage ; mais ils
 „ ne lancent plus d'autres fleches que celles de
 „ Cupidon , & ils ne forment plus que des liens
 „ d'amour. „

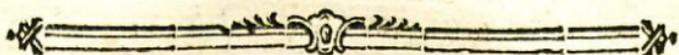
Les Siciliens aiment beaucoup plus l'étude que leurs voisins du continent , & leur éducation est plus soignée. Nous avons été surpris de voir qu'au lieu de sujets frivoles & oisifs que traite en conversation la noblesse d'Italie ,

on prend plaisir ici à parler de littérature, d'histoire, de politique, & sur-tout de poésie. Les autres branches de connoissances sont moins répandues, mais on peut dire que celle-ci est universelle. Tout Sicilien est sûr d'être inspiré par les muses à quelque tems de sa vie: on ne croit jamais un amant, tant qu'il exprinie sa passion en prose; & contre notre maniere de penser, les déclarations ne sont regardées comme vraies, qu'autant qu'elles sont poétiques. Vous voyez que l'inspiration est devenue ici la preuve de la vérité.

Nous avons été étonnés, en arrivant à Palerme, d'y trouver de jeunes gentilshommes qui nous parloient anglois; mais nous le fûmes bien plus, quand ils nous prouèrent qu'ils connoissoient parfaitement plusieurs de nos meilleurs poètes & de nos philosophes. Nous avons trouvé en original, dans plusieurs bibliothèques, les meilleures éditions de Milton, Shakespear, Dryden, Pope, Bacon, Bolingbroke.

Notre langue est tellement devenue à la mode, qu'on la regarde comme une partie essentielle d'une bonne éducation. Le marquis Fogliano, viceroi, homme d'un grand mérite, a fait une étude particulière de quelques-uns de nos auteurs, & il encourage cette étude dans le royaume. Plusieurs nobles parlent un peu anglois, & quelques-uns avec aisance, quoiqu'ils ne soient jamais fortis de l'isle. Le marquis Natali, les comtes Statela & Buschemi,

le duc de S. Micheli , &c. font de ce nombre. Leur société nous a fait beaucoup de plaisir , & nous pouvons affurer que leurs lumieres font la moindre partie de leur mérite. Adieu.



LETTRE XXXVI.

Opéra. La Gabrieli. Perfections de son chant & de son jeu. Ses caprices. Ballet de l'opéra. Caractères anglois qu'on y représente. Inimitié entre les Siciliens & les Napolitains.

J'OUBLIOIS de vous parler de l'opéra : j'aurois été bien ingrat ; car nous nous y sommes fort amusés. Le premier & le second acteurs font excellens chanteurs ; je pense que nous les aurons à Londres dans quelques années. Ils ne sont pas encore connus , & je vous assure qu'on pourroit les engager à très-bas prix ; mais on apprendra bientôt en Italie à estimer leurs talens. Le premier s'appelle *Pacherotti*. Il est très-jeune , & encore absolument inconnu. Je suis persuadé qu'il sera regardé comme un des plus excellens acteurs , lorsqu'il aura été entendu sur les différens théâtres d'Italie. Il excelle dans le pathétique , qu'on néglige trop ; je crois qu'il donne plus d'expression qu'aucun autre aux airs qu'ils nomment *cantabile* , & qu'il fait plus d'impression sur les spectateurs ,

tateurs, parce qu'il sent toujours ce qu'il dit. Il parle toujours au cœur, tandis que la plupart des modernes ne s'adressent qu'à l'imagination.

La Gabrieli est la première actrice : c'est assurément la plus grande cantatrice du monde. Ceux qui chantent sur le même théâtre qu'elle, doivent avoir beaucoup de talens ; autrement on ne pourroit pas les supporter. C'est le sort de tous les autres chanteurs, excepté Pacherotti ; & même il se regarda comme perdu, lorsqu'il parut pour la première fois sur la scène avec elle. Elle chantoit un air d'expression très-analogue à sa voix, qu'elle déploya d'une manière si étonnante, que le pauvre Pacherotti s'enfuit derrière les coulisses, en poussant de grands cris, & regrettant d'avoir osé se présenter sur le même théâtre avec une cantatrice si excellente. Il étoit fâché d'ailleurs de voir ses petits talens éclipsés, & il craignoit d'être accusé de présomption, vice très-étranger à son caractère.

Ce fut avec peine qu'on l'engagea à reparoître de nouveau ; mais les applaudissemens bien mérités, qu'on donna à ses talens & à sa modestie, lui inspirerent un peu de courage. Bientôt après, jouant un rôle d'amoureux, il chanta un air tendre, qu'il adressoit à la Gabrieli, & y mit tant de vérité, qu'elle en fut émue, ainsi que l'assemblée.

Je suis surpris que, dans ces morceaux si pathétiques, la puissance de la musique ne l'em-

porte pas sur l'illusion du rôle ; car la poésie, la musique & l'action, agissant de concert, doivent faire de grandes impressions sur l'ame : cependant je n'ai pas ouï dire que cela soit arrivé plus d'une fois ; & ce fut le célèbre Farinelli qui produisit cet effet. Il jouoit le rôle d'un héros captif, & il imploroit dans un air très-touchant, sa grace & celle de sa maîtresse auprès d'un tyran farouche & cruel, qui les avoit fait prisonniers. L'acteur qui représentoit le tyran, fut tellement attendri par les accens plaintifs de Farinelli, qu'au lieu de lui refuser sa demande, comme le portoit la piece, il oublia entièrement son caractère, fondit en larmes, & serra le captif dans ses bras.

Le jeu & le chant de la Gabrieli sont si connus & si admirés, qu'il est presque inutile de vous en parler. Sa merveilleuse exécution & la volubilité de sa voix ravissent depuis long-tems toute l'Italie. On a été obligé d'inventer un nouveau terme pour exprimer son talent. Si en chantant elle se proposoit autant de plaire que d'étonner, elle pourroit presque opérer les prodiges qu'on a attribués à Orphée & à Timothée. Heureusement peut-être pour le repos du genre humain, ses caprices surpassent ses talens, & la rendent encore plus méprisable que ceux-ci ne l'ont rendue célèbre. Son caractère est ainsi devenu un préservatif suffisant contre les charmes de sa voix & ceux de sa personne, qui ne sont pas moins séduisans. Si à

ces qualités elle joignoit un esprit modeste & aimable, elle auroit fait de terribles ravages dans le monde. Cependant, avec tous ses défauts, c'est la plus dangereuse syrene de ces tems modernes, & elle a fait plus de conquêtes qu'aucune autre. Je dois vous dire aussi, pour lui rendre justice, qu'elle n'a point l'ame mercenaire, & qu'elle a donné, au contraire, plusieurs preuves éclatantes de générosité & de désintéressement. Elle est très-riche; on croit que ses biens proviennent des libéralités du dernier empereur, qui desiroit passionnément de l'attacher à Vienne; mais les tracasseries & les querelles que son esprit intrigant, plus encore que sa beauté, avoit excitées, la firent chasser de cette ville, comme elle l'a été de presque toutes celles d'Italie.

Il y a sur son compte un grand nombre d'anecdotes qui formeroient un volume très-amusant : on m'a dit qu'on va les publier.

Quoiqu'elle ait beaucoup plus de trente ans, elle ne paroît pas en avoir dix-huit sur le théâtre. Cet art de paroître toujours jeune, n'est pas le moindre de ceux qu'elle possède. Lorsqu'elle est de bonne humeur & qu'elle veut bien faire usage de sa voix, il n'y a rien qu'on puisse comparer à son chant; elle chante au cœur autant qu'à l'imagination, quand il lui plaît, & elle exerce un empire absolu sur toutes les passions; mais elle est rarement en état de déployer cette puissance divine : son caprice & ses

talens l'emportant tour-à-tour : elle a été alternativement , pendant le cours de sa vie , un objet d'admiration & de mépris. Elle excelle presque autant dans l'action & dans le récitatif que dans le chant. Quelques paroles de son récitatif , avec un simple accompagnement , excitent une émotion que jamais aucun autre chanteur n'a inspirée ; & d'après cet effet , je suis porté à croire ce que J. J. Rousseau avance sur cette branche de la musique , pour laquelle nous avons tant de dédain. Elle doit beaucoup aux conseils de l'abbé Métafasio ; il lui a sur-tout donné d'excellentes leçons sur le jeu & le récitatif , & il dit qu'elle fait plus valoir ses opéras qu'aucune autre virtuose.

Elle est si opiniâtre & si décidée dans ses caprices , que l'intérêt , la flatterie , les menaces , les punitions , ne font pas la moindre impression sur elle. Lorsqu'on veut les combattre , on ne fait que les augmenter , soit qu'on la traite avec respect ou avec mépris.

Elle condescend rarement à déployer ses talens enchanteurs ; mais elle exerce sur-tout sa malignité , quand elle imagine qu'on s'attend à la voir briller. Au lieu de chanter ses airs comme les autres actrices , elle les chante alors entre ses dents ou à demi-voix ; & rien ne peut l'engager à contenter les spectateurs , lorsque cela ne lui plaît pas.

L'expédient le plus sûr qu'on ait trouvé , est de prier son amant favori (car elle en a tou-

jours un) de se placer au centre du parterre, ou dans la loge vis-à-vis le théâtre. S'ils font parfaitement d'accord, ce qui arrive rarement, elle lui adresse tous ses airs tendres, & elle déploie tous les charmes de sa voix. Son favori actuel nous avoit promis de nous en donner un exemple. Il s'étoit placé dans l'endroit convenable; mais la Gabrieli, soupçonnant sans doute qu'il s'entendoit avec nous, ne daigna pas faire attention à lui: ainsi cet expédient ne réussit pas toujours.

Le viceroi, qui aime passionnément la musique, a pris en vain toutes sortes de mesures pour triompher de son caprice. Il donna, il y a quelque tems, un diner à la principale noblesse de Palerme, & il fit prier la Gabrieli d'être de la partie. Les autres personnes arriverent successivement à l'heure fixée. Le viceroi fit retarder le diner pendant quelque tems, & envoya chez elle pour lui annoncer que la compagnie l'attendoit. Le messager la trouva lisant dans son lit; elle dit qu'elle étoit mortifiée d'avoir fait attendre la compagnie; elle chargea le député de faire ses excuses, & de dire qu'elle avoit réellement oublié cet engagement.

Son excellence lui auroit pardonné cette impertinence; mais lorsque les conviés allèrent à l'opéra, la Gabrieli joua son rôle avec la dernière négligence, & elle chanta tous ses airs *forto-voce*, c'est-à-dire, d'une voix si basse, qu'on pouvoit à peine les entendre. Le viceroi en

fut très-offensé ; cependant , comme il n'est pas violent , il différoit toujours à faire usage de son autorité ; enfin , révolté de la voir persévérer dans son insolente opiniâtreté , il fut obligé de la menacer.

Cette menace la rendit plus obstinée : elle déclara qu'en employant la force & l'autorité , on ne viendroit point à bout de ce qu'on exigeoit d'elle ; qu'on pouvoit la faire crier , mais que jamais on ne pourroit la faire chanter. Le viceroi l'envoya alors en prison , où elle resta douze jours. Pendant ce tems , elle donnoit de somptueux repas ; elle paya les dettes de tous les pauvres prisonniers , & distribua de grosses sommes d'argent par charité. Le viceroi fut contraint de céder , & elle fut remise en liberté , aux acclamations des pauvres. Heureusement pour nous , elle est à présent de bonne humeur , & elle veut bien quelquefois faire usage de tous ses talens.

Elle dit qu'elle a été demandée plusieurs fois par les administrateurs de notre opéra ; mais elle croit qu'elle ne pourra jamais se résoudre à aller en Angleterre. Vous ne devinez pas la raison qu'elle en donne : elle n'est pas mauvaise. Je ne peux pas commander à mon caprice ; il m'entraîne le plus souvent ; & sur votre théâtre , je ne serois pas la maîtresse de faire toutes mes volontés. Si je me mettois dans la tête de ne pas chanter , on dit que la populace m'insulteroit , & que peut-être on m'assommeroit. J'aime mieux dormir ici en bonne santé , quand

même ce seroit en prison. Elle ajoute que ce n'est pas toujours le caprice qui l'empêche de chanter, & que certaines causes physiques l'en rendent de tems en tems incapable. Je suis assez porté à le croire; car cette flexibilité prodigieuse de la voix, qui parcourt si rapidement, & avec tant de netteté, les tons les plus variés, & produit presque dans un instant un si grand nombre de modulations, dépend à coup sûr d'une disposition des fibres très-sujette à des variations. Si elles sont un peu relâchées, ou que leur élasticité soit diminuée, comment est-il possible que leurs contractions & leurs expansions obéissent assez promptement à la volonté, pour produire ces effets? L'ouverture de la glotte qui forme la voix, est extrêmement petite, & son diametre doit se resserrer plus ou moins à chaque ton différent; car lorsqu'elle conserve le même diametre, elle doit produire le même ton. Ses resserremens & ses dilatations sont si prodigieusement petits, que le docteur Keil compte, je crois, que dans quelques voix, cette ouverture qui n'a pas plus d'un dixieme de pouce, est divisée en plus de douze cents parties; & une oreille exacte distingue le son différent de chacune. Quelle délicatesse de tension ne doit-il pas y avoir dans les fibres! J'imagine que le plus léger changement de l'air doit y causer une différence notable, & que, dans nos climats nébuleux, les fibres seroient en danger de perdre cette incroyable sensibilité,

ou du moins, que souvent elles ne se trouveroient pas d'accord. Il n'en est pas de même d'une voix ordinaire, qui ne parcourt pas autant de divisions, & qui n'est pas aussi flexible que celle de la Gabrieli.

Un des ballets de l'opéra que nous avons vu, représente les jardins du Vauxhall; & c'est la troisième fois que j'ai vu le Vauxhall sur les théâtres d'Italie, à Turin, à Naples, & ici. Cette imitation est assez fidelle; & l'idée doit en avoir été donnée par quelqu'un qui a été sur les lieux. On y a mis plusieurs figures angloises; quelques-unes ont de grosses perruques frisées, qui pendent d'un pied & demi au dessous du col; d'autres en ont de petites, écourtées & extrêmement ridicules. Les uns entrent sur la scène en culottes de peau & en bonnets de palefreniers, faisant claquer leurs fouets; d'autres sont armés d'un gros bâton de chêne; leurs cheveux forment un énorme catogan, & ils attachent quelque chose derrière leur col, pour le renfler encore davantage. Ce qui divertit le plus l'assemblée, ce sont trois filles publiques, qui, de concert avec leurs amoureux, dupent trois quakers. Vous pensez bien qu'on a chargé ces ridicules; mais la caricature en est très-gaie, & nous a fait beaucoup rire. Nous avons cependant été fâchés de voir des personnages aussi vénérables que les quakers, tournés en ridicule; & comme les gens de ce pays ne les connoissent en aucune manière, nous

nous sommes efforcés de faire connoître la simplicité & la pureté de leurs mœurs, ainsi que l'intégrité de leurs principes, à l'épreuve de toute corruption.

Quoique les Siciliens soient en général d'un bon naturel, quoiqu'ils paroissent avoir beaucoup de philanthropie & d'urbanité, il faut pourtant convenir qu'ils n'ont pas une grande affection pour leurs voisins du continent, qui à leur tour le leur rendent bien. C'est une observation peu honorable pour la nature humaine, qu'il n'y ait pas dans toute l'Europe deux nations limitrophes, qui ne soient perpétuellement en dispute. Je desirerois que nous fussions exceptés de cette règle; mais je suis fâché de voir, par quelques-unes de nos gazettes qu'on envoie ici, que ce reproche s'adresse à nous plus qu'à personne; du moins nos animosités font plus de bruit que celles d'aucun autre peuple. Des étrangers nous ont souvent demandé quel étoit le fondement de tant de querelles si scandaleuses chez un peuple célèbre par la générosité de ses sentimens: & nous avons peine à leur persuader que, quoique les papiers publics semblent être la voix de la nation, ce n'est cependant que celle d'une troupe de misérables qui mettent le feu à la maison, pour piller pendant l'incendie. Les injures qu'on dit au roi les étonnent beaucoup plus que tout le reste; & vous ne pouvez pas imaginer la surprise & l'indignation qu'ils ont montrée, lorsque nous les avons

assurés que c'est un prince vertueux & bienfaiteur. Vous êtes donc, s'écria un noble Sicilien, le plus abominable peuple de la terre. Je fus très-frappé de cette imputation échappée tout-à-coup; & ce ne fut qu'après lui avoir expliqué en détail la liberté de notre constitution, & surtout celle de la presse, que je pus l'engager à revenir un peu de ses préventions, & à concevoir de nous une opinion plus favorable. Il persista à soutenir qu'un si grand abus de la liberté étoit une nouvelle preuve de sa proposition, & qu'il devoit y avoir bien de la méchanceté dans une nation où l'on permet d'outrager ainsi le plus sacré de tous les caractères, l'extrême vertu réunie au rang le plus élevé. Nous l'assurâmes que c'étoient les hommes les plus vils & les plus corrompus de la nation qui disoient ces injures, & que profitant de la liberté de la presse, ils souffloient la sédition dans les papiers publics; que le roi & la reine étoient aimés de tous leurs sujets, au moins de tous les honnêtes gens; qu'on n'en parle jamais que comme du plus parfait modèle de l'union conjugale & de toutes les qualités sociales, & qu'ils ne pouvoient avoir d'autres ennemis que ceux de la vertu.

Après cette apologie nous fîmes aisément d'accord. Il ne comprenoit cependant pas comment la voix de quelques incendiaires pouvoit être plus forte que celle de toute la nation. Nous lui dîmes que ceux qui sont contents se taisent;

que la fédition & les libelles font toujours plus de bruit que les louanges, comme le tocsin attire plus l'attention que le carillon d'une fête.

Adieu. Notre pilote dit que le vent n'est pas bon; de sorte que nous pourrions rester ici un jour ou deux de plus.



LETTRE XXXVII.

Fontaines remarquables en Sicile. Bains sulfureux. Source d'eau chaude dans la mer. Os de géants. Population. Récolte de bled. Maniere de conserver le grain. Productions de la Sicile. Soude. Miel sauvage. Sucre. Suc de réglisse. Oranges. Noix de pistache. Manne. Cantharides. Marbres. Pierre de savon. Pierre de moufferon, &c. Mont Etna. Avantages qu'il procure.

A Palerme, le 29 juillet 1770.

JE n'ai ni le tems ni les connoissances nécessaires pour vous donner beaucoup de détails sur l'histoire naturelle de cette isle; cependant j'ai été frappé dans mes courses, de quelques objets dont il ne sera pas inutile de vous parler.

Il y a dans presque toute la Sicile un grand nombre d'eaux minérales. Plusieurs font bouillonnantes de chaleur; d'autres encore plus singulieres ont un degré de froid supérieur à celui

de la glace , & cependant ne gellent jamais.

On trouve en plusieurs endroits , des fontaines qui jettent sur leur surface une espece d'huile , que les payfans brûlent à leurs lampes , & qu'ils emploient à d'autres usages. Mais près de Nicosie , il y en a une encore plus remarquable , & qu'on appelle *il fonte Canalotto*. Elle est toujours couverte d'une écume épaisse d'une sorte de poix que les gens de la campagne regardent comme un remede souverain contre les rhumatismes & d'autres maladies.

L'eau d'un petit lac près de Naso , est célèbre par la propriété qu'elle a de teindre en noir tout ce qu'on y plonge ; elle donne cette couleur sans le mélange d'aucun autre ingrédient , quoiqu'elle soit pure & transparente.

Ce pays est rempli de bains sulfureux , comme ceux des environs de Naples , où la vapeur chaude procure au malade une sueur abondante. Les plus fameux sont ceux de Sciaccia & de la montagne de S. Cologero. Ils ne sont pas dans le voisinage de l'Etna , comme je l'aurois imaginé ; ils en sont très-éloignés. Je suis porté à croire que non-seulement l'Etna , mais encore la plus grande partie de la Sicile & presque toutes les isles adjacentes , ont été formées originellement par un feu souterrain ; mais j'aurai occasion de m'étendre davantage sur cette matière , en vous décrivant les environs de Naples. J'ai vu de la lave , de la pierre-ponce , & du tuf , en plusieurs endroits de la Sicile , fort

éloignés de l'Etna; & il y a un grand nombre de montagnes & de vallées qui exhalent toujours une vapeur chaude, & produisent des sources d'eau bouillante.

On trouve, à un mille & demi à l'ouest de cette ville, sur une petite greve où nous allons souvent nous baigner, plusieurs fontaines d'eau chaude qui s'élevent du fond de la mer. Nous fûmes d'abord surpris de nous trouver presque au même instant dans un bain chaud & dans un bain froid; car d'un seul élan, nous dépassions l'eau chaude, qui ne s'étend qu'à quelques pieds autour de sa source. Ce changement nous causa un frisson extraordinaire, & qui n'étoit point du tout agréable. J'ai parlé de cette particularité à plusieurs personnes d'ici, qui m'ont dit avoir souvent observé la même chose.

Non loin de là, est une célèbre fontaine appelée *il mar dolce*, où l'on voit quelques restes d'une ancienne naumachie; & sur la montagne au-dessus, on montre une caverne, où l'on a trouvé le squelette d'un géant, lequel tomba entièrement en poussière, lorsqu'on entreprit de le transporter. Fazello assure que ses dents furent les seules parties qui résisterent à l'impression de l'air; qu'il s'en procura deux, & qu'elles pesaient près de deux onces. Les légendes de Sicile rapportent plusieurs histoires de cette nature; & c'est une opinion presque universelle, que cette isle étoit autrefois habitée par des géants. Mais, quoique nous ayons

fait beaucoup de recherches, nous n'avons jamais pu voir aucun de ces os de géants, que l'on conserve, dit-on, en plusieurs endroits. Si cette assertion étoit fondée, il est probable qu'il y en auroit quelques-uns dans les cabinets; & nous n'avons rencontré aucun homme de bon sens & digne de foi, qui nous ait assuré en avoir vu. On nous avoit dit à Naples, que le muséum de Palerme contenoit un squelette entier de plus de dix pieds de haut; mais cela n'est pas vrai. On y voit beaucoup d'antiques & d'objets d'histoire naturelle, quoiqu'il ne soit pas supérieur à ceux que l'on trouve ailleurs.

Le nombre des habitans de Palerme est évalué à environ 150,000. On a trouvé, par le dernier dénombrement, qu'il y en avoit dans toute l'isle 1,123,163, dont à peu près 50,000 moines ou religieuses. On compte 268,120 maisons, & conséquemment cinq à six personnes dans chacune.

Le bled fut toujours le premier article du commerce de Sicile, ce qui en fait la richesse. Ces insulaires s'adonnent à plusieurs autres branches de trafic, qui cependant ne pourroient pas être comparées à celle-ci, s'ils vivoient sous un gouvernement libre, & si l'exportation étoit permise. Leur manière de conserver le grain paroît un peu singulière à nos fermiers: au lieu de l'exposer, comme nous, en plein air, ils ont grand soin de le tenir renfermé. Ils ont creusé en plusieurs endroits où le

fol est fec, sur-tout près d'Agrigente, de grandes cavernes dans le rocher. Ils y font un trou au sommet, par où ils versent leur bled, lorsqu'il est extrêmement fec; après l'avoir comprimé fortement, ils bouchent le trou, pour le préserver de la pluie. On nous assure que, de cette maniere, le bled se conserve plusieurs années.

La soude est une plante dont on tire beaucoup de profit; c'est le végétal qui, par le moyen du feu, se convertit en verre. On en envoie toutes les années une grande quantité aux verreries de Venise. Les Siciliens font aussi un commerce considérable de réglisse, de riz, de figes & de raisins-de-corinthe, dont les meilleurs croissent parmi les volcans éteints des isles Lipari. Leur miel est excellent; en quelques endroits, il est supérieur à celui de Minorque; sans doute qu'il doit sa bonté au grand nombre de plantes aromatiques qui couvrent tout ce beau pays. On recueille ce miel pendant les mois de juillet, août & octobre. Les payfans le trouvent dans les trous des arbres & des rochers; il passe pour être meilleur que celui qui se produit sous la tyrannie de l'homme. Le canton du petit Hybla est, comme autrefois, l'endroit le plus célèbre pour cette production. Le comte Statela nous en a fait présent de quelques pots levés sur les domaines du prince de Spaccaforno son frere, qui sont près de cette ville.

Le sucre n'est plus un article du commerce de Sicile, quoiqu'on en fasse encore une petite quantité pour la consommation du pays. On m'a pourtant dit que les plantations de cannes sont très-florissantes dans plusieurs parties de l'isle.

Le suc de réglisse se prépare ici & en Calabre, & on l'envoie dans les pays septentrionaux, qui en font beaucoup d'usage pour les rhumes. On le fait avec le jus de la racine, qu'on bouillit jusqu'à consistance d'extrait; on le met ensuite en rouleaux enveloppés dans des feuilles de laurier, tel que nous le recevons.

On m'a dit que, dans quelques cantons au nord de l'isle, on trouve le poisson à coquille qui produit une espèce de lin dont on fait des gants & des bas; mais il y a une beaucoup plus grande quantité de ces coquillages dans la Calabre.

Les plantations d'orangers, de limonniers, de bergamotes, d'amandiers, &c. sont considérables; on y cultive aussi la noix de pistache avec beaucoup de succès. Ces arbres, de même que plusieurs autres, sont mâles & femelles: le mâle, appelé *scornobecco*, est toujours stérile; mais si l'on n'en met pas un certain nombre dans chaque plantation, les pistachers ne portent pas une seule noix. De toutes les productions de la Sicile, l'arbre qui distille la manne passe pour le plus précieux; il ressemble au frêne, & il est de la même espèce. On fait une
incision

incision à l'écorce près de la racine, au commencement du mois d'août, pendant la plus grande chaleur; il en sort une liqueur épaisse & blanchâtre, qui se durcit bientôt au soleil; alors on la ramasse, & on la met en caisses. On renouvelle ces incisions chaque jour durant la saison, & l'on a soin de ne les faire que d'un côté de l'arbre, & de réserver l'autre pour l'été suivant.

Les mouches cantharides sont un des articles du commerce de Sicile; on les trouve sur plusieurs arbres de l'Etna, dont le suc passe pour être corrosif & astringent; & en particulier sur le pin & le figuier. On dit que ces cantharides de l'Etna sont préférables à celles d'Espagne.

Les marbres de Sicile seroient une source de richesse, si l'on encourageoit l'exploitation des carrieres. Il y en a un grand nombre, & de la plus belle qualité. J'ai vu de ces marbres presque aussi beaux que le jaune ou le verd antique, qui sont aujourd'hui si précieux. Les belles colonnes jaunes, que vous avez sans doute remarquées dans la chapelle royale de Caserte, sont de la première espèce. Il y en a aussi quelques-uns qui ressemblent beaucoup au lapis-lazuli, & au porphyre.

On a trouvé à Centorbi une espèce de pierre douce, qui se dissout dans l'eau: les blanchisseuses s'en servent au lieu de savon; & comme elle en a la propriété, on l'appelle *pietra sapo-*

naro. On y trouve auffi , ainfi qu'en Calabre , la célèbre pierre qui produit des moufférons , lorsqu'elle eft arrofée & expofée à un très-violent degré de chaleur. Mais je ne finirois pas , fi j'entreprendois de décrire les diverfes denrées & les productions curieufes de cette ifle. L'Étna en fournit un plus grand nombre que plusieurs de nos grands royaumes : il raflemble , pour ainfi dire , celles de toute la terre. Outre le bled , le vin , l'huile , la foie , les épiceries & les fruits délicieux de la région inférieure ; les belles forêts , les troupeaux , le gibier , le goudron , le liege , le miel de la féconde région ; la neige & la glace de la troifieme ; fes cavernes offrent un grand nombre de minéraux , & d'autres productions , du cinnabre , du mercure , du foufre , de l'alun , du nitre & du vitriol : de façon que cette montagne merveilleufe produit en même tems tout ce qui eft néceffaire à la fubfiftance & aux plaifirs de la vie (*).

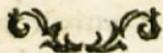
(*) On pourroit cultiver , en fuivant les différentes élévations de la montagne , toutes les efpeces poffibles d'arbres fruitiers ; mais il faudroit que les habitans fuflent plus nombreux , plus laborieux & plus inftruits dans leur métier. Les botaniftes affurent que le cannellier & l'arbre du café fe trouvent fur le mont Etna dans l'état de favegeon , & ne demanderoient que de la culture. Il y croit auffi , à ce qu'on prétend , les plantes aromatiques les plus rares ; mais perfonne ne fe donne la peine de les chercher , & bien

Nous ne sommes plus surpris de l'attachement opiniâtre qu'ont les Siciliens pour cette montagne, & que tous les objets de terreur qu'elle renferme n'aient jamais pu les en chasser. Quoiqu'elle les châtie quelquefois, elle joint, comme un bon pere, des faveurs à ses punitions, afin de ne pas perdre l'attachement de ses enfans. Si elle les traite quelquefois avec une verge de fer, elle répand en même tems sur eux tous les dons de l'âge d'or.

Adieu. Nous allons présenter nos respects au viceroy, & faire nos visites d'adieu. Cette cérémonie m'attriste toujours; mais je n'ai jamais ressenti autant de chagrin, parce qu'il n'est pas probable que nous revoyions jamais les honnêtes gens que nous allons quitter; & nous ne pourrons pas même un jour leur rendre les politesses que nous en avons reçues.

On dit que le vent est très-bon; je porterai vraisemblablement moi-même cette lettre sur le continent, d'où je vous écrirai encore.

moins de les cultiver. Le prince de Biscari est le seul de tous les habitans de Catane, qui ait employé quelques soins pour tirer parti de ce sol brûlant; il a même forcé la nature, & a formé un jardin au milieu de cette lave ou *sciarra*, qui, après avoir entouré le château, a coulé jusqu'à la mer. *Voyage de Riedesel*, page 137.




 LETTRE XXXVIII.

Retour à Naples.

A Naples , le premier août 1770.

APRÈS deux jours d'une navigation agréable , nous sommes arrivés dans cette ville , où nous avons retrouvé avec une joie infinie tous les amis que nous y avons laissés. Nous avons besoin de cette consolation pour oublier la peine que nous avoit causé notre départ de Sicile. Nous resterons encore au moins trois mois ici , jusqu'à ce que la saison du *mal-aria* soit passée. Vous savez combien il est dangereux de voyager dans la Campanie pendant ce tems. Quoique plusieurs de nos plus savans médecins regardent cette opinion comme une erreur populaire , cependant nous ne nous aviserons sûrement pas d'en faire l'expérience.

Nous nous proposons de passer l'hiver à Rome , où nous trouverons probablement des objets d'instruction pour quatre ou cinq mois. Nous irons de là par Lorette , Bologne , &c. à Venise , en suivant la route battue. Nous quitterons alors les campagnes brûlantes de l'Italie , pour parcourir les délicieuses & fraîches montagnes de la Suisse , où la liberté & la simplicité , bannies depuis long-tems de toutes les nations polies , regnent encore dans leur

pureté originelle. La douceur tempérée du climat y annonce celle des habitans. Pendant que les autres peuples sont opprimés & aigris par la tyrannie & la superstition, les Suisses vivent en paix au sein de l'innocence & du bonheur. Mais je dois m'arrêter : vous savez que je suis attaché depuis bien long-tems à ce pays. Nous comptons y passer l'été. Je prévois qu'alors nous ferons rassasiés de l'art, & que nous commencerons à languir après la nature. Elle seule peut procurer quelque plaisir réel ou durable ; & si, en poursuivant le bonheur, elle n'est pas notre guide, nous ne pourrons jamais l'atteindre.

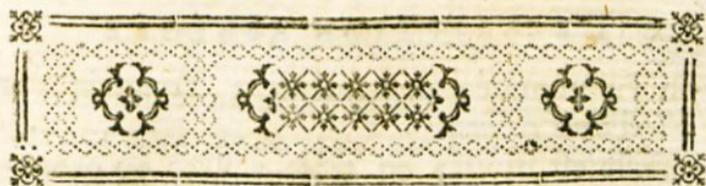
Adieu, mon cher ami. Vous avez été notre fidele compagnon pendant ce voyage, & vous n'avez pas peu contribué au plaisir qu'il nous a causé. S'il vous en a procuré autant, nous vous prierons de nous accompagner encore dans le reste de nos courses. Il faut qu'un homme ait l'imagination bien stérile, s'il se trouve dans la solitude pendant qu'il a des amis avec lesquels il peut converser. Cette confiance fait bientôt disparaître les mers & les montagnes qui nous séparent ; elle excite en nous ces sentimens de sympathie qui rappellent agréablement le souvenir d'un ami. Je ne m'affieds jamais pour vous écrire, que je ne vous voie placé à l'autre côté de ma table ; & je suppose que nous allons nous entretenir des événemens de la journée. Si votre présence ne m'avoit pas

animé, comment aurois-je eu la patience de vous écrire ces énormes lettres? Adieu. Nous allons faire quelques excursions dans le royaume de Naples; & si nous rencontrons quelque chose qui foit digne d'être observé, je vous en ferai part.

Je suis, &c.

FIN des Lettres.





G E O G R A P H I E

DE LA SICILE, (*)

Où l'on donne une idée de l'état actuel de cette isle, relativement à sa population, à son gouvernement, à ses productions & à son commerce.

LA Sicile est la plus grande & la plus considérable des isles de la Méditerranée. Elle est située entre le trente & le trente-troisième degré & demi de longitude, & le trente-sixième degré vingt-cinq minutes, & le trente-huitième degré vingt minutes de latitude. On lui donne deux cents lieues de côtes, & elle s'étend du sud au nord, l'espace de quatre-vingt-dix lieues communes de France, & de cent huit du levant au couchant. Le détroit de Messine, qui la sépare de la Calabre, n'a que trois milles d'Italie dans l'endroit le plus étroit.

Comme la Sicile est d'une figure triangulaire, & terminée par trois caps principaux,

(*) La description suivante nous a paru nécessaire pour compléter la connoissance que M. Brydone donne de cette isle dans ses lettres. Ce n'est d'ailleurs que l'extrait d'un excellent mémoire sur cette isle, dont nous ne connoissons pas l'auteur, & dont nous n'avons pas voulu corriger le style.

on l'a nommée anciennement *Trinacria*, ou *Isle à trois pointes*.

Elle est divisée en trois vallées ou provinces : la vallée de *Mazara* au couchant, & celles de *Démona* & de *Noto* situées au levant.

La vallée de *Mazara*, qui a environ soixante-douze lieues communes de France du midi au nord, & autant du levant au couchant, contient cent douze villes ; elle est arrosée par une vingtaine de petites rivières.

La vallée de *Démona* a environ cinquante lieues communes de France d'étendue, le long de la côte orientale, dans la mer Ionienne, soixante-quinze dans sa partie septentrionale le long de la mer de Toscane, & soixante-deux dans sa plus grande largeur d'une mer à l'autre : on y compte cent trente-quatre villes.

Révolutions de la Sicile.

Cette isle fut d'abord nommée *Sicanie*, parce que *Sicanus*, roi des Ibériens, s'y établit & lui donna son nom. Les *Sicules*, chassés du pays Latin par les Aborigènes, vinrent l'habiter ensuite, partagèrent l'isle avec les Sicanien, & lui donnerent aussi leur nom, qui a prévalu. La Sicile a été peuplée d'ailleurs, en différens tems, par plusieurs colonies grecques. Il s'y forma divers états, dont le principal fut celui de Syracuse, possédé successivement par Denis, Agathocle, & Hieron. Les Romains & les Carthaginois se la disputèrent pendant long-tems ;

& enfin, les premiers ayant prévalu, elle fut soumise à la république romaine jusques vers l'an 440 de Jésus-Christ, que les Vendales s'en emparèrent. Bélisaire, général de l'empereur Justinien, l'enleva à ces barbares en 525, & elle demeura soumise aux empereurs de Constantinople jusques vers l'an 828, qu'elle devint la proie des Sarrafins. Robert le Bossu, second fils de Tancrede, prince Normand, en chassa ces infidèles, & prit le titre de *comte de Sicile* en 1080. Roger son fils fut couronné roi des deux Siciles, c'est-à-dire, de la Sicile proprement dite, & du royaume de Naples, en 1130 par l'anti-pape Anaclet, & en 1139 par le pape Innocent II. Il transmit ce double royaume à ses descendans, qui en jouirent jusq'en 1282. Pierre III, roi d'Arragon, qui avoit des prétentions sur ces états, comme mari de Constance, fille de Mainfroi, bâtard de l'empereur Frédéric II, roi des deux Siciles, s'empara à cette époque, de la Sicile proprement dite, après les fameuses vèpres siciliennes, où l'on égorga, le jour de pâques, à l'heure des vèpres, par une conjuration préméditée, tous les François qui étoient dans l'isle. Le roi d'Arragon la transmit à ses descendans, rois d'Arragon & d'Espagne, qui en ont joui jusq'en 1706. L'archiduc Charles, qui en fut ensuite empereur sous le nom de *Charles VI*, la prit alors à Philippe V, roi d'Espagne. Elle fut cédée en 1713, par le traité d'Utrecht, à Victor-Amédée, duc

de Savoie , qui en a joui jufqu'en 1718 , que les Efpagnols la reprirent. Les Autrichiens , avec le fecours des Anglois , la leur enleverent deux ans après ; & l'empereur Charles VI donna alors la Sardaigne en échange au duc de Savoie. Le premier fut dépoſſédé de la Sicile par l'Eſpagne en 1734 ; & enfin ce royaume , avec celui de Naples , eſt reſté à l'infant Don Carlos , fils de Philippe V , roi d'Eſpagne , par les traités de Vienne de l'an 1735 & de l'an 1738.

Population & nombre de feux.

Un pays ſi beau , ſi vaſte , ſi abondant , eſt très-peu peuplé ; on ne lui donne en tout que 1,600,000 habitans.

Il eſt même très-peu probable que ce nombre y foit , ſi l'on conſidère la dépopulation ſurvenue depuis 1714.

La capitale renferme preſque un dixième des habitans du royaume. Une carte géographique de Sicile , faite en 1714 par Carlo Vintimiglio , & revue en 1744 par Agatino Daidone , natif de la Caſcibiéta , montre l'étendue des trois provinces , des neuf diocèſes , des dix ſergenteries , des littorali , appartenant à chaque bourg ou ville maritime ; elle indique encore le nombre des habitans dans chaque endroit. Voyez les notices qu'elle donne ſur tous ces ſujets.

Nombre des villes royales ou domaniales , quarante-deux ; des villes baronnales , trois cents dix.

Nombre des feux & des habitans, en l'année 1714; savoir, 268,163 feux, faisant 1,123,163 habitans, à raison d'environ quatre par feu.

Population des Villes.

Dans ce nombre étoient compris 10,000 habitans à Palerme, sans les ecclésiastiques, qui seuls faisoient 40,000 personnes. Messine avoit alors, 40,313 habitans; Catane, 16,222; Syracuse, 17,205; Trapani, 16,620; Modica, 18,975; Girgenti, 11,377.

Le paysan, en Sicile, est propriétaire; il paie son cens. Le mot de *feu* se prend, en Sicile, à la lettre, c'est-à-dire, qu'il signifie une famille.

Productions de la Sicile.

La Sicile est, sans contredit, un des plus beaux pays de l'Europe: on peut avec raison l'appeller *le jardin de l'Europe*. Son terroir, imprégné d'une quantité de particules nitreuses, est de la plus grande fertilité. Les deux provinces de Noto & de Mazara abondent en bled, comme celle de Démona en fruits. Les pâturages les plus gras sont arrosés d'une quantité immense d'eaux de source, dont quelques-unes sont minérales & salutaires pour la guérison de différentes maladies. L'isle produit les simples les plus rares, d'excellens vins, de l'huile, des cannes à sucre, des mûriers en grand nombre pour la nourriture des vers à

foie, de la manne, du safran, des fromages, des laines. Il s'y trouve des carrieres d'alun, de vitriol, de soufre, & beaucoup de salpêtre; des montagnes pleines de sel fossile; près d'Enna de Castro-Girranni, des marais salans; à Marfala-Frapanix, des mines de plomb, de fer, de cuivre, peut-être d'or & d'argent; des carrieres de marbre, de toutes sortes de porphyres, de pierres précieuses, telles que des émeraudes & des agates, & beaucoup de corail. Les anguilles du Faro, & le poisson appelé *épée*, sont très-estimés. La province de Démona est particulièrement riche en foie, en huile & en mines. La campagne de Messine est plantée d'oliviers, de figuiers, d'orangers de cèdres; celle du val de Noto est très-fertile. Les bestiaux deviennent si gras aux pâturages de Catane, qu'il faut les saigner pour qu'ils ne suffoquent pas. On y recueille beaucoup de miel. Les environs de Piazza, dans le milieu de l'isle, sont délicieux, & abondent en sources & en ruisseaux qui serpentent parmi de petits bois de pins & de coudriers. Le viceroi de Sardaigne, comte de la Trinité, qui y a été avec le roi Victor-Amédée, assure qu'il ne connoît point de paysage si enchanteur. Des campagnes couvertes de thym, de calamente & d'autres herbes odoriférantes, se trouvent autour de Raguse. L'isle produit encore des chevaux, des bêtes à cornes, des amandes, des pistaches; en un mot, il ne lui manque presque que les épices.

On y compte jusqu'à trente-une différentes fortes de marbres durs, plus de trois cents d'agate, de béryl, de jaspe, & d'autres pierres précieuses.

Mines.

Les mines, dans ce royaume, étoient abandonnées depuis le départ des Saxons, qu'on avoit appellés pour les faire exploiter. Le roi a ordonné depuis peu de reprendre ces travaux.

ÉTAT DU GOUVERNEMENT DE SICILE.

Le Viceroi.

Dans l'absence du roi, le viceroi est la première personne en Sicile; sa résidence est à Palerme. Selon l'établissement de Ferdinand le Catholique en 1488, cette charge ne doit se donner que pour trois ans; mais on proroge souvent la commission. Le viceroi actuel, originaire du duché de Parme, a été continué deux fois dans cette place; il commande, comme lieutenant & capitaine-général, toutes les troupes du royaume, & préside à tous les tribunaux de justice & de finances. En qualité de légat *à latere* du souverain pontife, il siege dans les fonctions de la chapelle du roi, sous un baldaquin, assisté de tout le *sacro-consiglio*; dans la cathédrale, il a un trône plus élevé que celui de l'archevêque, qui va à sa rencontre. Ses appointemens sont de 40,000 écus de Sicile par an (environ 210000 livres). La nomination de

toutes les charges municipales & militaires du royaume est un de ses droits : cependant l'exercice de ce droit est plus ou moins limité, selon les circonstances.

Le viceroy est assisté d'un ministre qu'on appelle *consulteur*. Charles-Quint institua cette place : il doit être juriconsulte, & siege de droit à tous les tribunaux, particulièrement dans les causes fiscales, étant défenseur & protecteur du trésor-royal.

Tribunaux.

Les tribunaux du royaume sont au nombre de quatre :

La grande Cour Royale.

I. Le tribunal de la grande cour royale a le premier de tous les départemens du royaume : il connoît en dernière instance de toutes les causes. Six juges composent ce tribunal, dont trois forment la grande cour civile, & trois la grande cour criminelle : ils changent de chambre au bout de l'année ; & après deux ans, on leur en substitue de nouveaux. Le président, qui est le chef du *sacro-consiglio*, reste toujours en place. Un avocat fiscal intervient à toutes les causes qui intéressent le fisc.

Le Patrimoine Royal.

II. Le tribunal du patrimoine royal, nommé autrement *della regia camera*, dirige l'admi-

niftration de tous les revenus du roi. Ce département est composé de fix miniftres qu'on nomme *maeftri razionali*, dont trois font jurifconfultes perpétuels, que l'on appelle de *robe longue*; ils font juges entre les particuliers & le fisc. Les trois autres, de l'ordre équeftre, ou de robe courte, préfident uniquement à l'adminiftration économique & au trésor. Le préfident, qui est à vie, est chargé de la partie des dépouilles & rentes des églifes vacantes; un confervateur-général pour les intérêts du roi; un avocat fiscal à vie, qui examine les refcrits de la cour de Rome, qui doivent être exécutés dans tout le royaume. Chacun des fix confeillers a fa tâche particuliere: l'un, les galeres; l'autre, les ponts, chauffées, & les fortifications; un troifieme, les appointemens des miniftres du roi. Trois collecteurs levent les deniers arriérés dus au roi par les villes & les campagnes.

La Giunta.

III. Le tribunal de la Giunta exerce à Mefine, depuis que cette ville a perdu fes privileges, la même juridiction que la chambre à Palerme; il décide les différends entre les tribunaux ecclésiastiques.

Le Confiftoire.

IV. Le tribunal du confiftoire, nommé encore *tribunale della sacra regia confienza*, est com-

posé de trois juges de robe, que le roi élit tous les deux ans, & nomme *conseillers royaux*. Il décide les causes qui, par voie d'appel ou de révision, y sont portées après le jugement des deux premiers tribunaux.

La Monarchie.

¶ Le tribunal de la *monarchia regia* est une des plus singulieres prérogatives des souverains de la Sicile. Le pape Eugene III conféra au roi Roger une juridiction absolue & indépendante pour le spirituel, comme pour le temporel: de là vient que le roi de Sicile est légat-né. Les papes Urbain II & Adrien IV confirmèrent ce beau privilege. Le tribunal est composé d'un ministre ecclésiastique, docteur en droit canon, que l'on appelle à Palerme, *monsignor della monarchia*; d'un avocat fiscal, d'un procureur. Il exerce en Sicile la même juridiction qu'exerceroit un légat du pape dans le royaume de Naples; il est juge ordinaire dans toutes les causes qui regardent les abbayes de collation royale, & les églises indépendantes de leurs ordinaires; il connoît, par voie d'appel, des sentences de tous les tribunaux ecclésiastiques; & pour cela il entretient des cours subalternes dans toutes les villes de l'isle, & à Malthe même.

F I N A N C E S.

Tribunal de la Croisade.

Un autre grand tribunal ecclésiastique dans l'isle,

l'isle, est celui de la croisade. Une bulle d'Urban II, de l'année 1095, accordoit aux sujets des souverains qui alloient se croiser en Palestine, beaucoup d'indulgences, & entr'autres privileges, celui de manger du laitage pendant le carême. Alexandre VI renouvella cette bulle, particulièrement en faveur de Ferdinand le Catholique, pour les royaumes d'Espagne & de Sicile. L'archevêque est, par délégation du saint-pere, commissaire-général de ce tribunal; il a ses tribunaux subalternes dans toutes les villes de l'isle & à Malthe. L'argent qui se paie pour avoir cette dispense, fait annuellement une somme de 100000 écus (525000 livres), lesquels, puisqu'il n'y a plus de guerre contre les infideles, doivent servir à l'entretien des galeres.

Magistrats de Palerme.

La ville de Palerme a ses magistrats particuliers, qui sont, 1°. le capitaine justicier, qui administre la justice criminelle; il est chef de la noblesse, & il suit immédiatement le viceroi dans les cérémonies solennelles. 2°. Le préteur, qui dirige l'économie de la ville, & tient un consulteur pour les affaires de l'annone & des consulats: il est député perpétuel du royaume, chef de l'ordre domanial dans le parlement, & jouit des prérogatives de capitaine-général dans l'absence du viceroi. 3°. La cour capitanaie & prétorienne

consiste en trois juges , citoyens de Palerme ; qui sont élus chaque année par le roi ; ils assistent le capitaine dans la décision des affaires criminelles , & le préteur dans les délibérations sur les finances. Ces deux officiers cependant n'ont ni voix ni signature , excepté le préteur dans les affaires qui regardent la banque publique & l'annone. 4°. Le sénat de Palerme est composé du préteur , & de six patriciens que le roi nomme , qui portent la toge comme les anciens sénateurs romains , & prennent soin principalement de ce qui regarde la police des grains & des vivres. Les sénateurs sont grands d'Espagne de la première classe : les députés de la place exécutent les ordres du sénat.

ADMINISTRATION ÉCONOMIQUE DE PALERME.

Prérogatives de la religion de Malthe.

La ville de Palerme , quant à l'économie , est divisée en quatre quartiers. La religion de Malthe jouit de la belle prérogative d'être regardée comme le cinquième quartier de Palerme , en vertu de quoi elle doit être fournie de vivres & de toutes les subsistances , préalablement à Catane , à Messine , & à toutes les autres villes du royaume : elle a aussi le droit d'entrée franche de taxe pour tous les vaisseaux de guerre. Les Siciliens se plaignent que la religion abuse beaucoup de la franchise des traités , & qu'elle tire

de chez eux, en bestiaux & en vivres, beaucoup au-delà de la quantité accordée par les privilèges. La ville d'Auguste, presque toute habitée par les Malthois, facilite beaucoup ces fortes de contrebandes. Mais que peuvent désirer de mieux les colons, que la vente de leurs denrées ?

Sept grandes dignités du royaume.

Les grandes dignités du royaume sont les sept suivantes, qui dans les tems passés étoient d'un très-grand relief. 1°. Le maestro-portalono a l'inspection des magasins à grains, & de tout ce qui regarde le commerce des denrées. Il a sous lui des officiers subalternes dans les ports de mer, & il dépend lui-même du tribunal des finances. 2°. L'auditeur-général prononce sans appel sur tous les crimes commis dans les palais du roi, par les infidèles, ou par des militaires; il a un avocat & un procureur-fiscal. 3°. Le grand-amiral; sa juridiction s'étend sur les mariniers, tant pour le civil que pour le criminel: cet emploi a été réuni à la chambre. 4°. *Il protonotajo*, ou chancelier, exerce sa juridiction sur les notaires du royaume, expédie les patentes pour tous les emplois, lit les propositions quand le parlement est assemblé, tient le protocole dans ce cas; au couronnement du roi, il lit le serment de fidélité que doivent lui prêter les trois ordres du royaume, & celui que le monarque doit prononcer pour le maintien des

capitoli ou des privilèges de la ville de Palerme ; laquelle cérémonie se fait encore à l'installation d'un viceroi. 5°. Le protonotaire *della camera regiale* exerce le même emploi dans les six villes qui furent le domaine particulier des reines de Sicile, jusqu'à ce qu'après la mort de Germain de Foix, veuve de Ferdinand le Catholique, on les réunit au domaine de la couronne. Voici le nom de ces six villes, Syracuse, Lentini, Carlentini, San-Filipo, Mineo & Virini. 6°. *Il maestro secreto*, ou secrétaire du royaume ; il est procureur-général de toutes les secrétaires du royaume, peu de villes exceptées. On appelle *secretari* des commis préposés à l'administration des revenus royaux & gabelles : tous ces secrétaires sont comptables au *maestro secreto*. 7°. Le lieutenant *delle regie fiscalie* : c'est un trésorier-général-criminel, qui administre tous les biens séquestrés ou confisqués par la chambre pour crime de félonie ; il a son protonotaire.

Les trois Etats du royaume.

Les états du royaume de Sicile sont composés de trois ordres de sujets. L'ordre militaire contient tous les barons obligés au service de l'arrière-ban ; leur chef est par sa place le premier noble de tout le royaume. L'ordre ecclésiastique est composé de tous les archevêques, évêques, abbés, prieurs, commendataires & bénéficiers de patronage royal ; à la tête de celui-ci, est l'archevêque de Palerme. L'ordre

domanial, que forment les quarante-trois villes royales différentes des villes baronales, sujettes à des barons du royaume. On dit que le roi Roger partagea le royaume de Sicile en trois portions ; celle des militaires fut donnée à des feudataires, avec obligation de fournir au roi, en cas de besoin, un certain nombre de troupes à pied & à cheval. Les trois ordres du royaume assemblés forment le parlement ; il dépend du souverain de le convoquer quand il lui plaît. Quiconque ne peut comparoître, envoie un procureur ; les villes envoient des députés ; Palerme & Catane exceptées, qui envoient des ambassadeurs. Le viceroi ouvre le parlement, en exposant les propositions du roi ; il se retire ensuite, pendant que les états délibèrent. Les Siciliens prétendent pour cela comparer leur parlement à celui d'Angleterre. Avant la fin du parlement, le viceroi élit douze députés. Leur autorité dure jusqu'à la convocation du nouveau parlement, & ils sont les procureurs & les défenseurs de la nation. La répartition des sommes accordées au roi, se fait par les trois ordres ; Palerme y contribue pour un dixième de toute la somme.

La Noblesse.

Le royaume de Sicile fourmille de nobles ; tous ne sont cependant pas barons du royaume : ce nom n'appartient qu'aux seigneurs de grands fiefs, qui ont voix au parlement, & y forment

l'ordre militaire. On compte jusqu'à trois cents soixante-huit familles de barons, dont les uns ont le titre de princes, d'autres celui de ducs, marquis ou comtes : ils jouissent du *mero & mixto imperio* ; c'est-à-dire, ils peuvent condamner à mort leurs vassaux, après en avoir informé le viceroi.

Revenus de la Noblesse.

Les revenus de la noblesse Sicilienne consistent principalement dans la vente de leurs bleds, & le commerce de cette denrée de première nécessité n'étant pas entièrement libre, comme nous l'expliquerons ci-dessous, les prix des grains ne sont pas fixés sur le taux du marché général de l'Europe : on voit bien qu'ils sont très-inégaux d'une année à l'autre ; aussi s'en apperçoit-on à la différence très-marquée dans la dépense de cette noblesse.

Le Clergé.

Il y a dans l'isle trois archevêchés & huit évêchés. L'archevêque de Palerme, primat de Sicile, chef de l'ordre du clergé dans le parlement, a environ 16000 écus de Sicile de revenu : ses suffragans sont les évêques de Girgenti, de Mazara, de Malthe, dans l'isle de ce nom. L'archevêque de Messine a le plus grand diocèse, & le moins de revenu : ses suffragans sont l'évêque de Céfalu, celui de Lipari dans l'isle de ce nom, & celui de Patti. L'archevêque de

Montréal a un diocèse très-petit ; mais c'est le plus riche prélat de tout le royaume. Il a 72000 écus de rente ; mais le roi en retient la moitié pour des pensions. L'archevêque est seigneur temporel de Montréal ; il nomme le gouverneur de cette ville : ses suffragans sont l'évêque de Catane & l'évêque de Syracuse.

Fonds du Clergé.

Le clergé possède un tiers de tous les biens-fonds de l'isle. Il y a vingt-une différentes confréries dans la ville de Palerme, outre quarante-six couvens de religieux, & vingt-cinq monastères de religieuses.

Quand le comte Roger fit le partage de la Sicile, il donna un tiers des terres au clergé : aussi l'évêque de Catane étoit-il autrefois seigneur fuzerain de la ville de Catane, du mont Gibel & de tout le pays d'alentour. On a trouvé dans la suite, le moyen de restreindre un peu cette puissance du clergé, qui devoit prépondérante.

Le clergé du royaume de Naples est encore plus riche. En 1726, le gouverneur informa l'empereur Charles VI, que les deux tiers des biens-fonds du royaume étoient dans des mains-mortes ; & depuis cette année jusqu'à présent, le clergé a encore fait des acquisitions immenses, particulièrement les moines qui se nomment *servites*. La loi si sage, qui vient d'être publiée

dans le Mantouan, feroit bien nécessaire dans ces deux royaumes. On est indigné de ne voir que des payfans couverts de haillons, & souvent tout nus, dans un pays qui est le plus beau de l'Europe.

Revenus royaux.

Les revenus annuels du royaume de Sicile consistent dans les impositions sur les universités du royaume, tant séculières qu'ecclésiastiques; les dons ordinaires ou extraordinaires, les fermes, les gabelles, & les droits & taxes: on les fait monter en tout à plus d'un million d'écus (*). Cependant, selon un état des revenus du roi de Naples, de l'année 1748, ils n'étoient évalués que 324000 ducats napolitains. Le dépositaire de ces deniers à Palerme est le trésorier-royal, c'est-à-dire, un ministre du *sacro-consiglio*, qu'on appelle *magistro del real patrimonio*.

La seule ferme du tabac en Sicile, rapporte annuellement 330 à 350,000 écus. On le tire de Salonique; il est jaune: le tabac noir que les marchands de Gènes comptoient fournir, n'a point trouvé d'approbation.

Troupes.

Les troupes de terre dans l'isle sont ordinairement sur le pied de 10000 hommes, infan-

(*) L'écu de Sicile vaut 5 liv. 5 sols de France.

terie & cavalerie, qui, en cas de besoin, s'augmentent jusqu'à 22000.

Marine.

Quant à la marine, le royaume de Naples a ordinairement deux vaisseaux, deux frégates & quatre chébecs.

Milice du pays.

Les dix sergenteries du royaume fournissent environ 1600 hommes de cavalerie & 10000 fantassins.

Commerce.

Les villes de Palerme & Messine sont les entrepôts de tout le commerce de la Sicile.

Il y a quelques années qu'on établit à Messine une compagnie royale de commerce. On obligea tous les négocians de Messine de contribuer aux fonds de cette compagnie; on fit un fonds d'environ deux millions de France. Avec ce capital, la compagnie auroit dû faire des gains d'autant plus grands qu'on lui accorda deux privilèges exclusifs, celui de l'importation du lin & des cuirs du Levant. Cependant les monopoles ont ruiné les fabriques du pays; & la compagnie, qui n'en a point profité, s'est dissoute depuis peu.

Caractère de la nation.

Les nobles Siciliens voyagent beaucoup; & il y en a parmi eux qui ont tiré parti de leurs

voyages. Ils font extrêmement prévenans envers les étrangers, & ils font plus vifs & plus pénétrans que les Napolitains. On en trouve plusieurs qui s'adonnent aux sciences. Ils tâchent de mettre du goût dans l'ameublement de leurs maisons. Le luxe en équipages est excessif à Palerme ; il y a jusqu'à des artisans qui vont en carrosse par la ville. Les femmes Siciliennes font très-enjouées ; leur teint est assez beau, pour un climat aussi méridional. Les nombreuses familles de Palerme rendent témoignage de la fécondité des Siciliennes. La nation aime beaucoup à plaider : aussi y a-t-il une infinité d'avocats & de légistes ; les dispositions féodales font naître des procès éternels. Le Sicilien ne paroît pas avoir un génie créateur ; mais il est habile à imiter. Le pouvoir de l'inquisition en Sicile, contribue beaucoup à conserver l'ignorance dans l'isle. Le saint-office, à la requisition des jésuites, a fait enlever dernièrement au seul libraire François qu'il y ait à Messine, une quantité de livres, sans aucun discernement, & entr'autres la physique de s'Gravesande . . . Malgré cela, il se trouve en Sicile des personnes à qui cette oppression donne le desir de s'éclairer. Dix personnes à Messine ont formé, depuis plusieurs années, une espece d'académie des sciences, qui s'assemble toutes les semaines à huis ouverts, chez un d'entr'eux. Cette assemblée, à laquelle il manque encore l'approbation du roi, se nomme *des*

réparateurs. Il n'y a presque point d'industrie dans cette isle. Le Sicilien qui a tant de matieres premières, ne fait pas les façonner, ni même en tirer parti, par un commerce libre; & c'est par cette raison que la dépopulation de l'isle va en augmentant. Peut-être la seule république de Syracuse avoit-elle anciennement autant de sujets que toute la Sicile a présentement d'habitans. Le peu de sûreté qu'il y a à voyager en Sicile, ne donne guere bonne opinion des Siciliens : les brigands sont protégés ouvertement par quelques barons du royaume.

Nous croyons devoir ajouter ici un portrait des Siciliens, tiré du *Voyage* du baron de Riedesel.

Cette nation, ainsi que tous les peuples méridionaux, possède beaucoup de finesse, de pénétration & de talens; mais elle est en même tems fort adonnée à cette mollesse, à ce penchant à la volupté, à cet esprit de ruse & d'artifice, qui semblent généralement s'augmenter à mesure qu'on s'avance vers le midi. Ce feu si étonnant qui les anime, n'est point accompagné chez eux de la moindre apparence de ce phlegme si nécessaire aux artistes dans l'exécution: ce qui se manifeste non seulement chez leurs peintres & chez leurs sculpteurs, mais encore chez leurs poètes, dont tout fourmille dans ce royaume, même parmi le peuple, surtout de ces poètes qu'on nomme *improvisateurs*. On les voit tous préférer le plaisir de produire

de nouvelles pensées, au soin de les repasser, de les perfectionner, de les purger de leurs fautes. On voit bien que la nature, dans ce climat, n'opere plus dans ce juste milieu entre le froid violent & l'excessive chaleur qui produit cet heureux phlegme. Un sel âcre agit sans cesse sur leurs nerfs; & rien n'est plus commun en Sicile, qu'une maladie qu'ils nomment *umori salſi* (humeur salée); ce qui pourroit bien, au reste, n'être qu'une suite de la façon dont ils vivent, & sur-tout des excès qu'ils font en sucrerie. Quoi qu'il en soit, cette âcreté d'humeur les rend inquiets, impatiens; & cette disposition, jointe au feu immodéré qu'ils portent au dedans d'eux, se manifeste souvent par les actes les plus violens. Voilà pourquoi les effets de la jalousie & de la vengeance sont si terribles chez eux, & qu'ils surpassent à cet égard toutes les autres nations (*). Ce même

(*) Voici un exemple qui vous prouvera jusqu'à quel point les Siciliens sont portés à la vengeance, & les traces profondes qu'a faites chez eux l'ancien esprit républicain. Du tems de l'empereur Charles V, il se forma à Trapani une confrairie sous le nom de *confraternita di San Paolo*, dont l'institution & le vœu consistoient à prononcer des jugemens sur les actions & la conduite de leurs magistrats, de leurs concitoyens & de chaque habitant de la ville. Quiconque avoit été condamné par toute l'assemblée, étoit perdu sans ressource; & celui des membres de la confrairie que l'on chargeoit de l'exécration de l'assassin,

mélange qui compose leur caractère, produit aussi quelquefois un héroïsme & un stoïcisme dont on pourroit tirer le plus grand parti. Je puis vous en citer quelques traits. Dans le tems que le brigand *Testalunga* infestoit la Sicile avec sa troupe, *Romano*, son ami & son confident, eut le malheur d'être pris. Il étoit en quelque façon le lieutenant de *Testalunga*, & après lui le premier de la troupe. Le pere de ce *Romano* fut arrêté dans le même tems, & emprisonné pour crime; on lui promit sa grace & sa liberté, si son fils vouloit se prêter à trahir *Testalunga* & le leur livrer. Le combat entre la tendresse filiale & l'amitié jurée fut des plus violent chez le fils; mais le pere lui-même lui persuada de donner à l'amitié la préférence sur l'amour filial, qui seroit, disoit-il, avili, s'il le faisoit éclater, dans ce moment, au prix d'une trahison. *Romano* se rendit à l'avis de son pere, & fut fidele à son ami. *Testalunga* lui-même ayant été pris par la suite, on ne put jamais, malgré les tortures les plus cruelles, l'engager à trahir aucun de ses compagnons, & il garda jusqu'à la fin le silence le plus profond sur ce qui les concernoit.

Le trait suivant offre un bel exemple d'un véritable amour mis à la plus forte épreuve. Un prince d'une des plus nobles familles de Pa-

étoit obligé d'obéir sans réplique, & d'expédier en cachette cet homme ainsi condamné secrètement par cet abominable tribunal.

lerme, vivoit dans un commerce secret & très-intime, avec une demoiselle de même condition que lui : cette intrigue aboutit au mariage, mais un peu tard, puisque la dame accoucha d'un fils deux mois après ses noces. La honte, dans un pays où les impressions de l'honneur sont si fortes, le desir de se mettre à couvert des propos que cette aventure feroit tenir à toute la ville, l'espoir enfin de voir bientôt succéder d'autres enfans à celui-ci, engagerent les deux époux à le soustraire à la connoissance du public, & à remettre le soin de son éducation & de sa subsistance à un paysan. La chose demeura secreta jusqu'au moment que la mere se voyant à l'article de la mort, se crut obligée, pour l'acquies de sa conscience, de révéler tout le mystere. On fit aussitôt revenir de la campagne ce fils, qui parut plus étonné que réjoui de son changement d'état : il déclara d'abord, qu'il ne s'y soumettroit qu'à condition qu'on lui permettroit d'épouser une payfanne charmante qu'il aimoit. Cette demande n'ayant pas pu lui être accordée, il renonça à toutes ses prétentions en faveur de son frere, & reprit joyeusement l'état dans lequel il avoit été élevé. Il y vécut content, avec l'objet de sa tendresse, dans une obscure, mais heureuse médiocrité. Avouez, mon ami, que ce seroit là un beau sujet à mettre au théâtre, & qu'il mériteroit d'être manié par un *Voltaire* ou par un *Métastase*.

Il se trouve encore par-ci par-là des traits de

reſſemblance entre les anciens Siciliens & ceux de nos jours, quoique les nombreuses mutations d'habitans, de ſouverains & de formes de gouvernement, aient rendu ces traits un peu rares. Les phyſionomies grecques y ſont encore aſſez fréquentes, ſur-tout le long des côtes ſeptentrionales & orientales; & l'on y voit un grand nombre de beautés en hommes & femmes, mais plus dans l'autre ſexe que dans le nôtre : ce qui eſt tout le contraire du climat de Naples, qui produit de très-belles figures en hommes, tandis qu'il n'eſt pas aſſi favorable au beau ſexe. Les Siciliennes aiment ſincèrement & avec violence, & font voir que leur ſexe eſt capable de conſtance & de fidélité. Une autre choſe qui leur reſte des Grecs, c'eſt cet empreſſement des habitans à exercer l'hôpitalité envers les étrangers. Je vous ai raconté à quel point j'en avois fait l'épreuve dans tous les lieux de la Sicile que j'ai viſités; j'ai été dans le cas de jouir des effets de ce caractère hôpitalier, & j'y ſuis tellement ſenſible, que je me ferai toute ma vie un devoir de payer, en toute occaſion, à ces généreux inſulaires le tribut de mon hommage & de ma reconnoiſſance. Cette jalouſie nationale des anciens Grecs, & ce deſir de paſſer pour plus ancien, pour plus puiffant, pour plus célèbre que les autres, domine encore dans toutes les villes de la Sicile. Palerme & Meſſine ſe diſputent aujourd'hui la prééminence, comme autrefois Athenes & Lacédémone. Girgenti &

Syracuse font en rivalité pour les antiquités qui s'y font conservées; Manara & Sciacca, parce que la première prétend être l'ancienne Sélinunte; & l'autre, *Thermæ Selinuntinæ*. Il n'en est aucune où je n'aie trouvé de ces sortes de prétentions. L'ancienne débauche & l'intempérance dans les repas & dans la boisson ont entièrement disparu (*). Les Siciliens sont aussi sobres qu'il soit possible de l'être; & l'ivrognerie est pour eux le plus grand des vices, celui qui leur inspire le plus d'horreur. On y aime les mets sucrés & tous les genres de sucrerie, au-dessus de tout; de façon qu'on ne sauroit faire de repas sans quelque plat apprêté au sucre. Les fruits, les productions de la terre, le gibier, le poisson, y sont exquis; & les vins le seroient aussi partout, si l'on mettoit plus de soin & d'habileté dans leur fabrication. Ils ont diverses especes d'oiseaux qui ne se trouvent qu'en Sicile, tels que le framolin, qui est de la grosseur d'un coq de bruyere, & d'un goût délicieux; le paon sauvage, & d'autres encore. Dans leur économie champêtre, on retrouve à chaque pas *Théocrite* & ses descriptions. Ces nombreux troupeaux de chèvres qui cherchent sur les collines les herbes propres à leur nourriture; cette grande espece de moutons & de béliers, au ventre de l'un desquels *Ulysse* s'attacha pour s'échapper de

(*) M. Brydone ne pense pas de même.

la caverne de Pholyphème ; cette quantité de bêtes à cornes de couleur rougeâtre & de petite taille : tout retrace les différens tableaux de ces églogues , peints dans la nature & dans la réalité. Les bergers se disputent encore entr'eux le prix du chant , & déposent une houlette ou une pannetière pour le vainqueur. Le climat est si doux & si favorable , qu'ils peuvent passer toute l'année dans les champs ; ils habitent des huttes de paille , & les bestiaux restent jour & nuit en plein air.

Le peuple en Sicile fait usage d'un habillement tout particulier , qui me parut d'abord entièrement opposé à la nature du climat ; car les hommes portent des bonnets de couleur , & jamais de chapeaux ; ce qui est très-incommode dans la grande chaleur : ils se couvrent d'ailleurs d'une multitude de capes ou capotes qui ont toutes un capuchon semblable à ceux des capucins. J'ai vu des hommes qui voyageoient à cheval , mettre jusqu'à quatre de ces capotes l'une sur l'autre , & en ôter ou en remettre une partie , selon le tems qu'il faisoit. Mais comme dans un pays où le soleil est si ardent , dans une isle où les vents varient & passent si brusquement du chaud au froid & du froid au chaud , il est très-aisé d'être saisi tout-à-coup par le froid , & de gagner une pleurésie , maladie effectivement fréquente en Sicile ; le soin qu'ils prennent de s'en garantir en se couvrant beaucoup , est fondé en raison , & des plus naturels. Les

femmes de la campagne ont conservé quelque chose de l'habillement grec dans le voile qui leur entoure la tête, & dans la large ceinture dont elles se ceignent. Dans les villes, elles portent, suivant l'usage espagnol, de grandes failles noires. La noblesse de Palerme tâche d'imiter les modes françoises, comme le reste de l'Europe.

Les assassins ne sont plus si fréquens chez les Siciliens qu'ils l'étoient autrefois, quoiqu'il leur arrive encore de tems en tems d'immoler des victimes à leur jalousie ou à leur ressentiment.

Il y avoit autrefois à Palerme & à Messine un prix fait pour expédier un homme; il n'en coûtoit que dix, onze ou douze sequins: actuellement que la chose n'arrive pas si souvent, il en coûteroit beaucoup davantage. Comme la jalousie va toujours en diminuant, & qu'il n'existe plus de factions politiques dans le pays, ces événemens deviennent de jour en jour plus rares. Les dames de Palerme jouissent d'une grande liberté, comme dans tout le reste de l'Italie; & les maris commencent à rougir de cette jalousie attachée au terroir. Ils aiment à recevoir les étrangers, & l'on y passe son tems fort agréablement.

Depuis quelques années que la Sicile vend très-avantageusement ses denrées au dehors, il y a beaucoup d'argent dans le royaume: le cultivateur sur-tout a gagné considérablement à

ce commerce. Malgré l'exportation , rien de ce qui sert à la vie n'y est cher : ce qui peut venir de la grande abondance des denrées & d'une population peu nombreuse ; car on ne compte pour toute l'isle que douze cent mille ames : ce qui est très-peu de chose , eu égard à son étendue , à sa fertilité , & à ce qu'elle contenoit autrefois.

En un mot, le climat , le sol de la Sicile & ses productions sont encore aussi bons qu'ils l'aient jamais été ; mais l'inestimable liberté dont jouissoit l'ancienne Grece , la population , la puissance , la magnificence & le bon goût n'y existent plus ; & les habitans peuvent dire , *fui-mus Troes*. Cependant Solin a toujours eu raison de dire : *Quidquid Sicilia gignit , sive soli fecunditatem , sive hominum ingenia spectas , proximum est iis quæ optima dicuntur.*

Isles appartenantes à la Sicile.

Les petites isles appartenantes à la Sicile , sont les suivantes : 1^o. Les isles de Lipari , au nord de la Sicile , au nombre de onze , s'appelloient anciennement *isles Vulcaniennes* ou *Eoliennes*. La plus grande se nomme *Lipari* , a six lieues de long , & un évêque dans la ville capitale. Plusieurs d'entre ces isles sont désertes ; quelques-unes sont remplies de soufre dont les veines se voient même extérieurement , de bains chauds , d'alun , de raisins-de-corinthe , & de coton. L'une d'entr'elles , nommée *Stromboli* ,

est célèbre par son volcan, qui jette du feu toute l'année. La malvoisie de Lipari est très-bonne; le terroir est très-fertile, les habitans industrieux & bons navigateurs. Avant l'année 1609, ces isles étoient censées appartenir au royaume de Naples; mais depuis cette année, elles font partie du royaume de Sicile.

2°. La Pantelerie a trente milles de circuit; elle est distante de cinquante milles du Cap-Bon en Afrique, & de trente-six lieues de Malthe vers l'ouest. Cette isle contient trois mille habitans, tous bien aguerris, bons arbalétriers. L'isle produit du bon bétail, des olives, des figes, des raisins & des capres. Le prince de la Pantelerie, de la maison de Requezeno, la possède comme un fief de la Sicile.

3°. La Favoguana, à l'ouest de la Sicile, à peu près à douze milles de la riviere de Martala, a six lieues de circuit; c'est un pays fertile, où il y a des daims, des lapins, de belles prairies, un château nommé *Sainte-Catherine*. L'isle appartient aux Pallavicini de Gènes.

4°. Le Marétino, à trente milles à l'ouest de Trapano, est un rocher tout nu, qui a quinze milles de tour, & abonde en miel & en thym. On y voit un château au bord de la mer, où l'on confine les prisonniers d'état. Catulus remporta une victoire navale sur les Carthaginois près de ce rocher.

5°. L'Ustica, au nord de Palerme, à trente milles du cap *di Gallo*, & à l'ouest des isles de

Lipari, a douze milles de largeur, & deux petits forts qu'on y a construits depuis qu'on y a transporté des habitans, il y a un an. La premiere peuplade qui y fut conduite il y a quelques années, fut enlevée par les barbaresques. L'isle n'existoit point avant la guerre punique; & il y a de grandes vraisemblances qu'elle a été créée par un volcan.

6°. La Lampédouze, environ à trente lieues au sud-quart-sud-est de la Pantelerie, & à quarante lieues à l'ouest-sud-ouest de Malthe, a quatre lieues de long & n'est point habitée; elle appartient à la famille Tomasi, qui s'appellent de là *princes de la Lampédouze*. La cour de Naples a dessein d'y envoyer des habitans. La flotte de Charles-Quint y fit naufrage l'an 1552.





NOTES

Par M. DERVEIL, de Lausanne.

Ce que j'en opine, est pour déclarer la portée de ma vue, non celle des choses. MONTAGNE.

Page 2, ligne 13. L'isle de Comino est la Cercine des anciens. La ville étoit bâtie, du tems de Diodore, avec symmétrie & proportion, & il s'y faisoit un bon commerce, les ports étant propres à recevoir, non-seulement les vaisseaux marchands, mais encore les plus grands navires.

Page 3, ligne 8. Cette isle de Gozzo fut peuplée originairement par une colonie de Phéniciens, qui y porterent leur esprit d'industrie & de commerce. Depuis ce tems le commerce y a beaucoup déchu; mais il y existe encore quelque chose de l'industrie des anciens Phéniciens. On cultive aujourd'hui dans cette isle beaucoup de cannes de sucre. Le principal produit est cependant le coton, que les habitans mettent eux-mêmes en œuvre. Les femmes en font des tapis qui approchent beaucoup de ceux de Turquie. La ville est bien bâtie, & les villages sont très-propres. Les curieux trouvent dans cette isle quelques antiquités puniques & étrusques. Elle est le Gaulus des anciens.

Page 5, ligne 7. L'ancienne Agrigente couvroit toute la pente de cette montagne. Son aspect depuis la mer, devoit être de la plus grande beauté.

Page 6 , ligne 18. Diodore de Sicile dit qu'avant la prise d'Agrigente par les Carthaginois , le nombre des habitans naturels étoit de plus de 20,000 , & qu'en y joignant les étrangers qui étoient venus s'y établir , on y pouvoit compter 200,000 ames.

Page 8 , ligne 8. Cette inscription se voit sur la place du marché de Girgenti.

Page 9 , ligne 27. Nous pensons que le temple de Jupiter Olympien a été nommé *il tempio de' giganti* , à cause d'un combat de géans qui étoit représenté en sculpture sur la face orientale de ce temple. " Cet ouvrage est admirable , dit Diodore de Sicile , par la grandeur & par l'élé-
 „ gance des figures „ Il n'en est pas moins vrai
 „ cependant , que les pierres sont d'une grosseur
 „ étonnante. On voit encore dans le rocher sur
 „ lequel l'Agrigente moderne est bâtie , les car-
 „ rieres d'où l'on a tiré ces énormes masses. La ma-
 „ niere dont les anciens élevoient les pierres &
 „ travailloient dans les carrieres pouvant être in-
 „ connue à la plupart des lecteurs , nous allons
 „ leur transcrire un passage que nous trouvons
 „ dans le voyage de M. de Riedesfel. " Une chose
 „ très-digne d'attention , dit-il , c'est la maniere
 „ dont les anciens élevoient ces énormes masses
 „ de pierres qu'on reconnoît très-distinctement,
 „ & dans ces ruines-ci (celles d'un temple de
 „ l'ancien Sélinus) & dans celles de Girgenti.
 „ On voit aux deux petits côtés de chacune de
 „ ces grosses pierres , une entaille de la forme
 „ d'une demi ellipse ; lesquelles entailles étoient
 „ destinées à recevoir le cable au moyen duquel
 „ on élevoit la pierre par des poulies . . . C'est à

„ six milles de ce temple, à *Campo-Bello*, que se
 „ voient les carrieres d'où ces terribles masses
 „ ont été tirées. On peut s'y assurer de la maniere
 „ dont les anciens procédoient à ce genre de
 „ travail; car on y voit encore des chapiteaux &
 „ des parties de colonnes à moitié taillées & fail-
 „ lantes hors du rocher, tandis que le reste y
 „ tient encore. Les voyageurs racontent précé-
 „ sivement la même chose des carrieres d'Egypte,
 „ où se tailloient les obélisques „.

Page 10, ligne 4. Si nous devons en croire
 Diodore de Sicile, ce temple de Jupiter avoit
 trois cents quarante pieds de long, soixante
 de large, & cent vingt de haut jusqu'à la nais-
 sance de la voûte. M. de Riedesel a observé que
 la longueur & la largeur indiquées par Diodore,
 ne se trouvent pas justes, mais que les autres
 dimensions sont exactes. Il ajoute que les colon-
 nes ont trente-quatre pieds de circonférence, &
 que les cannelures sont assez grandes pour qu'un
 homme puisse se tenir dedans sans être gêné;
 ce que Diodore assure également.

Page 11, ligne 2. Diodore rapporte une anec-
 dote pareille au sujet du temple de Minerve, &
 ne fait aucune mention particuliere de celui de
 Junon. Voici ses propres paroles. “ Les Cartha-
 „ ginois arracherent des temples, ceux qui y
 „ avoient cherché leur salut, & les égorgerent
 „ impitoyablement. On dit que Gellias lui-même,
 „ cet homme si riche & si bienfaisant, périt alors
 „ avec sa patrie. Il s'étoit réfugié avec quelques
 „ autres dans le temple de Minerve, espérant
 „ que les Carthaginois auroient quelque respect
 „ pour le nom de cette déesse; mais s'aperce-

„ vant bientôt que ce ne seroit pas là un frein
 „ suffisant à leur fureur, il mit lui-même le feu
 „ au temple, dans lequel il fut consumé avec
 „ toutes les offrandes renfermées dans cet édi-
 „ fice „.

Page 12, ligne 11. Théron, roi d'Agrigente, mourut l'an 472 avant Jésus-Christ. M. de Riedesel croit que le monument dont il est ici question, est de construction romaine, & qu'il ne peut par conséquent point être celui de Théron.

Page 16, ligne première. Ils nous paroît assez simple, que la vertu de l'hospitalité & le vice de l'ivrognerie doivent marcher ordinairement ensemble. L'hospitalité fournit l'occasion de boire, & toute occasion de cette nature est saisie avec empressement par un ivrogne. Convenons cependant que l'observation de M. Brydone souffre une multitude d'exceptions. L'hospitalité vient de l'éducation, comme tous les vices & toutes les vertus; & l'espece d'éducation qui influe le plus sur les mœurs des hommes, est celle qu'ils reçoivent des circonstances dans lesquelles le hasard ou leur position les placent.

Page 17, ligne 14. Nous rapporterons ici, d'après Diodore de Sicile, un exemple de l'hospitalité des habitans de l'ancienne Agrigente. Cet exemple servira en même tems, à faire la connoissance intéressante de ce Gellias, qui périt dans les flammes du temple de Minerve, comme nous l'avons dit ci-dessus dans la note de la page 11. „ Le plus riche des Agrigentins, en ce tems-
 „ là, dit Diodore, étoit Gellias, qui avoit chez
 „ lui plusieurs appartemens pour ses hôtes,
 „ & qui faisoit tenir devant sa porte un certain

„ nombre de domestiques, dont la commission
 „ étoit d'inviter tous les étrangers à venir loger
 „ chez lui. Plusieurs autres citoyens faisoient à
 „ peu près la même chose, & recevoient leurs
 „ hôtes avec toute sorte de bienveillance & de
 „ franchise. C'est ce qui a fait dire au poète Em-
 „ pédocle, parlant d'Agrigente :

Pour tout navigateur, port heureux & fidele.

„ Il arriva un jour que cinq cents cavaliers de
 „ Gela, dans un tems d'hiver, passerent par
 „ Agrigente. Gellias les reçut tous dans sa mai-
 „ son, & fit présent à chacun d'eux d'une tu-
 „ nique & d'une robe qu'il trouva chez lui sur-
 „ le-champ „.

Page 17, ligne 28. Nous n'avons pu trouver ceci dans Diodore de Sicile.

Page 18, ligne 3. Diodore dit simplement que
 ce vivier étoit destiné pour fournir aux *repas*
publics, & il n'ajoute pas qu'il tomboit en ruine
 du tems d'Auguste, parce qu'il auroit trop coûté
 pour l'entretenir. Voici les propres paroles de
 cet historien. “ Il y avoit en ce tems-là hors de
 „ la ville, un lac fait de main d'homme, de sept
 „ stades de tour (quatre mille trois cents soixante-
 „ quinze pieds, ou environ un mille d'Italie)
 „ & de vingt coudées de profondeur (trente
 „ pieds); on avoit eu soin de le fournir de toutes
 „ sortes de poissons, pour la magnificence des
 „ repas publics. La surface de ses eaux étoit
 „ couverte de cygnes & d'autres oiseaux qui for-
 „ moient un spectacle très-amusant & très-cu-
 „ rieux „.

Page 18, ligne 4. M. Brydone ou M. de Rie-

desel se trompent. Ce dernier dit : " On trouve
 „ encore quelques vestiges du cirque, ainsi que
 „ de cette piscine dont Diodore donne une des-
 „ cription si attrayante. Les aqueducs en sont
 „ tous pratiqués sous terre, à cause qu'on fai-
 „ soit venir les eaux de la partie supérieure de la
 „ montagne „. Il peut se faire que M. Brydone
 n'ait pas cherché dans les ruines le lieu de cette
 piscine ; il trouve les recherches de cette nature
 très-peu importantes, & en cela il n'a pas tort.

Page 18, ligne 16. Ce citoyen qui revint avec
 tant de faste des jeux olympiques, s'appelloit
 Excenete. Il étoit monté, suivant Diodore, sur
 un char accompagné d'un grand nombre d'au-
 tres, entre lesquels il y en avoit trois cents at-
 telés chacun de deux chevaux blancs, tous Agri-
 gentins. Le Diodore de M. Brydone disoit que
 l'attelage de ces trois cents chars étoit de quatre
 chevaux blancs chacun, & ajoutoit qu'ils étoient
 tous richement caparaçonnés. Le dernier article
 est sans doute très-vraisemblable ; & quant au
 premier, six cents chevaux blancs de plus ou de
 moins dans une ville, ne font pas un objet.

Page 18, ligne 21. Nous n'avons pas su trou-
 ver ce passage dans Diodore de Sicile. C'est sans
 doute notre faute ; aussi ne nous amuserons-nous
 plus à vérifier les citations de M. Brydone. Voici
 en revanche ce que nous avons trouvé dans le
 voyage de M. de Riedesel, sur les chevaux de
 l'Agriente moderne ou des campagnes des envi-
 rons : " On élève encore toujours ici, l'espece
 „ de chevaux la plus excellente, la plus noble
 „ de la Sicile ; & ces animaux ont le pied si sûr
 „ dans les mauvais chemins, que nous descen-

„ dions avec eux des pentes si rapides , que les
 „ piétons qui nous accompagnoient étoient for-
 „ cés de se laisser aller sur leur derriere pour les
 „ descendre.

„ *Altor equorum*

„ *Mille rapit turmam, atque hinnitibus aera flammam,*
 „ *Pulveream volvens Agragas ad inania nubem.*

Silius , *lib. XIV.*

Page 21 , ligne 3. La description que M. de Riedesel nous donne des quatre reliefs qu'on voit dans la cathédrale d'Agrigente , est bien différente de ce qu'en dit M. Brydone. M. Brydone compte , par exemple , douze figures dans le premier bas-relief ; M. de Riedesel ne parle que de neuf. M. Brydone dit que le roi (car c'est un roi suivant lui) tombe de cheval ; M. de Riedesel assure , au contraire , que c'est d'un quadrigé ou char à quatre chevaux , dont il est tombé , &c. Ces petites choses , très-peu importantes en elles-mêmes , peuvent cependant servir à asseoir un jugement sur l'exactitude d'un voyageur. Les ouvrages de d'Orville & du P. Pancraccio pourront apprendre au lecteur qui de M. Brydone ou de M. de Riedesel est le plus exact dans ce cas. Voici les paroles du voyageur Prussien. “ Je me
 „ rendis . . . à la cathédrale , où j'eus lieu d'ad-
 „ mirer dans la piece qui y sert actuellement de
 „ fonts baptismaux , un des plus excellens , peut-
 „ être même le plus beau de tous les bas-reliefs
 „ antiques en marbre , que le tems nous ait con-
 „ servé . . . Ces fonts baptismaux ont été trou-
 „ vés dans les fossés de l'ancienne Agrigente ;
 „ & chacun des trois côtés differe des autres ,

„ soit par le sujet , soit par le travail. Le devant ,
 „ qui se présentoit sans doute aussi en face dans
 „ cet ancien fossé , contient neuf figures. Le
 „ héros , ou la figure principale , est un *alto*
 „ *relievo*. Tout ce que l'antiquité nous a trans-
 „ mis de belles formes & de belles idées , s'y
 „ trouve réuni ; c'est un des plus beaux hommes
 „ qu'on puisse concevoir : ce n'est point un être
 „ du commun , c'est un de ces mortels destinés
 „ par la nature à des entreprises extraordinai-
 „ res : il est bien plus saillant que les autres figu-
 „ res , plus grand qu'elles , plus accompli ; c'est ,
 „ en un mot , le chef-d'œuvre de la nature & de
 „ l'art qui l'imité. Les autres figures , qui repré-
 „ sentent les compagnons du héros , sont égale-
 „ ment des chefs-d'œuvres pour ce qui concerne
 „ les proportions & les belles formes ; mais elles
 „ sont moins belles que la figure principale. La
 „ vieille femme , qui paroît être devant ce héros
 „ dans l'attitude de suppliante , est un peu petite
 „ en comparaison des autres figures , mais ce-
 „ pendant parfaite dans son genre. Dans la face
 „ droite de cette urne , la figure qui tombe éva-
 „ nouie offre la plus belle femme que l'art puisse
 „ former , & le profil de son visage a toute la
 „ perfection , toute l'harmonie qu'il soit possi-
 „ ble à l'esprit humain de se représenter. Les
 „ bras , sur-tout celui qu'elle étend , & qui est
 „ soutenu par une nymphe ou une de ses com-
 „ pagnes , est un chef-d'œuvre & le modèle de
 „ la plus sublime beauté. La draperie a toute
 „ l'élégance , toute la noblesse , toute la facilité
 „ imaginables , & les attitudes en sont exquises.
 „ Le derrière représente une chasse , où trois

„ hommes armés , l'un d'une pique , un autre
 „ d'une grosse pierre qu'il est prêt à lancer , & le
 „ troisieme qui est à cheval , d'un dard , tâchent
 „ d'atteindre un énorme sanglier. Le travail en
 „ est chétif , & infiniment au - dessous de celui
 „ de la face de devant. Le quatrieme côté est du
 „ même style que celui du derriere , & a beau-
 „ coup moins de relief. Il représente un homme
 „ étendu par terre , qui vient d'être renversé de
 „ son quadrigé ; un autre tâche de retenir les
 „ quatre chevaux qui ont l'air effarouché & fou-
 „ gueux ; enfin l'on distingue , avec peine à la
 „ vérité , dans un coin de cette face , un mon-
 „ tre qui ressemble à un dragon , & qui paroît
 „ avoir épouvanté ces chevaux. . . . Après avoir
 „ long-tems examiné cette urne avec beaucoup
 „ d'attention , je suis encore un peu dans l'in-
 „ décision si elle représente l'histoire d'Hypo-
 „ lite & de Phedre sa belle-mere , ou bien celle
 „ d'Hector qu'Achille traîne après son char. La
 „ premiere opinion me paroît cependant la plus
 „ vraisemblable. Pour lors la partie du devant
 „ représenteroit dans la figure principale , &
 „ dans la petite vieille, Hypolite que la nour-
 „ rice tâche de gagner , comme dans la tragédie ;
 „ celle d'à côté , le désespoir de Phedre en appre-
 „ nant les refus ou la mort d'Hypolite ; celle de
 „ derriere , le jeune héros à la chasse ; & la qua-
 „ trieme, sa fin déplorable causée par la fougue de
 „ ses chevaux épouvantés à la vue d'un dragon
 „ sorti de la mer. Je ne suis pas l'esclave de mon
 „ opinion : peut-être même la tragédie grecque ,
 „ & celle de Racine , ont-elles séduit & égaré
 „ mon imagination ; mais toujours me paroît-il

» que le bas-relief s'accorde singulièrement avec
 » cette histoire.

Page 25, ligne dernière. M. de Riedesel assure qu'au mois d'avril, les bleds étoient si hauts dans les environs de Girgenti, qu'ils les couvroient eux & leurs chevaux, lorsqu'ils les traversoient. Il ajoute qu'il a mesuré des herbes hautes de dix palmes, ce qui fait un peu plus de huit pieds mesure de roi. Ce terrain a été de tout tems très-fertile. Diodore dit que c'est de sa fertilité que sont venues toutes les richesses de l'ancienne Agrigente. Il seroit intéressant de faire quelques recherches physiques & chymiques sur les causes d'une végétation si abondante & si forte. Peut-être fourniroient-elles quelques nouvelles découvertes; & dans un sujet comme celui-ci, elles sont toujours de la plus grande importance.

Page 35, ligne 17. Ajoutons aux autorités que M. Brydone rapporte pour montrer que les grains viennent sans culture en Sicile, le passage suivant que nous lisons dans M. de Riedesel. " C'est ici
 » (à Mœzzameni) que j'ai vu plus qu'ailleurs
 » dans les bruyeres, de l'orge & de l'avoine fau-
 » vages. Ces grains y viennent naturellement,
 » comme la mauvaise herbe. Bien des natura-
 » listes ont douté que cette semence existât effec-
 » tivement dans cet état sauvage; ce qui est ce-
 » pendant un fait dont j'ai des preuves visibles.

Page 45, ligne 14. Nous voyons avec peine, que M. Brydone est du nombre de ceux qui se laissent aller au ridicule des préjugés nationaux. Toute sa philosophie ne peut, par exemple, le dépouiller de cette haine innée que les Anglois ont pour les François. Pourquoi dire, sans aucune

exception, que les François changent peu de mœurs & de manières, en se mêlant avec les autres nations, persuadés qu'ils sont seuls dignes d'être imités? Il n'y a que des fots, qui se croient seuls dignes d'être imités. Or, les fots sont toujours fots, quelle que soit leur patrie. L'homme sensé se conforme aux mœurs de chaque nation; il est l'homme de tous les pays, & se garde sur-tout de mettre sur le compte de toute une nation, les ridicules de quelques-uns de ses individus.

Page 46, ligne 13. Nous connoissons des Françaises qui ne rougissent point de leur âge. Mais, n'en déplaît au respectable corps des ladys sexagénaires & octogénaires, nous ne croyons pas qu'il y ait dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne une seule femme qui au fond du cœur soit bien-aise d'être vieille. L'empire du beau sexe est fondé sur l'art de plaire, comme celui de l'homme l'est sur la force. Dès que l'âge a flétri les charmes, cet empire si puissant s'évanouit, & il ne reste aux femmes, suivant l'opinion universellement reçue, que des droits humilians à la pitié des hommes. C'est sans doute affreux; mais il faut convenir que ce n'en est pas moins vrai pour cela, & qu'une femme ne sauroit être bien-aise de se trouver dans ce cas.

Page 51, ligne 13. Les femmes de Palerme ne sont pas les seules qui semblent être exemptées de la malédiction portée contre notre mere Eve. Nous lisons dans Varron, ancien auteur romain, que les femmes de l'Illyrie enfantent sans douleur, & que l'enfant paroît pour ainsi dire avant les maux. S. Clément d'Alexandrie dit à peu près la même chose des femmes de l'Ibérie, &
Linschotten

Linschotten assure, dans sa navigation aux Indes, que les Cananéennes accouchent presque toutes sans secours étrangers, tant cette corvée leur est facile. On fait encore que les femmes de Constantinople sont à peu près dans le même cas. Miladi Wortley Montague, qui, pour le dire en passant, ne trouvoit pas le sort des vieilles femmes fort agréable en Angleterre, assure qu'il y a la même différence de faire un enfant à Constantinople ou en Angleterre, qu'entre un léger rhume de cerveau qu'on attrape quelquefois faute de se ménager assez, & ces vilaines toux éti-ques si communes à Londres. Miladi parle d'après sa propre expérience, puisqu'elle accoucha d'une fille à Constantinople.

Page 52, ligne 2. La prévention si peu philosophique à tout expliquer, conduit souvent les raisonneurs à de bien ridicules idées. Comment est-il possible que la température de l'air ramollisse & relâche assez les fibres des organes de la génération des femmes, pour qu'elles puissent accoucher avec autant de facilité qu'à Palerme? Par quel mécanisme la pression de l'air augmente ou diminue-t-elle les dangers de l'enfantement? Il paroît, il est vrai, que c'est dans le climat, qu'il faut chercher les causes de la facilité & des dangers de l'accouchement & de ses suites. Le cas de miladi Wortley Montague le prouve, par exemple. Mais ce n'est, ni dans la température de l'air, ni dans les degrés de son humidité ou de sa sécheresse, ni dans le poids de la colonne que chaque femme porte sur son corps, que l'on trouvera ces causes. Nous connoissons au bord de la Méditerranée, des endroits humides & bien chauds, où les femmes accou-

chent avec autant de peine & de danger, qu'aux bords du lac de Geneve pendant un tems bien froid & bien sec, quoique la colonne d'air qui pese sur les femmes des bords de la Méditerranée, ait environ onze cents cinquante-huit pieds de plus que celle qui pese sur les femmes de Geneve.

Page 68, ligne 22. On voit un pareil caveau dans un couvent de capucins à Toulouse. Les cadavres s'y conservent assez long-tems sans préparation quelconque; & en cela il est plus curieux que celui de Palerme, s'il est vrai qu'il faille préparer les morts d'une certaine façon, ainsi que le croit M. Brydone. Sans doute que le caveau de Toulouse contient quelque vapeur ou quelque autre matiere anti-septique très-pénétrante; mais cette matiere est entièrement inconnue, & nous ne nous rappelons pas d'avoir lu quelque chose de satisfaisant sur ce sujet. Il seroit cependant assez intéressant de faire quelques recherches physiques & chymiques.

Page 103. M. Brydone fait, dans cette lettre, une vigoureuse sortie contre le système des forces centrales, imaginé par le grand Newton. Il ne conçoit pas, dit-il, comment les cometes peuvent parcourir leurs orbites par le concours des forces centripetes & centrifuges. Non content d'avoir montré l'impossibilité, même les contradictions de l'hypothese newtonienne, il substitue un autre agent à celui de l'attraction ou de la gravitation universelle, & cet agent est l'attraction & la répulsion électrique. Mais dans cette sortie, conduite selon tous les principes de l'art de la guerre littéraire, M. Brydone a oublié une petite chose; c'est de nous montrer comment il faut s'y prendre pour calculer l'orbite d'une co-

mete, d'après les données de l'attraction & de la répulsion électriques. Il auroit dû se rappeler que Newton traça dans son cabinet la marche de la fameuse comete de 1680, avec tant de succès, que toutes les observations que Flamstéed avoit faites sur un mouvement de plus de cent trente degrés, se trouverent très-bien représentées par son calcul. En effet, aussi long-tems que M. Brydone n'aura pas fait la même chose, l'hypothese qu'il prétend anéantir l'emportera sur la sienne qui dans le fonds n'apprend rien, n'est fondée sur rien, & ne peut avoir aucun usage pratique. Nous ne nous amuserons pas à répondre à toutes les objections qui se trouvent dans cette lettre. Outre que nous ne pourrions pas nous faire entendre sans figures, nous croyons qu'il seroit inutile de répéter ce que d'autres ont dit mieux que nous ne le saurions faire; car toutes les difficultés de M. Brydone s'anéantissent par la simple exposition de l'hypothese des forces centrales & de leur effet. Voici cependant quelques observations détachées, que nous ne croyons pas entièrement déplacées. A la *page* 86, on lit que la comete avoit une lueur foible qui la faisoit ressembler à une étoile brillante à travers un léger nuage. Mais on ajoute, *page* 89, que le 1^{er} juin, la comete étoit visible long-tems avant que les étoiles fixes parussent; à la *page* 87, que le dernier mai, une petite étoile fixe fut apperçue à travers l'atmosphere de la comete, & parut considérablement obscurcie; & *ibidem*, que la même nuit où ce phénomène fut observé, la vitesse de la comete étoit si prodigieuse, qu'on la voyoit clairement changer de place. Nous abandonnons l'appréciation de ces faits aux lecteurs éclairés,

& au fait de l'observation astronomique. ———
Page 91. C'est la troisieme comete de cette espece, dit M. Brydone, dont j'ai eu occasion d'épier le retour, & je n'ai jamais eu le bonheur de les revoir après qu'elles ont dépassé le soleil. De deux choses l'une : ou M. Brydone a mal épié, ou il a bien épié ; s'il a mal épié, il est clair que ce n'est pas la faute du système de Newton s'il n'a pas vu ces trois cometes à leur retour du soleil ; mais s'il a bien épié, ne pouvoit-il pas se faire que la terre se trouvât alors placée, relativement au soleil & à la comete, de maniere que le retour de ces trois cometes ne pût être apperçu ? Il nous semble que, si le soleil étoit dans ce moment entre la terre & les cometes, son disque, & sur-tout sa lumiere, devoient nécessairement empêcher de voir leur retour. ——— Page 91.
Si le système de l'électricité, de l'attraction & de la répulsion avoit été connu dans le siecle dernier, je suis persuadé que le profond génie de Newton en auroit profité, &c. Nous accordons à M. Brydone que l'électricité n'étoit pas portée dans le siecle dernier au point où elle est maintenant ; mais nous osons assurer que l'attraction & la répulsion étoient connues alors, que Newton ne l'ignoroit pas. Tous ceux qui connoissent un peu l'histoire de l'électricité, n'ignorent pas que ce célèbre physicien envoya le détail d'une expérience sur l'attraction & la répulsion électriques, à la Société de Londres, en 1675 ; qu'il desira que cette Société en fit l'essai, & qu'ayant réussi après quelques éclaircissimens, elle lui en fit des remerciemens authentiques. Il paroît même, par deux questions annexées à l'*Optique*, que Newton s'étoit assez occupé de l'électricité,

pour imaginer une espece d'hypothese sur la cause de celle du verre. — Page 96. Ces cometes (qui tombent dans le soleil) sont sûrement des corps d'une nature très-différente de celles qui ont des queues, & auxquelles elles paroissent moins ressembler qu'aux planetes, &c. Nous observons sur ce passage : 1°. que jusqu'à ce jour aucun astronome n'a vu des cometes qui se rendent effectivement dans le soleil, & que cette opinion est une erreur renouvelée de quelques pythagoriciens qu'Aristote a réfutés il y a bien long-tems. 2°. Que la queue des cometes ne peut servir à établir une différence entr'elles ; car si cela étoit, il y auroit bientôt une foule de nouveaux corps célestes, & certaines cometes seroient cometes & ne le seroient pas dans le même moment, puisqu'on en a vu qui avoient des queues lorsqu'on les regardoit d'un point de la terre, tandis qu'elles n'en avoient pas lorsqu'on les observoit d'un autre. C'est ce qui arriva, par exemple, à la comete de 1759. --- P. 97. *Les cometes à queues n'ont guere été visibles que lorsqu'elles s'éloignent du soleil.* C'est une erreur manifeste, un défaut de mémoire chez notre auteur. -- *Ibid.* *Pourquoi la grosseur & la lumiere du soleil ne paroissent-elles pas diminuer, quoique chaque jour il perde de sa substance en éclairant l'univers ? Cette consommation doit être immense.* Cette consommation n'est point immense. Le P. Boscowich, en considérant la prodigieuse subtilité de la lumiere, a calculé que, si l'on couvroit toute la surface de la terre de grains de sable de la grosseur d'un ciron, il faudroit autant de siecles qu'il y auroit de ces grains de sable, pour que le soleil éprouvât une diminution sen-

fible dans son volume & la lumière qu'il répand. D'un autre côté, il est très-peu vraisemblable, suivant nombre de physiciens distingués, que la lumière soit un fluide qui découle du soleil.

Page 105, ligne 14. Les urnes funéraires sont ce qu'il y a de plus remarquable à ces tombeaux. M. de Riedesel dit qu'il y en a quatre de fin porphyre, & qui paroissent être prises de quelques anciens tombeaux des Romains.

Page 115, ligne 5. Ce *postscriptum* nous rappelle le conte très-connu d'une dame galante qui crut voir l'ombre de deux amans heureux, à deux taches qu'elle voyoit dans la lune; & d'un curé de campagne, qui foutenoit au contraire, que ces taches étoient l'ombre des clochers d'une cathédrale.

Page 124, ligne 4. Le *siroco* de Naples produit plusieurs effets qui pourroient le faire prendre pour un air putride, puisqu'il affoiblit singulièrement le principe de la vie, & qu'il cause des fièvres putrides. D'un autre côté, on lui trouve aussi quelque analogie avec l'air fixe. On fait que l'air fixe détruit l'irritabilité de la fibre animale, & qu'il en peut résulter tous les maux que produit le *siroco*. Mais, comme il n'est pas probable que le *siroco* de Naples soit à la fois air putride & *air fixe*, ce dernier étant très-antiseptique, la nature de ce vent demeure absolument indéterminée jusqu'à ce que les expériences nous l'aient fait connoître. Il n'est pas non plus démontré si le *siroco* de Palerme est le même que celui de Naples, ou s'il ne l'est pas. D'après ce qu'en dit M. Brydone, nous serions portés à le regarder comme un air chargé de phlogistique, quoiqu'il soit difficile de dire où l'air va prendre

ce phlogistique. En général, il regne dans plusieurs pays, des vents dont on ne sauroit concevoir la nature, malgré toutes les belles découvertes qu'on a faites depuis peu. Le plus remarquable de tous, & en même tems le plus funeste, est celui que les Arabes appellent *sâm*, *sinum*, *samiel*, suivant la diversité des prononciations. M. Niebuhr dit qu'il est très-fréquent dans le désert entre Basra, Bagdad, Haleb & la Mecque, & qu'on le connoît aussi dans quelques endroits de la Perse, des Indes & même de l'Espagne. Du point d'où vient ce vent, l'air est rougeâtre, & les Arabes le sentent venir à une odeur de soufre : alors ils se jettent ventre contre terre, & l'évitent, parce qu'il souffle horizontalement. Dans ceux qui périssent par le *sinum*, le sang sort quelquefois avec impétuosité du nez & des oreilles deux heures après. Le cadavre conserve long-tems sa chaleur ; il enfle, devient bleu, verd ; & quand on veut le soulever par un bras ou une jambe, ces membres se séparent du tronc.

Page 151, ligne 26. Est-il bien vrai, comme le prétend M. Brydone, qu'il ne subsiste plus aucun vestige du temple de Vénus Erycine ? M. de Riedesel a été sur les lieux, & voici ce qu'il dit. " On trouve à six milles de Trapani, sur la montagne qui porte son nom, autrefois le mont Erix, quelques vestiges de l'ancienne ville d'Erix & du fameux temple de Vénus Erycine. Ces vestiges consistent en quelques fragmens de colonnes de granite, dont on ne reconnoît pas l'ordre d'architecture, & dans une fontaine très-profonde, qu'on donne aussi pour être la fontaine également célèbre

» de la même Vénus Erycine. On y montre
 » encore les débris de deux portes , qu'on dit
 » être les anciennes portes de la ville ; mais je
 » me crois très-fondé , ajoute M. de Riedesel ,
 » à croire qu'elles ont appartenu à un fort conf-
 » truit par les Normands. »

Page 167, ligne 15. La meilleure pêche du
 thon se fait aux environs de Trapani , sur-tout
 autour des isles Favignagna & Falconieri. M. de
 Riedesel, qui nous apprend cela, ajoute que cette
 pêche rapporte à la famille Pallavicini de Gènes,
 qui l'a achetée pour 120 mille séquins , jusqu'à
 20 mille ducats de Naples dans les bonnes an-
 nées ; ce qui fait environ 85 mille livres de
 France.

Page 188, ligne 15. M. de Riedesel dit que les
 physionomies grecques sont encore assez fréquen-
 tes en Sicile, « sur-tout le long des côtes septen-
 » trionales & orientales , & que l'on y voit un
 » grand nombre de beautés en hommes , mais
 » plus dans l'autre sexe que dans le nôtre. » Il
 ajoute « que les Siciliennes aiment sincèrement
 » & avec violence , & font voir que leur sexe est
 » capable de constance & de fidélité. » Cette der-
 nière réflexion est aussi mal placée que peu obli-
 geante pour le beau sexe. Nous aimons infiniment
 mieux ce que M. Brydone dit sur l'idée
 que les hommes se font de la beauté des femmes ;
 mais nous n'avons pas cru que ces remarques
 dussent nous empêcher de rapporter le senti-
 ment de M. de Riedesel sur les femmes Sici-
 liennes.



*Lettre de M. BRYDONE, au P. DELLA TORRE,
garde de la bibliothèque & du cabinet de
S. M. Sicilienne. Sur une éruption du Vésuve.*

J'ARRIVE de votre montagne ; & comme je suis trop fatigué pour vous rendre mes devoirs personnellement, je prends le parti de vous communiquer par lettre les phénomènes sublimes & terribles que nous venons d'observer. Vous devez être instruit le premier, des révolutions du Vésuve. Ce tribut est bien dû à son fidele historiographe. Pendant plus de deux mois que j'ai tenu registre, jour par jour, des phénomènes de la montagne, ils ont été assez uniformes ; c'est-à-dire, qu'elle jette continuellement des pierres & des matières enflammées, avec des explosions étonnantes. La dernière fois que je montai au sommet (il y a trois semaines), ces pierres ont été poussées jusqu'à la hauteur de six ou sept cent pieds, ayant employé quelquefois sept à huit secondes dans leur chute. Quelques jours avant l'éruption, nous avons remarqué distinctement que le sommet de la montagne avoit changé de forme, par l'amas des matières qui en étoient sorties. Je pense même que la petite montagne du milieu étoit plus élevée que le bord extérieur. Au mois de février, la lave avoit déjà rempli l'intérieur de la bouche à une profondeur considérable, & présentoit, autour du monticule, un fossé de feu, large de dix à douze pas, qui paroïssoit augmenter chaque jour ; en sorte que la lave intérieure étoit très-peu éloignée du niveau de la bouche. Il y en avoit alors trois ou

vertes : la plus grande étoit du côté d'Ottajane ; la seconde , près de celle-ci ; & la troisieme , qui est la bouche ordinaire du volcan , sur le sommet de la petite montagne. Les deux premieres ne pouvoient par intervalles qu'un peu de feu & de fumée ; mais elles faisoient un bruit terrible , semblable à celui d'un grand courant d'air referré dans un passage étroit : ce qui me fait croire qu'elles servent comme de soufflets à la grande bouche. Ne pourroit-on pas , monsieur , expliquer les phénomènes des explosions de pierres & de matieres enflammées , par la raréfaction de l'air introduit dans ces énormes soufflets ? Je soumets cette opinion au jugement des philosophes tels que vous ; car je m'apperçois qu'au lieu d'écrire un simple billet , je m'engage indiscretément dans une dissertation. Revenons. Mercredi dernier , le Vésuve fut couvert jusqu'au sommet , d'une nuage blanc. Vers les deux heures après midi , M. Fullarton^m me sollicita avec empressement d'y aller. Nous observâmes une épaisse colonne de cendres noires , perçant ce nuage blanc qui s'élevoit à une grande hauteur dans l'athmosphere qu'elle remplit de nuages sombres & pesans ; ceux-ci , loin de se dissiper , paroissoient attachés les uns aux autres par une adhésion si forte qu'ils ressembloient plutôt à des montagnes entassées , qu'à des nues ordinaires. Environ les cinq heures du soir , le nuage blanc étoit presqu'entièrement dissipé , & nous laissa voir une fumée claire attachée à la pente de la montagne vers Somma. Instruits par vous , monsieur , & par M. Hamilton , nous conjecturâmes que l'éruption étoit commencée , & que cette fumée provenoit de la lave qui avoit

pris son cours de ce côté-là. Nous ne fûmes pas long-tems dans l'incertitude ; car à mesure que le soleil s'abaissoit sous l'horison, l'atmosphère s'allumoit autour du Vésuve, & avant sept heures la montagne étoit toute en feu.

L'illumination étoit si magnifique que nous ne pouvions pas quitter la galerie d'où nous l'observions. A mesure que chaque nuage passoit, il produisoit un nouvel effet, selon sa densité & son étendue. Quelquefois il ressembloit à une aurore boréale, mais infiniment plus claire & plus enflammée ; ou il représentoit l'image de l'incendie d'une grande ville brûlant au loin ; ou enfin, tous les nuages qui environnoient la montagne, paroissoient ne contenir qu'une flamme vive & ardente. J'observai de plus, qu'il sortoit souvent de la bouche du volcan, une matière enflammée, mêlée de fumée noire, laquelle flot-
toit pendant long-tems dans les nues avant que de s'éteindre.

Nous nous serions éloignés cette même nuit de la montagne ; mais peu de tems après que la lave eut commencé à couler, il s'éleva une tempête accompagnée d'une pluie affreuse, causée sans doute par la chaleur de la lave, qui raréfiant extraordinairement l'air autour du Vésuve, toutes les vapeurs devoient s'y précipiter, faute d'air assez pesant pour les soutenir. J'ai toujours observé le même effet, étant à l'armée, après une décharge suivie de canons & de mortiers. Je partis le jeudi matin, accompagné de M. Iraul & de M. Hanbury, admirateurs comme moi des grands phénomènes de la nature, & nous fûmes suivis de M. Leith, observateur aussi savant qu'intrépide. Nous avons eu le plaisir d'être les pre-

miers qui nous soyons approchés ce jour-là de la montagne. Les explosions du volcan se font fait entendre dès que nous avons été près de l'hermitage ; & environ deux milles plus loin , nous nous sommes trouvés sur le bord d'une riviere de lave , qui couloit fort lentement au travers de la vallée qui sépare le Vésuve de Somma & d'Ottajano. Elle n'avoit que soixante-dix pas de large , & sa hauteur perpendiculaire étoit de douze à treize pieds. Nos six guides soutenoient unanimement que c'étoit là toute l'éruption , & nous sollicitoient fortement de regagner l'hermitage , pour nous mettre à couvert de la montagne , qui commençoit à tonner furieusement. Mais comme nous étions alors persuadés que l'illumination de la nuit précédente ne pouvoit pas avoir été produite par une si petite branche de lave , nous nous déterminâmes à avancer. Il est vrai que l'horreur de la scene ne tarda pas à augmenter beaucoup. Le tonnerre de la montagne se faisoit entendre d'une maniere épouvantable , & à chaque explosion les pierres du Somma se détachent en quantité , & tomboient autour de nous. Dans cette situation , nous marchions , comme on peut le croire , plus vite qu'on ne le fait en procession. Nos guides , après avoir prié saint Janvier & saint Antoine de prendre leur place , nous abandonnerent tous , & se mirent à courir précipitamment vers l'hermitage. Nous nous repentîmes bientôt de n'avoir pas suivi leur exemple , car nous fûmes enveloppés par un nuage de soufre ; & je pense que s'il eût duré seulement dix minutes , nous aurions péri tous : mais par bonheur il passa fort vite. Il y a lieu de croire que cette fumée étouffante fut emportée

par le vent de la grande bouche, d'où la lave venoit de sortir ; car au même instant nous vîmes briller au-travers de la fumée, un océan de feu liquide, lequel sembloit avoir rempli la vallée qui sépare les trois montagnes. Frappés de la magnificence d'un tel objet, nous nous arrêtâmes pendant quelques momens ; mais l'embarras de choisir le meilleur parti à prendre dans une position aussi critique que la nôtre, nous empêchoit d'en jouir tranquillement. Cependant, après avoir tenu conseil de guerre, comme font souvent les gens qui ont peur, nous conclûmes que la retraite seroit difficile, honteuse & dangereuse, & qu'ainsi il falloit chercher quelque moyen de traverser cette mer Rouge, beaucoup plus redoutable que celle qui engloutit Pharaon avec son armée.

Pour vous dire la vérité, monsieur, je crois que nous aurions passé sur la honte de la retraite, si elle avoit pu se faire sans danger ; mais le parti que nous prenions, n'en présentoit sans doute pas un moindre. Nous nous mîmes donc à côtoyer avec beaucoup de respect cet océan de feu, & à chercher si le passage étoit encore libre au pied du Somma, comme nous l'espérions ; mais à notre grand étonnement (je ne dirai pas à notre grand effroi), la lave l'avoit déjà environné, & formoit un étang tout autour jusqu'à une très-grande profondeur. Il n'y avoit plus d'alternative pour nous : il fallut se résoudre à grimper sur la pente de la montagne, & côtoyer la lave jusqu'à son extrémité, que nous croyions n'être pas fort éloignée. Cette route fut extrêmement pénible. Les pierres tombotent autour de nous ; & la chaleur de la lave, qui étoit exces-

five, avoit déjà mis en feu tous les buissons & les broussailles qu'elle rencontroit sur le penchant. Nous eûmes donc tout à la fois le plaisir & l'embarras de nous trouver enveloppés pendant près de deux milles dans ce Phlegeton infernal. Je vous avoue, cependant, que je fus beaucoup plus satisfait lorsque nous nous trouvâmes de nouveau dans la plaine, à l'abri du danger d'être écrasés ou brûlés tout vifs. Alors nous pûmes examiner de sang-froid les progrès de cet océan de feu qui étoit encore en mouvement de ce côté-là. Le front du torrent étoit très-étendu. Borné à gauche par la montagne d'Ottajano, & à droite par l'ancienne lave de 1750, il remplissoit entièrement la vallée qui se trouve entre deux. Sa hauteur perpendiculaire, lorsqu'il rouloit dans la plaine, étoit de 24 à 25 pieds. On ne peut rien concevoir de plus grand ni de plus frappant que sa marche brillante & majestueuse. Tous les objets qui osoient s'opposer à son passage, étoient anéantis dans un instant, & avant même qu'il les eût touchés. Les buissons, les arbrisseaux, les arbres faisoient une petite flamme & dispa-roissoient pour jamais. Les rochers même & les sources d'eaux, qui par-tout ailleurs bravent les tems & les événemens, s'évanouissoient dans un moment; on ne voit plus aucun vestige de leur existence; leurs noms, leur situation seront totalement oubliés. Vous m'avez appris, monsieur, où étoient placées les principales rivières autour du Vésuve, tant célébrées par les poètes, mais qui, depuis plusieurs siècles, ont cessé de couler, excepté dans les belles descriptions de ces derniers, qui les feront murmurer pour jamais, malgré tous les feux du volcan. J'en ai vu

quelques-unes qui se glissent furtivement sous les anciennes laves du côté de la mer & loin de la montagne, comme si elles craignoient de se montrer plus près des régions où leur élément contraire exerce une telle supériorité.

Mais je m'égaré : je vais reprendre mon récit. Nous fûmes frappés d'admiration à la vue de ce torrent redoutable, plus dévorant que le tems & plus irrésistible que la destinée, dont il est, ce me semble, l'emblème le plus sensible & le plus juste. Certainement ni Homère ni Virgile n'ont jamais vu un torrent de lave, ou ils nous auroient donné une idée bien plus relevée de la force invincible de leur phalange. Celui que nous avons observé, n'avançoit en traversant la plaine, que l'espace de cent cinquante pas en une heure, comme nous l'avons mesuré très-exactement. Nous descendîmes par Ottajano, & arrivâmes à Portici sur les neuf heures du soir, accablés de fatigue. La montagne fut admirablement illuminée pendant la nuit, & nous interrompîmes plus d'une fois notre retour, pour avoir le plaisir de la contempler. Il n'en falloit pas davantage pour nous faire oublier toutes nos peines & les dangers que nous avions courus. J'avoue cependant que je ne crois pas qu'il y ait de route au monde plus pénible & plus désagréable que celle que nous fîmes, en marchant sur les laves du Vésuve. Les explosions étoient alors plus violentes que je ne les avois jamais vues, & surpassoient infiniment tous les feux d'artifice ordinaires. Des grosses pierres furent poussées en l'air jusqu'à la hauteur de mille à douze cents pieds au moins ; & la quantité en étoit si considérable, que tout le sommet paroissoit en être

couvert. Je ne retournai point vers la montagne le vendredi ; mais M. Leith, qui s'y rendit de nouveau, m'informa qu'il avoit essayé de monter jusqu'à la bouche de laquelle la lave étoit sortie, mais qu'il s'étoit vu contraint de se retirer précipitamment, à cause des pierres que le volcan avoit recommencé à vomir en grand nombre, & qu'avant qu'il fût descendu au pied de la montagne, un courant de lave l'avoit suivi, & parvenu dans la plaine, s'étoit partagé en deux branches, dont l'une s'étoit répandue sur la lave d'hier, & la seconde à huit cents pas plus près de l'hermitage. Dans la même nuit, M. Hamilton a conduit la princesse Jablonska & milord Carmarthen vers cette lave qui couloit encore ; & comme il a profondément étudié la nature de ce volcan, il prédit alors qu'il y auroit bientôt une nouvelle éruption à côté de l'autre, ce qui est effectivement arrivé hier à huit heures du soir. M. Leith se rendit alors près de la montagne avec deux dames Angloises, madame & mademoiselle Udnes. Cette éruption s'est faite entre la nouvelle lave & celle de 1767, peu considérable par comparaison avec les précédentes, mais assez forte cependant pour achever de remplir la plaine entre le Vésuve & le Somma, laquelle est à présent toute couverte de lave, depuis celle de 1751, dans un espace de près de trois milles en largeur.

Je suis, &c. P. BRYDONE.

Naples, le 17 mars 1770.

FIN de la seconde & dernière Partie.



